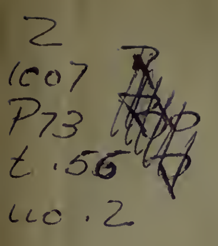


POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME TRENTIÈME. — LVIe DE LA COLLECTION

DEUXIÈME LIVRAISON — AOUT



PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
2 et 5, RUE SAINT-SIMON, 2 et 5
(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES
Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE
B. Herder.

VIENNE
Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES
Guillaume Larose (Librairie catholique), 8, rue des Paroissiens.

ROME
Le Chevalier Melandri, Directeur-Administrateur de la Librairie de la Propagande.

MADRID
Fernandez de Castro (Libreria Gutenberg), 11, Principe.

LISBONNE
Manoel-Jose Ferreira, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL
Cadieux et Derome, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM
SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :
BUREAUX DE POSTE.

1889

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON D'AOUT 1889

E. PLON, NOURRIT & CIE, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 8 ET 10, A PARIS

VIENNENT DE PARAITRE

SOUVENIRS SUR LA RÉVOLUTION

L'EMPIRE & LA RESTAURATION

Par le Général Comte DE ROCHECHOUART

Aide de camp du duc de Richelieu, aide de camp de l'empereur Alexandre Ier, commandant la place de Paris sous Louis XVIII.

MÉMOIRES INÉDITS PUBLIÉS PAR SON FILS

Un volume in-8 en caractères elzéviriens, orné de deux portr. — Prix. **7 fr. 50**
Il a été tiré quelques exemplaires sur papier de Hollande. — Prix . . **15 fr.**

ANNE DUC DE MONTMORENCY

Connétable et Pair de France, sous les Rois Henri II, François II et Charles IX

Par FRANCIS DECRUE

Docteur ès lettres de Sorbonne, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Genève, Lauréat de l'Académie française.

Un volume in-8, avec fac-similé d'autographe. — Prix. . . . . **8 fr.**

LE DUC DE PENTHIÈVRE

MÉMOIRES DE DOM COURDEMANCHE

DOCUMENTS INÉDITS SUR LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE

Par ÉTIENNE ALLAIRE

Un volume in-8. — Prix . . . . **7 fr. 50**

Histoire de la Chanson populaire en France

Par JULIEN TIERSOT

Un fort volume in-8, avec musique. — Prix . . . . **12 fr**

DOUBLE-BLANC

Par FORTUNÉ DU BOISGOBEY

Deux volumes in-18. — Prix. . . . . **7 fr.**

BARING GOULD

AUX TROIS BOULES D'OR

Traduction de Mme C. DU PARQUET

Un volume in-18. — Prix. . . . . **3 fr. 50**

Librairie HACHETTE & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Mémoires du Marquis de Sourches

SUR LE RÈGNE DE LOUIS XIV

Publiés d'après le manuscrit authentique appartenant à M. le duc Des Cars.

Par le comte DE COSNAC

ET

ÉDOUARD PONTAL

Archiviste-paléographe.

TOME NEUVIÈME. — JANVIER 1703 — JUIN 1704

Un volume in-8, broché. . . . . 7 fr. 50

LES HUIT PREMIERS VOLUMES SONT EN VENTE

Chaque volume in-8, broché. . . . . 7 fr. 50

MAURICE VERNES

Directeur-adjoint à l'École pratique des Hautes-Études.

PRÉCIS D'HISTOIRE JUIVE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A L'ÉPOQUE PERSANE

(Ve SIÈCLE AVANT J.-C.)

Un volume in-16, avec deux cartes. . . . . 6 fr.

BIBLIOTHÈQUE DES MEILLEURS ROMANS ÉTRANGERS

FERGUS W. HUME

LE MYSTÈRE D'UN HANSOM CAB

MELBOURNE, AUSTRALIE

Roman traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur.

Par LÉON BOCHET

Un volume in-16 broché. . . . . 1 fr. 25

Hamilton AIDÉ

PRÉSENTÉE

Roman traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur.

Un volume in-16, broché. . . 1 fr. 25

John Strange WINTER

CE LUTIN

PETITE FOLLE

Roman traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur.

Un volume in-16, broché . . . 1 fr. 25

Imprimerie polyglotte Alph. LE ROY, imprimeur breveté, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *La Vie et les Divins Enseignements de Notre-Seigneur Jésus-Christ, offerts à la jeunesse chrétienne*, par l'auteur de la *Méthode pour former l'enfance à la piété*. Tournai, Casterman, 1889, gr. in-8 de 204 p., 2 fr. — 2. *Quelques Scènes de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par l'abbé Burguière, chanoine de la cathédrale de Rodez. Lille, Société Saint-Augustin, 1888, in-8 de xii-388 p., 2 fr. — 3. *Cultus S. S. Cordis Jesu, sacerdotibus præcipue et theologiæ studiosis propositus cum additamento de Cultu purissimi Cordis B. V. Mariæ.* Scripsit Hermannus Jos. Nix, S. J. Friburgi Brisgoviæ, Herder, 1889, in-12 de viii-168 p., 1 fr. 75. — 4. *Manifestations du Sacré-Cœur de Jésus. Nouvelles Méditations, lectures et histoires pour le mois du Sacré-Cœur*, par l'abbé E.-A. Giely, chanoine honoraire de Valence. Paris, Haton, 1889, in-12 de xvi-296 p., 1 fr. 50.— 5. *Somme de la prédication eucharistique.* 1re partie. *Conférences sur les noms, les figures et les prophéties de l'Eucharistie*, par le R. P. Albert Tesnière, de la congrégation du T. S. Sacrement. 2e éd. Paris, Œuvres eucharistiques, in-12 de lxxii-592 p., 4 fr. 25. — 6. *Premières Communions*, par Mme la princesse Olga Cantacuzène Altieri. Paris, Téqui, 1888, in-18 de xxviii-245 p., 1 fr. 50. — 7. *La Vierge Marie*, d'après le cardinal Pie. Nouvelle édition *augmentée et suivie d'un plan détaillé de méditations ou de lectures pour le mois de Marie*, par le R. P. Mercier, S. J. Paris, Oudin, 1889, in-12 de cxxvi-530 p., 4 fr. — 8. *La Sainte Mère de Dieu, ses grandeurs, ses vertus, ses bienfaits. Lectures, méditations et histoires pour tous les jours du mois de Marie*, par l'abbé E.-A. Giely, chanoine honoraire de Valence. Paris, Haton, 1889, in-12 de xii-316 p., 1 fr. 50. — 9. *Mater dolorosa. Les Douleurs de la sainte Vierge. Méditations, réflexions, prières*, par saint Alphonse de Liguori. Lille, Société Saint-Augustin, 1887, in-18, reliure toile, de 122 p., 0 fr. 75. — 10. *La Salette*, par J. Bertrand, avec 18 grav. Paris, Bloud et Barral, gr. in-12 de x-526 p., 5 fr. — 11. *Un Pèlerinage en Espagne pour le troisième centenaire de sainte Thérèse. Études et récits*, par le P. Blot, missionnaire apostolique. T. 1er. *Le Voyage au tombeau de sainte Thérèse.* Paris, Haton, 1889, in-12 de 524 p., 3 fr. 50. — 12. *La Religion devant la raison, ou Conversations religieuses d'un curé avec ses paroissiens*, par l'abbé Guillamin, curé de Saillenard (Saône-et-Loire). Paris, Œuvre de Saint-Paul, 1887, in-12 de 450 p., 3 fr.— 13. *Instructions sommaires sur la doctrine chrétienne avec un grand nombre de traits et d'exemples choisis à l'appui de chaque vérité*, par l'abbé Jouve, chanoine honoraire, curé-archiprêtre. Paris, Tolra, 1889, 2 vol. in-12 de xii-440 et 444 p., 7 fr. 50. — 14. *Cours d'instructions pastorales*, par l'abbé Dhavernas. *Quatrième commandement de Dieu.* Paris, Bricon, 1887, in-12 de viii-376 p., 3 fr. 50. — 15. *La Conscience*, par le R. P. Jouan, S. J. Paris, Bricon, 1888, 3e éd., in-12 de 284 p., 3 fr. — 16. *Thomæ a Kempis libri quatuor. Textum edidit, Considerationes ad cujusque libri singula capita ex ceteris ejusdem Thomæ a Kempis opusculis collegit et adjecit* Hermannus Gerlach, canonicus. Friburgi Brisgoviæ, Herder, 1889, in-12 de xiv-392 p., 4 fr. — 17. *Méditations sur tous les évangiles du Carême et de la Semaine de Pâques*, par le R. P. Pététot, supérieur général de l'Oratoire, *précédées d'une notice biographique de l'auteur*, par le P. Lescoeur, prêtre de la même congrégation. Paris, Poussielgue, 1889, in-12 de cxii-386 p., 4 fr. — 18. *Recueil de méditations tirées, pour la plupart, des meilleurs ascètes des siècles passés et ramenés au plan des exercices et à la méthode de saint Ignace*, par le P. Remy, S. J. Troisième semaine. T. II. *La Passion.* Tournai, Casterman, 1889, in-18 de viii-484 p., 2 fr. — 19. *Retraite spirituelle à l'usage de toutes les âmes qui aspirent à la perfection, traduite de l'italien du* P. Gaetan-Marie de Bergame, capucin, par le P. Apollinaire de Valence, du même ordre. Tournai, Casterman, 1889, in-12 de 264 p., 2 fr. — 20. *Pensées choisies*

de l'abbé Henri Perreyve, extraites de ses œuvres et précédées d'une introduction par Mgr Perraud, évêque d'Autun, membre de l'Académie française. Paris, H. Chapelliez, 1889, in-18 de x-212 p., 1 fr. 50. — 21. *La Bonté et les Affections naturelles chez les saints,* par le Marquis de Ségur. Paris, Retaux-Bray, 1889, 2e et 3e séries. 2 vol. in-12 de vi-338 et 382 p., 7 fr. — 22. *Fioretti de la Vie des Saints,* par J.-M. A., missionnaire apostolique. Paris, OEuvre de Saint-Paul, 1888, in-8 de 408 p., 2 fr. 50. — 23. *Causeries sur les vertus et les devoirs de la femme vivant en famille,* par le R. P. Henri Saintrain, de la congrégation du T. S. Rédempteur. Tournai. Casterman, 1889, in-18 de 484 p., 2 fr. — 24. *La Mère et le Premier âge, d'après les grands maîtres,* par l'abbé E. Palfray, doyen de Saint-Romain. Paris, OEuvre de Saint-Paul, 1888, in-12 de 258 p., 1 fr. 50. — 25. *Que faisons-nous de l'Évangile? ou Devoir pour tout chrétien d'exercer sur la société une influence chrétienne,* par l'abbé E. Franqueville, docteur en théologie et en droit canonique. Arras, Sueur-Charruey, 1889, in-12 de x-438 p., 3 fr. — 26. *L'Évangélisation des hommes à Paris,* par le R. P. J. Lemoigne, S. J. Paris, Retaux-Bray, 1888, in-12 de 72 p., 1 fr. — 27. *Sursum Corda, ou le Salut de la France par la prière,* par le R. P. Joseph Petit, S. J. Paris, Lethielleux, 1889, in-12 de 64 p., 0 fr. 60. — 28. *Quelques Grains de bon sens à propos du dimanche.* Paris, Téqui, 1889, 8e éd., in-12 de 72 p., 0 fr. 15. — 29. *Nouveau Mois du Sacré-Cœur de Jésus tiré des écrits du* P. Croiset, S. J. Lille, Société Saint-Augustin, 1889, in-32 cartonné de iv-186 p., 0 fr. 85. — 30. *Mois de Saint-Joseph, à l'usage des paroisses, des maisons d'éducation et des familles chrétiennes,* par F.-E., auteur du *Nouveau Mois de Marie, à l'usage des écoles.* Lyon, Delhomme et Briguet, 1889, in-18 de 208 p., 0 fr. 60. — 31. *Mois des âmes du Purgatoire,* par l'abbé Provost, chanoine honoraire de Séez. Tournai, Casterman, 1889, in-18 de 214 p., 1 fr. — 32. *Les Plus belles Prières qui se chantent à la messe, expliquées* par l'abbé A. Richard, aumônier. Paris, Delhomme et Briguet, 1889, in-18 de xxviii-638 p., 2 fr. 50.

1-6. — Jésus-Christ et l'Eucharistie. — « On ne connaît pas assez N.-S. Jésus-Christ. On sait l'histoire de son pays, on lit des romans religieux; quelques-uns, plus fervents, s'appliquent à l'étude de la vie des saints. Mais le Saint des saints, Notre-Seigneur, qui s'en occupe? Et pourtant c'est le principe et la fin, l'alpha et l'oméga de toutes choses. » Ces paroles d'un vénérable prêtre ont inspiré le livre dont nous donnons le titre en tête de notre compte rendu, et, pour être plus sûr d'atteindre son but, l'auteur a voulu s'adresser spécialement à la jeunesse chrétienne. La jeunesse, c'est l'époque de la vie qui est celle de la « formation; » comme le tempérament, l'intelligence et le cœur doivent « se faire » ce qu'ils seront toujours; c'est le moment favorable pour donner à ce cœur et à cette intelligence la direction qui leur convient. Il est vrai qu'en ce siècle de surmenage intellectuel, les programmes imposent à nos jeunes gens, et même à nos jeunes filles, les études les plus multipliées et les plus diverses. Mais le travail dont nous parlons ne saurait être une surcharge pénible, dangereuse pour leurs facultés : il est plutôt un repos qu'une fatigue. L'histoire de la vie de Jésus-Christ est d'une si grande simplicité qu'elle pénètre dans l'esprit sans effort, et le cœur, qui y a encore plus de part que l'esprit, trouve dans cette connaissance une satisfaction pour tous les nobles instincts et aussi une force efficace pour supporter les épreuves d'un travail long et opiniâtre, préparation nécessaire aux diplômes ou aux brevets. Aussi bien, en entrant dans la vie, la jeunesse doit-elle être

convaincue qu'il y a autre chose en ce monde que les plaisirs, les honneurs, la science; elle doit apprendre que la vertu est le premier de tous les biens. Ce livre est fait spécialement pour elle, avec des réflexions sobres et lumineuses; il est agrémenté encore de vingt-cinq belles gravures qui reproduisent les principales scènes de l'Évangile et contribuent très efficacement à les graver dans la mémoire : c'est un vrai chef-d'œuvre de typographie en même temps qu'un excellent résumé, avec commentaire, de la vie et de la doctrine de Notre-Seigneur. Que la jeunesse chrétienne réponde à l'appel de l'auteur, qu'elle ouvre ce livre et qu'elle le lise « attentivement, religieusement et pratiquement : » elle en retirera les fruits les plus précieux.

A mesure qu'elle avancera dans cette étude, elle y trouvera plus de charmes et plus d'avantages : elle arrivera même à goûter cet attrait particulier et irrésistible qui avait entraîné saint Paul et qui lui faisait dire qu'il ne connaissait que Jésus, et Jésus crucifié. Nous lui recommanderons alors le livre de M. le chanoine Burguière : *Quelques Scènes de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Cet ouvrage est le complément du premier. Il est d'un incontestable mérite, d'une utilité plus incontestable encore, et nous ne sommes point surpris que Mgr l'évêque de Rodez en ait si vivement félicité l'auteur. « Le vrai sens des Écritures, écrit le vénérable prélat à M. Burguière, nous y est révélé par le rapprochement des prophéties et des faits qui en sont l'accomplissement, par les interprétations des Pères et des Docteurs... Le développement du sens mystique vous donne lieu de tracer les règles les plus sages pour la direction spirituelle des âmes. Enfin, vous faites justement remarquer que les diverses circonstances de la Passion se renouvellent dans tous les siècles chrétiens, et que l'Église n'est que la continuation de la vie et de la mission de son divin Fondateur. » De son côté, la *Semaine religieuse* de Rodez, rendant compte de cet ouvrage, en expose ainsi tout le plan et toute la méthode. « D'une part, il répond aux erreurs et aux vaines théories de la fausse science contemporaine; il repousse les attaques du rationalisme, qui ne semble occupé qu'à défigurer les faits et à les ramener à des proportions tout humaines. D'autre part, il rend sensible le sens mystique qu'il faut y attacher; il fait ressortir les grands enseignements qu'ils renferment, les conséquences morales qui en découlent. Ce livre est à la fois un exposé historique d'une parfaite exactitude, un ouvrage de doctrine, de critique et de discussion solide et un traité de spiritualité, où sont indiquées en passant les règles les plus sages pour la direction des âmes... Le style est en harmonie avec le sujet : grave, ferme, d'un ton noble et soutenu, sans s'écarter jamais d'une simplicité nécessaire dans de pareilles matières. » Le livre de M. le chanoine Burguière est divisé en trois grandes parties bien distinctes : 1° La Passion dans les

préparatifs qui la précèdent et l'annoncent; 2° la Passion dans les circonstances qui l'accompagnent; 3° la Passion dans le drame qui la termine. Cette division, simple et méthodique, embrasse tout. Et en effet rien n'est omis, pas le moindre détail des scènes douloureuses de la Passion de l'Homme-Dieu; tout y vient à son heure, à sa place, et quand on est arrivé au dernier chapitre consacré à « la mort du Christ, » on peut dire en toute vérité que l'on connaît « Jésus crucifié. » Cette connaissance effrayerait le monde et voilà pourquoi le monde n'en veut pas; mais elle édifie, console, perfectionne le chrétien, et c'est là ce qui assure auprès des fidèles le succès de l'excellent livre du chanoine de Rodez.

La Passion de Jésus-Christ, c'est son cœur qui l'a poussé à la souffrir pour nous. Comment ne pas être reconnaissant à ce Cœur divin d'un si grand témoignage d'amour? « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes! » dit Notre-Seigneur à la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque. En le montrant ainsi à découvert à sa fidèle servante, le divin Maître voulait nous exciter à honorer et à aimer ce cœur. Mais pour cette forme de dévotion, qui a été dès son début, attaquée par les ennemis de notre foi, il importe d'en bien préciser l'objet et d'en bien déterminer les pratiques. De nombreux ouvrages ont paru pour justifier le culte du Cœur de Jésus. Celui du P. Hermann Nix, qui vient le dernier, n'est pas le moins recommandable. L'auteur se sert de la langue brève et précise de l'Église et son livre court et substantiel a tout l'air d'un véritable traité dogmatique. Dans six chapitres, il traite *ex professo* de la nature du culte du Sacré-Cœur de Jésus, de la fin de ce culte, de ses diverses formes, de ses fruits; l'histoire de ce culte précède cette exposition théologique qui se clôt par quelques considérations sur le culte du très pur cœur de Marie avec un appendice comprenant une formule de consécration, une méthode pour l'érection de confréries et les règlements pour l'association de l'Apostolat de la prière. Comme garantie de la doctrine s'offre à nous l'approbation du provincial de la Compagnie de Jésus pour l'empire d'Allemagne; comme exposition, ce livre captive l'esprit par sa clarté, sa méthode, sa brièveté; comme forme, nous avons lu rarement un latin si correct, si pur et si naturel; il est de la meilleure époque; on sent que l'auteur a conçu son livre dans la langue même de Cicéron, et comme il l'a bien conçu, il l'a « énoncé clairement » et les mots, pour le dire, sont arrivés aisément. Ce livre sera d'une sérieuse utilité pour le clergé : tous les prêtres feront bien d'aller puiser abondamment à cette source pure et féconde.

Dans un autre genre, c'est encore le Sacré-Cœur de Jésus qu'a pour objet le livre de M. l'abbé Giély : *Les Manifestations du Sacré-Cœur de Jésus*. Mais ici, sans que toutefois manque la partie doctrinale, nous

nous trouvons surtout en présence de considérations ou de « méditations » pieuses. Le savant chanoine de Valence s'adresse, en particulier, aux fidèles, et leur offre son livre pour leur servir d'exercice spirituel pour chaque jour du mois de juin. Mgr l'archevêque d'Avignon et Mgr l'évêque de Valence le leur recommandent instamment « comme tout embaumé des parfums de l'Évangile » et comme ayant un caractère de piété qui en fera une lecture pleine de charmes et de fruits pour les âmes chrétiennes. » Ils louent « l'heureuse pensée qu'a eue l'auteur de chercher dans l'Évangile les *Manifestations du cœur de Jésus*; » ils reconnaissent à ce travail « le double avantage de nous révéler l'amour constant et généreux de ce divin cœur pour les hommes et de leur rappeler les principaux faits de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Ce sont bien, en effet, les principales scènes de l'Évangile que l'auteur met tour à tour sous nos yeux, les ramenant toujours à la pensée qui les a inspirées : cette grande pensée qui vient du cœur et qui explique la vie et la mort de l'Homme-Dieu, c'est-à-dire son amour pour nous. Dans un appendice composé de cinq chapitres, M. l'abbé Giély consacre quelques pages intéressantes à la Sainte-Beaume, à Saint-Amadour, au Thabor, au Cénacle et au Calvaire. Le livre se termine par les litanies du Sacré-Cœur et quelques formules d'amende honorable et de consécration. Signalons, en particulier, l'intérêt que l'auteur a su donner à ses « histoires » qui ont le mérite d'être neuves, bien choisies et bien racontées.

Nous ne quittons pas le cœur de Jésus en passant à l'ouvrage du R. P. A. Tesnière : *La Somme de la prédication eucharistique*. Le sacrement de l'autel est une des plus belles manifestations de l'amour de notre Dieu et chercher à faire connaître les grandeurs, les bienfaits de l'Eucharistie, c'est travailler à dévoiler davantage les secrets de cette divine tendresse pour les hommes. Le titre de l'ouvrage dont nous parlons dit à lui seul l'importance que lui donne l'auteur. Et, en effet, le livre que nous avons sous les yeux est un gros volume de près de sept cents pages, consacrées aux seuls préliminaires de ce mystère : aux divers « noms » dont on l'appelle, aux nombreuses « figures » qui le préparaient, aux éclatantes « prophéties » qui l'annonçaient. Ce n'est que le préambule de cet ouvrage qui doit être la « somme » de la prédication eucharistique, le vestibule de ce magnifique palais que le P. Tesnière se propose d'élever à la gloire du Dieu de nos tabernacles. Daigne le Seigneur lui accorder la grâce de mener à bonne fin sa laborieuse entreprise ! Il pourra dire avec une légitime satisfaction : *Exigi monumentum*. Ce vœu est aussi celui de Léon XIII, qui félicite le savant auteur de son remarquable travail et qui le loue en même temps de sa piété et de sa science. A ce témoignage si autorisé et si flatteur sont venues se joindre les félicitations d'un grand nombre

d'évêques qui se sont empressés de remercier le P. Tesnière de son livre et l'encouragent à continuer son œuvre. Ne reproduisons que l'extrait suivant de la lettre de Mgr Gay : il résume fidèlement la pensée de toutes les autres : « Béni soyez-vous, mon Révérend Père, de vous être consacré, vous et votre sainte famille, au culte spécial de Jésus-Christ dans ce divin sacrement et de vous appliquer, en outre, à tirer de ce « bon trésor » tant de « choses anciennes et nouvelles. » Je souhaite ardemment et demande à Dieu que votre œuvre se propage et que vos livres se répandent partout. Ils seront très utiles aux prédicateurs, aux directeurs spirituels, à toutes les âmes qui ont commencé de « goûter le don de Dieu, » et ils contribueront, pour une grande part, à entretenir, à augmenter cette « piété qui est utile à tout et dont on peut bien dire que l'Eucharistie est le principal foyer. »

A côté de ce volumineux ouvrage, vient modestement prendre place le livre de Mme la princesse Altieri, intitulé : *Premières Communions.* Préoccupée du salut de sa fille bien-aimée, cette mère pleine de sollicitude s'attache à la bien préparer à cet acte si important de la première communion. Mais comme il y avait déjà d'assez beaux et bons livres de préparation et d'actions de grâce, elle a essayé de chercher s'il n'y aurait rien de nouveau et de mieux à faire. « Il m'a paru, dit-elle, que dans le vaste champ de la littérature eucharistique, il restait encore quelques épis à glaner. L'idée de rattacher chacune de nos communions, et surtout chacune de nos premières communions à l'un des récits de l'Évangile, n'a pas été entièrement développée. » C'est précisément cette idée que développe l'auteur en choisissant dans les pages du Livre-Saint, « celles qui nous enseignent le mieux ce que doivent être nos dispositions quand nous approchons du Sauveur : quels doivent être nos sentiments quand nous retournons dans nos maisons, l'âme remplie de cette allégresse qui est le résultat de sa présence, celles aussi qui nous révèlent le mieux les trésors ineffables d'amour, d'indulgence, de bonté, que renferme ce cœur divin. » Indiquons quelques chapitres : A Bethléem, avec les bergers et avec les mages, Nazareth, les noces de Cana, la Samaritaine, la fille de Jaïre, le Bon Pasteur, Marthe et Marie, Zachée, la Cène, le Calvaire, etc. De toutes ces premières communions, l'enfant peut choisir celle qui conviendra le mieux à sa piété ; quelle qu'elle soit, elle sera une communion fervente : trop heureuse la mère qui, après avoir ainsi guidé sa fille, peut se dire : « J'ai donné à mon enfant la plus grande preuve de tendresse qui se puisse donner ici-bas. Je l'ai amenée à Jésus. » Cette mère est d'abord et surtout le pieux auteur que le R. P. Félix se plaît à louer et à bénir.

7-11. — Marie et ses Pèlerinages. — La Mère ne peut se séparer du Fils. Les ouvrages qui ont pour objet l'auguste Vierge se multiplient

à l'égal des œuvres destinées à faire connaître l'Homme-Dieu. Le R. P. Mercier vient de publier *la Vierge Marie,* d'après le cardinal Pie : c'est la collection des lettres pastorales, discours, allocutions, homélies, entretiens familiers de l'éminent évêque de Poitiers, relatifs aux grandeurs, aux vertus, au culte de la Mère de Dieu. Excellente pensée qui met en pleine lumière la dévotion particulièrement filiale de ce grand évêque envers la Vierge immaculée. On sait qu'il avait mis l'image de Marie sur ses armoiries, avec ces paroles pour exergue : *Tuus sum ego.* Mgr Pie a été fidèle à son blason : nul ne fut un serviteur plus dévoué de la très sainte Vierge ; nul n'en parla avec plus d'amour et d'éloquence. Nous aurions trop à dire si nous voulions même seulement indiquer les principales considérations qui font le sujet de ces plus importants documents ; nous devons nous borner à reconnaître que dans l'ensemble de cette publication est compris tout ce que l'enseignement catholique nous apprend sur Marie, et qu'il s'en échappe un suave parfum de piété que l'âme savoure avec délices. Les diverses pièces dont se compose le volume sont dans l'ordre de leur date respective ; peut-être certains lecteurs auraient-ils préféré les voir disposées selon une méthode classique, par ordre de matière, et suivant les phases de la vie de l'auguste Vierge. Mais il nous paraît que nous aurions eu beaucoup moins Mgr Pie ; cette disposition calculée, savante, nous eût fait perdre de vue l'auteur, tandis que par l'agencement adopté, c'est l'évêque de Poitiers qui nous parle sans détour ; c'est bien là l'écho de sa grande voix qui arrive de par-delà la tombe jusqu'à nos oreilles et jusqu'à notre cœur, cette voix éloquente et pieuse qui, dans un style sobre, et à la fois tendre et fort, nous redit toutes les merveilles de cette incomparable créature. Du reste, le R. P. Mercier est allé au-devant de tous les désirs ; dans une introduction de cent vingt-cinq pages, il analyse tous ces documents, et met en relief, à côté de l'enseignement de l'évêque de Poitiers, la dévotion pratique de Mgr Pie envers la Mère de Dieu. Ce discours préliminaire est un résumé de l'édifiante biographie de l'éminent cardinal ; il retrace bien exactement les traits de cette belle et féconde existence. Un autre agrément de cette publication, c'est le « plan » de méditations ou de lectures pour le mois de Marie, qui termine le volume : les fidèles seront heureux d'en profiter pour leurs pieux exercices du mois de mai qu'ils feront ainsi chaque jour sous l'inspiration et avec les encouragements de Mgr Pie.

Le livre de M. l'abbé Giély sur *la Sainte Mère de Dieu* est plus modeste, mais il peut prendre place à côté de celui du cardinal de Poitiers. « Vos lectures et méditations, lui écrit Mgr Cotton, en résumant les grandeurs, les vertus et les bienfaits de la sainte Vierge, offrent à la piété des fidèles une mine féconde d'où ils pourront tirer les plus

édifiantes et les plus salutaires réflexions. Ce nouvel ouvrage, comme tous ceux que vous avez déjà publiés, est marqué au cachet d'une foi vive, d'un zèle ardent, et d'une charité vraiment sacerdotale. » Et Mgr l'archevêque d'Avignon, renchérissant sur ces éloges, s'exprime ainsi : « Votre piété, mon cher chanoine, est inépuisable... et votre zèle, sous l'influence de cette piété, voit sa jeunesse se renouveler comme celle de l'aigle. Les ans n'altèrent chez vous ni l'esprit ni le cœur, et à l'âge où le repos serait légitime, vous trouvez encore le moyen de travailler au bien des âmes. » Cet ouvrage de M. le chanoine de Valence, comme celui qu'il a consacré au Sacré-Cœur, et dont nous parlons plus haut, est rédigé en forme d'exercices pieux pour chaque jour du mois. Après la partie doctrinale ou mystique qui est la plus importante, arrive un trait historique généralement nouveau et très intéressant ; l'exercice se termine par une courte prière. Le volume se clôt par des notes supplémentaires sur divers objets : conversion de l'Angleterre, solitaires de l'Égypte, Notre-Dame d'Afrique, etc., et par les principales prières en l'honneur de Marie.

La Mère de Dieu doit être considérée aussi dans ses douleurs. « Jésus-Christ lui-même a révélé à la Bienheureuse Véronique de Binasco qu'il se plaît « davantage, » en quelque sorte, à nous voir compatir aux souffrances de sa Mère qu'aux siennes propres. Ma fille, les larmes que l'on répand sur ma Passion, me sont chères sans doute, mais l'amour immense que je porte à ma Mère me rend plus chère encore la méditation des souffrances qu'elle a endurées à ma mort. » Saint Liguori, qui avait longuement médité ces douleurs de Marie, a parsemé ses nombreux écrits des réflexions que lui suggérait ce souvenir habituel. Bien inspiré a été le modeste écrivain qui a pris la peine d'extraire des œuvres du saint docteur ces considérations si élevées et si salutaires sur les épreuves de la Mère des douleurs. *Mater dolorosa :* c'est le titre du petit livre que nous analysons, et qui contient toute la substance de la mystique de saint Liguori sur ce sujet. Chacune des sept douleurs de Marie passe à son tour sous nos yeux, d'abord pieusement commentée, puis suivie d'un exemple ; enfin, la méditation se termine par une prière. En forme d'appendice, le livre contient le chemin de la croix, — dont chaque station est représentée par une gravure, — ainsi que la petite couronne en l'honneur des sept douleurs de Marie.

Ce qui a servi surtout à développer en notre siècle la dévotion envers la Mère de Dieu, ce sont ses manifestations plus fréquentes de nos jours à la Salette, à Lourdes, à Pontmain, etc. C'est Marie elle-même qui est venue allumer le grand incendie de l'amour des peuples pour elle, et c'est pourquoi les foules se portent innombrables vers les lieux bénis qu'elle a daigné honorer de sa présence. Parmi ces sanc-

tuaires de bénédiction, celui de la Salette tient toujours un des premiers rangs. Les fidèles en connaissent la divine origine et l'intéressante histoire. Mais il y a un charme toujours nouveau à relire ces faits qui piquèrent si vivement autrefois la curiosité publique, et qui furent l'objet de tant de violentes contradictions. Remercions M. l'abbé Bertrand d'avoir remis au jour ces souvenirs si édifiants. Cet ouvrage, au témoignage de Mgr.l'évêque de Grenoble, « ne peut manquer de plaire, d'instruire et d'édifier les âmes, étant par son sujet, et de lui-même, aussi beau, vrai et bon. Je dirais volontiers de lui comme d'un fruit : goûtez-le et vous en jugerez. Notre-Seigneur parlait ainsi de sa doctrine : Goûtez et voyez. » Tel est aussi le conseil que nous donnerons à nos lecteurs : prenez le livre de M. l'abbé Bertrand, lisez-le avec attention, sans préjugé, et vous serez obligé de reconnaître le charme du récit, la justesse du raisonnement, l'accord de tous les témoignages ; s'il existe encore quelque prévention, elle ne saurait tenir devant ces pages lumineuses, et la cause de la Salette sera une fois de plus gagnée.

Puisque nous parlons de pèlerinage, plaçons ici le livre du P. Blot, qui contient le récit d'un récent pèlerinage au tombeau de sainte Thérèse, en Espagne. C'est tout un voyage dont l'auteur nous rend compte; il nous décrit les diverses villes ou les provinces qu'il traverse et nous en fait l'histoire. Mais la plus grande partie de son livre est consacrée, comme il convenait, à la sainte dont il visite le tombeau : neuf longues lettres ont pour objet de nous faire connaître les vertus et les privilèges de la réformatrice du Carmel, et le P. Blot accomplit cette difficile tâche avec toute l'autorité que lui donnent ses talents et aussi avec tout l'attrait que joint aux charmes de son style sa longue familiarité avec les écrits de sainte Thérèse. Le lecteur suit volontiers cette parole entraînante et lumineuse; il marche sur les pas du fervent pèlerin; il se prosterne avec lui aux pieds de cette châsse, qui contient le précieux trésor des reliques de la sainte, et avec lui encore prend son essor pour le suivre dans les hautes considérations que lui inspire sa foi. « Peintre habile, lui écrit Mgr de Carcassonne, vous avez sur votre palette les couleurs les plus riches et votre pinceau excelle à les choisir, à les varier, à les nuancer... Pèlerin plein de foi, de science, de piété, à la vue des restes glorieux d'une sainte, au souvenir de sa vie, de ses vertus, de ses écrits, vous sentez votre âme s'élancer par-delà les horizons étroits de cette terre et pénétrer dans les régions mystérieuses du surnaturel et de l'infini ; mais si lumineuses sont les perspectives que vous entr'ouvrez aux regards de votre lecteur, qu'il croit, lui aussi, voir Thérèse ressusciter devant lui, et qu'il sent le besoin de tomber à genoux pour la vénérer et la prier. » A ce témoignage si autorisé, ajoutons un éloge spécial pour le soin et l'é-

tendue donnés à la table des matières, ainsi que le vœu bien sincère de voir ce premier volume être bientôt suivi du second.

12-15. — Dogme et Morale. — Nous voici en pleine doctrine : c'est l'enseignement que le Sauveur est venu apporter au monde pour éclairer l'esprit et pour guider la volonté : c'est la vérité d'une part, de l'autre c'est la vertu que le divin Fils de Marie nous a fait connaître. Cette doctrine, élevée, sublime par elle-même, se met au niveau de toutes les intelligences : elle se fait tout à tous. Dans le livre de M. l'abbé Guillamin, elle ne dédaigne pas de descendre jusqu'à la portée des plus humbles fidèles. Ce bon, cet excellent curé n'a pas cru suffisant d'enseigner ses paroissiens du haut de la chaire : trop d'entre eux s'abstiennent de venir à l'église et ne peuvent, par conséquent, entendre leur curé ; en outre, l'exposition de la doctrine ne peut se faire d'une manière suivie et serrée ; enfin ceux-mêmes qui l'entendent n'ont pas le temps de la méditer et de s'en nourrir. Il est convaincu que réunis, condensés, ces enseignements « feront sur les esprits une influence forte, durable, salutaire, parce qu'ils pourront en peser la valeur et les méditer à loisir. » Il a pris la forme de la conversation parce que c'est le mode qui convient le mieux pour rendre la doctrine plus saisissante et captiver plus aisément l'attention. Il est bref, mais il dit tout ce qui est essentiel. Le plan de l'ouvrage est aussi simple que possible : il le divise en trois parties correspondant aux trois catégories de personnes coupables, au point de vue religieux, et parmi lesquelles les unes n'ont plus la foi ; les autres ont la foi, mais ne la pratiquent pas ; d'autres enfin ont la foi, mais la pratiquent mal. Un quatrième chapitre résout quelques-unes des difficultés qui se présentent à l'esprit de certains chrétiens, et contient quelques enseignements pratiques. Le livre de M. l'abbé Guillamin nous paraît de nature à faire du bien. Son ambition, il nous le dit lui-même, est de faire passer dans les esprits les convictions chrétiennes dont il est rempli, et qui font le bonheur intime de sa vie ; il ne veut pas d'autre récompense que de ramener à Dieu quelques âmes égarées. Qu'il en ait la confiance : Dieu bénira ainsi ses efforts et exaucera ses vœux.

L'ouvrage de M. l'abbé Jouve est plus considérable, puisqu'il est en deux volumes, mais le genre de celui-ci ne diffère pas du genre de celui-là. C'est encore aux simples fidèles, aux esprits les moins cultivés que s'adressent les *Instructions sommaires sur la doctrine chrétienne ;* toutefois, pour se mettre beaucoup plus à leur portée, le *Sommaire doctrinal* qui commence chaque chapitre est suivi d'un ou de plusieurs exemples qui viennent le confirmer en l'éclairant : cette part faite à la doctrine en action est même la plus considérable, et il est facile de saisir l'intérêt que peut offrir à d'humbles intelligences cet enseignement, par l'exemple ou par l'histoire. Sans doute, peu de

fidèles pourront se mettre en main les deux volumes de M. l'abbé Jouve, mais son enseignement peut arriver à tous par l'intermédiaire des prédicateurs, des directeurs de congrégations, des catéchistes. Les instructions sommaires sont, pour ces divers dispensateurs de la divine parole, une source abondante, où ils puiseront avec utilité les explications les plus correctes, les développements les plus précis, les traits les plus intéressants. Après quelques notions préliminaires sur la nécessité et les moyens de s'instruire dans la religion, le savant auteur commence par l'exposition des vérités que nous devons croire : c'est l'explication ou le commentaire du symbole; puis il passe aux devoirs qu'il faut remplir, devoirs contenus dans les commandements de Dieu et dans les préceptes de l'Église; il termine ce long exposé par des considérations contre le péché en général et contre les péchés capitaux en particulier, indiquant après chaque péché le remède qui doit en guérir; une troisième et dernière partie est consacrée à indiquer les moyens que l'Église nous offre pour croire et pour pratiquer : la grâce, la prière qui l'obtient, les sacrements qui la communiquent. C'est le plan ordinaire de toute exposition de l'enseignement catholique ; le mérite spécial de M. l'abbé Jouve est de l'avoir bien rempli. Nous le louons de sa concision, de sa clarté, surtout de l'abondance et de l'excellent choix de ses exemples. Nous le remercions de sa table des matières, rédigée au début même du premier volume, par ordre alphabétique, et qui nous permet ainsi de consulter aisément tout son ouvrage, en indiquant d'une manière précise l'endroit où se trouve l'objet de nos recherches. Aussi bien M. le curé-archiprêtre de Savines n'est pas un inconnu pour le clergé français : sa considération bien méritée a été solidement établie par ses précédents ouvrages et notamment par son livre : *Le Missionnaire de campagne.*

M. l'abbé Dhavernas est connu aussi de nos lecteurs. Nous annoncions récemment à cette place les premiers volumes de son *Cours d'instructions pastorales :* le volume que nous avons sous les yeux nous apporte la suite de ces instructions pastorales ; il commente le quatrième commandement de Dieu et traite des devoirs réciproques des enfants et des parents. « L'auteur, écrit Mgr l'évêque d'Amiens, « développe cette vérité importante que, sans la religion, les enfants n'auront ni respect, ni affection, ni reconnaissance pour leurs parents. Il traite ce grave sujet, plein d'actualité, en un style simple, familier et agréable. Mais les parents, et, en général, les pieux fidèles y trouveront de solides et salutaires instructions. » M. l'abbé Dhavernas nous apprend qu'il a composé ces instructions « dans sa vieillesse. » On ne s'en douterait pas à lire ces pages si alertes, si vives ; on ne pourrait le pressentir qu'à l'accent convaincu, à la parole grave et réfléchie, à ce cachet de maturité, à cet air d'expérience qui les distinguent. Nous

lui renouvellerons le vœu que nous exprimions naguère : celui de voir son œuvre se poursuivre et s'achever ; nous sommes toujours plus d'avis qu'elle « est appelée à rendre les plus signalés services. »

Nous ne ferons que présenter à nos lecteurs le livre du R. P. Jouan : *La Conscience,* dont nous leur avons déjà parlé, en annonçant qu'il en est à sa troisième édition. Certes il faut que ce livre ait un réel mérite et réponde à un besoin urgent de notre siècle pour que, malgré son sujet grave et profond, il ait reçu du public un accueil si favorable et si flatteur. Ce qui vaut mieux encore, c'est qu'il a dû opérer le plus grand bien : il a porté les personnes qui l'ont lu à étudier sérieusement leur conscience ; il les a stimulées à se donner une conscience et à lui obéir loyalement. Ce livre doit donc être classé parmi les plus utiles.

16 - 22. — La Mystique et les Saints. L'enseignement de la doctrine ne saurait être salutaire que par une réflexion approfondie et renouvelée, et la réflexion sur les vérités ou les vertus chrétiennes n'est pas autre chose que la Mystique. Parmi les livres qui peuvent le plus favoriser ce travail de l'esprit et du cœur, figure au premier rang *l'Imitation de Jésus-Christ*, le plus beau des livres qui soit sorti de la main des hommes. Le chanoine Hermann Gerlach a eu l'heureuse pensée de revêtir son édition latine d'un caractère d'originalité qui lui donne une valeur considérable. S'inspirant des éditions de ce livre enrichies de commentaires spéciaux, œuvre d'intelligences d'élite, comme celle de Lamennais, ou extraits des ouvrages d'auteurs recommandables, de saint François de Sales ou autres, il a conçu le dessein de mieux faire : c'est à Thomas a Kempis lui-même qu'il est allé emprunter son commentaire. Le vénérable chanoine procède par ordre et comme par degré : il reproduit d'abord le chapitre de l'*Imitation ;* immédiatement après le texte, vient se placer la « considération » qui n'est qu'un tissu habilement fait avec les pensées que les divers autres ouvrages de Thomas a Kempis expriment sur le même sujet. Les emprunts sont scrupuleusement indiqués dans des notes qui précisent les endroits d'où ils ont été tirés : titres des ouvrages, chapitres et pages. Cet ouvrage se recommande par lui-même à tout prêtre et à tout religieux.

Les *Méditations* du R. P. Pététot peuvent se mettre aux mains de tous les fidèles ; toutefois elles exigent, pour être profitables, certaines dispositions. Ces méditations sont assez différentes de celles que l'on présente d'ordinaire aux personnes pieuses ; pour en tirer avantage, « il y a une méthode à suivre qui seule peut les rendre aussi attrayantes que fructueuses. Chacune d'elles, ajoute le P. Lescœur, qui les a éditées, est courte et ne renferme qu'une ou deux idées principales qui sont une invitation à méditer plutôt que la méditation elle-même.

Les interrogations réitérées, les retours de l'âme sur soi, les examens de conscience y reviennent sans cesse. Elles sont un appel pressant au devoir de s'appliquer à soi-même les vérités toujours pratiques, qu'une foi vivante, logique et hardie y présente sans cesse à l'âme chrétienne. Elle suppose donc dans celui qui les fait avec une véritable activité d'esprit un désir sincère de conversion ou de progrès. Celui qui resterait étranger à ces dispositions que le pieux orateur excellait à faire naître dans l'esprit de ses auditeurs, pourrait les trouver souvent trop sèches, quelquefois trop courtes, et malgré leur brièveté chargées de répétition. » Nous avons tenu à citer ces lignes pour bien déterminer la nature et la portée de cet ouvrage : qui pourrait mieux nous fixer que le plus dévoué et le plus illustre des disciples du R. P. Pététot, le P. Lescœur, qui s'est fait l'éditeur de cet ouvrage posthume. La piété filiale du disciple se fait remarquer surtout dans l'édifiante biographie du maître qui précède les *Méditations.* Nous remercions vivement le P. Lescœur d'avoir reproduit et de nous conserver ainsi les principaux traits de cette belle physionomie d'apôtre qui a instruit, édifié, consolé, guidé tant d'âmes dans la voie de la perfection. Ce n'est pas la partie la moins importante du volume : elle nous montre en action les conseils que nous suggèrent les méditations. Ce livre, nous n'en doutons pas, sera favorablement accueilli, et ce succès obligera « l'éditeur » à tenir la promesse qu'il nous fait : d'utiliser d'autres matériaux qui sont entre ses mains pour publier d'autres recueils semblables. Il convient que ces méditations sur les évangiles du Carême et de la Semaine de Pâques, soient complétées par d'autres méditations sur tous les évangiles de l'année liturgique.

Le P. Remy nous donne aujourd'hui son tome deuxième de la troisième semaine, consacré tout entier à méditer la Passion de Notre-Seigneur. Rectifions aussitôt un renseignement erroné que nous avons donné à propos du tome premier : nous avions cru que ce premier volume était le commencement de l'œuvre du P. Remy, et nous remarquions le tort qu'il pouvait y avoir à faire partir un ouvrage de la troisième semaine. Avec le volume actuel nous avons mieux compris la pensée et le plan de l'auteur : il s'agit simplement du tome premier et du tome deuxième de la troisième semaine ; ces volumes seront précédés de plusieurs autres, au nombre de quatre, qui contiendront les méditations de la première et de la seconde semaine ; ceux-ci prendront naturellement place après ceux-là, et ainsi la tomaison deviendra régulière. L'auteur a eu ses raisons pour intervertir cet ordre dans la publication ; l'essentiel est qu'il n'existe aucune confusion entre l'ordre des volumes et celui des semaines : nous sommes rassurés sur ce point. Le présent volume mérite les mêmes éloges que le précédent ; nous y avons remarqué les mêmes qualités

et nous le croyons destiné à obtenir le même excellent résultat : la passion du divin Sauveur est, en quelque sorte, fouillée dans tous ses détails, et on en voit sortir tous les enseignements qu'elle peut contenir. Ici encore, l'auteur a « surtout cherché à être utile à tant de personnes qui, avec la meilleure volonté de bien méditer, n'en viennent pas à bout, parce que, comme elles le disent, elles ne trouvent rien dans leur livre, et que, sitôt qu'elles veulent se recueillir, l'imagination les emporte loin de leur sujet. Sans atteindre ce but, il a cru devoir présenter chaque méditation avec une certaine étendue, mais, après avoir donné, dans le chapitre d'introduction, le moyen de parer aux inconvénients qui pourraient résulter de l'abondance des matières. » Ce volume contient plus de soixante méditations groupées sous ces trois titres généraux qui embrassent toutes les scènes douloureuses du grand drame de la Passion : Jésus au Jardin des Olives ; Jésus entre les mains de ses ennemis ; Jésus aux mains de son Père. C'est la division même que Bossuet donne à son premier sermon sur la Passion : elle se prête bien pour mettre à profit toutes les ressources que le P. Remy emprunte « aux ouvrages des meilleurs ascètes des siècles passés, aux commentaires modernes les plus en renom sur l'Écriture sainte, aux découvertes les plus récentes de l'histoire et de l'archéologie en rapport avec son sujet. »

Dans sa *Retraite spirituelle,* le P. Gaétan-Marie de Bergame s'adresse exclusivement aux âmes « qui aspirent à la perfection. » « Le mérite de cette œuvre, dit son traducteur, le P. Apollinaire, consiste dans la simplicité avec laquelle elle est écrite, et qui rend la doctrine de l'Évangile et les conseils de la perfection chrétienne accessibles à toutes les intelligences et à toutes les situations. Son mérite est encore dans un sens merveilleusement pratique de notre faiblesse et des moyens d'y remédier. » Le P. Apollinaire a raison ; il a bien fait surtout de changer le titre primitif qui était : *Le Capucin en retraite,* parce qu'en réalité ce livre convient également aux simples fidèles qui se sentent poussés à mener une vie parfaite, même au milieu du monde : il sera très estimé de ces bonnes âmes qui savent que les conseils de l'Évangile et les moyens de sanctification ne varient, d'un ordre à l'autre, que sur un petit nombre de détails dont l'appréciation leur est si facile et si habituelle que la substance de la *Retraite* reste en entier à leur profit. Quelques pages préliminaires indiquent les dispositions avec lesquelles il est nécessaire d'entrer en retraite, les règles et l'horaire pour la retraite. La veille il y a deux méditations à faire sur le misérable état d'une âme tiède et sur le bienfait d'une retraite. Les exercices des dix jours se divisent invariablement ainsi : quatre méditations entremêlées d'examens pratiques et de maximes. C'est une œuvre sérieuse qu'une semblable retraite, où toutes les heures du jour

sont prises par de telles occupations qui tiennent l'âme en éveil et la poussent incessamment vers sa fin qui est Dieu. Elle ne saurait être évidemment à la portée de tout le monde, mais elle ne peut qu'être très salutaire aux âmes privilégiées que Dieu attire particulièrement à lui. Remercions le P. Appolinaire d'avoir fait passer en notre langue cette excellente *Retraite,* et d'avoir ainsi permis aux Français de profiter largement des bienfaits précieux qui, sans lui, eussent été le privilège exclusif des Italiens.

Tout en étant du même genre, les *Pensées choisies de l'abbé Henri Perreyve* sont loin d'être aussi austères que la *Retraite spirituelle :* elles n'en produisent pas moins les plus heureux résultats. Ce prêtre de grand talent et de haute vertu, enlevé si prématurément à l'Église, à son pays et aux lettres, continue par les ouvrages qu'il a eu le temps d'écrire à exercer sur les âmes la plus salutaire influence. Mais cet apostolat, en quelque sorte posthume, devait voir s'agrandir la sphère de son action : il suffisait de rendre accessible à un plus grand nombre le commerce spirituel avec cet esprit et ce cœur d'élite. C'est ce qui a été réalisé par la publication d'un choix de pensées prises dans ses écrits et classées suivant un ordre méthodique. « Un jeune prêtre du diocèse de Nîmes, dit Mgr l'Évêque d'Autun, s'est voué à ce travail. Il y a mis la respectueuse, et, on pourrait dire, la toute filiale affection vouée par lui à l'âme et à l'œuvre sacerdotale du prêtre qu'il n'a pas connu en ce monde, et dont il aime à se dire le disciple. » Être honoré d'un tel patronage, c'est à la fois l'éloge le plus digne d'envie pour un auteur, et le gage le plus certain du succès. Nos vœux les plus sincères accompagnent le livre de M. l'abbé Evesque, si bien loué et si paternellement béni par Mgr Perraud.

M. le marquis de Ségur nous parle de *la Bonté et les Affections naturelles chez les saints.* Nous en connaissions déjà la première série ; la deuxième et la troisième achèvent complètement de faire la lumière et de démontrer « que la bonté et les affections légitimes de la nature ne sont nullement incompatibles avec la sainteté chrétienne ; qu'au contraire, elles font partie de ses éléments les plus habituels et qu'on les retrouve en Jésus-Christ, Dieu fait homme, à un degré suréminent comme dans la vie des saints dont toute la perfection consiste à imiter le divin modèle. » Les saints dont la vie est contenue dans ces deux volumes appartiennent au moyen âge et aux temps modernes : ils témoignent, dans leurs paroles et leurs actions, de cette bonté, de cet amour des hommes, de cette force et de cette tendresse d'âme dont les saints des huit premiers siècles du christianisme nous avaient offert, dans la série précédente, tant d'admirables exemples. Nous voyons tour à tour défiler sous nos yeux saint Anselme, saint Bernard, saint François d'Assise, saint Dominique, sainte Élisabeth de Hongrie, saint

Louis, saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure, saint Yves, sainte Élisabeth, reine de Portugal, saint Bernardin de Sienne, saint Ignace de Loyola, sainte Thérèse, saint François Xavier, saint Charles Borromée, saint Philippe de Néri, saint François de Salles, saint Vincent de Paul, saint Benoît Labre, etc., magnifique phalange de héros qui sont les chefs-d'œuvre de la grâce, la gloire de l'Église, l'honneur de l'humanité. Le procédé de l'auteur, « toujours à peu près le même, » est bien simple. Après un rapide résumé de la vie du saint, il revient avec plus de détail sur les actions les plus aimables et les plus héroïques de sa bonté, de sa charité, de sa tendresse : il cite ses discours, ses lettres, ses paroles, et il établit ainsi par les faits la vérité historique, objet de son travail. Cette œuvre de démonstration doit aboutir à éclairer bien des esprits encore imbus des préjugés les plus funestes : elle est un vrai service rendu à l'Église.

Fioretti de la vie des saints est composé, lui aussi, des extraits les plus édifiants de la vie de ces héros de la foi et de la vertu, mais il s'adresse plus spécialement aux enfants. Les récits sont plus courts, mais ils sont plus nombreux. Avec les saints dont nous donnons plus haut la nomenclature, nous voyons d'autres noms qui sont plus sympathiques à la jeunesse chrétienne, parce qu'ils paraissent lui rappeler des actions ou des exemples plus en harmonie avec ses besoins particuliers : sainte Agnès, sainte Agathe, sainte Cécile, sainte Geneviève, saint Jean Berckmans, bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, etc. L'auteur voudrait vulgariser les vies des saints, en remettant en honneur cette lecture en famille. C'était l'usage, autrefois, parmi les chrétiens, de lire les *Actes des martyrs :* nos pères dans la foi se réchauffaient chaque jour à ce foyer ardent de l'héroïsme des confesseurs. Il s'échappe de ces récits un accent de vérité qui émeut, une simplicité qui ravit, une onction ineffable, et il serait impossible que, malgré la froide indifférence de notre siècle, nous n'en ressentissions pas les mêmes effets si nous nous les rendions, nous aussi, plus familiers. Empressons-nous donc de mettre aux mains des enfants les *Fioretti* de la vie des saints : le parfum de ces petites fleurs embaumera les premières années de leur existence et les suivra pendant toute leur vie.

23-28. — Famille et Société. — Avec plus de foi et plus de piété dans les enfants, la famille ne tarderait pas à être entièrement régénérée. Cette mission de relèvement appartient à la mère, et à elle s'adressent les *Causeries* du P. Henri Saintrain *sur les vertus et les devoirs de la femme en famille.* L'auteur a essayé de dramatiser un peu son œuvre pour lui donner plus d'attrait ; il a voulu se borner à l'humble rôle de *reporter* et son livre n'est, à ses yeux que « l'abrégé » de causeries familières entre plusieurs prêtres et un certain nombre de dames les plus notables de la paroisse, s'occupant surtout du service des

pauvres. Ces personnes de conditions et d'âge différents se réunissaient une fois le mois dans une salle de l'école tenue par des religieuses. Le curé s'y rendait avec ses collaborateurs. Mais le vénérable président de ces assemblées était le prédécesseur du curé actuel, prêtre à cheveux blancs, généralement estimé pour ses lumières et pour ses grandes vertus : il était l'apôtre de ces réunions, il entretenait la pieuse assistance des vertus et des devoirs de la femme chrétienne : son rôle providentiel, son influence sur l'enfant, son obligation de tendre à la sainteté, son devoir de la prière, ses habitudes de piété, la nécessité de l'ordre dans la vie, sa vigilance sur ses domestiques, sa constance et sa patience. Puis devoirs de la femme à l'égard de son mari, éducation des enfants, leur formation à la vie chrétienne. Enfin le veuvage. Ce livre est d'une doctrine saine, juste, facile à mettre en pratique : il sera utile à toutes les mères.

Le livre de M. l'abbé Palfray : *La Mère et le Premier Age*, a une portée moins étendue, il se borne au rôle de la mère dans la formation de ses enfants à la vie chrétienne, à son rôle de « catéchiste; » il lui indique comment elle doit comprendre ses devoirs dès le premier jour même de sa maternité; il la presse de faire baptiser son enfant; il lui apprend comment elle doit initier cette frêle créature à la pratique du signe de la croix, à l'explication des premières prières, aux dévotions les plus essentielles, à la connaissance des principales vérités; il l'invite surtout à une vigilance continuelle et à une correction opportune; il lui enjoint d'éloignèr ses enfants des spectacles et des lieux de plaisir mondain, de lui faire aimer l'église et de lui choisir des maîtres dont elle soit sûre. Sous forme d'appendice, M. l'abbé Palfray reproduit quelques fables et récits moraux qui intéresseront les tout petits enfants, puis des traits de l'histoire sainte (ancien et nouveau Testament). C'était un travail assez difficile à mener à bonne fin, parce qu'il était très délicat : l'auteur a été assez heureux. — Mgr l'archevêque de Rouen n'hésite pas à le reconnaître et à le lui faire dire — « dans l'art délicat » avec lequel il a su « grouper les meilleurs conseils des maîtres de la vie chrétienne. » Ce charmant recueil, ajoute avec raison l'éminent prélat, « sera lu avec fruit par toutes les mères soucieuses de l'avenir temporel et éternel de leurs petits enfants. »

Et avec les familles régénérées, nous aurions bientôt une société chrétienne. Vraiment, à voir la facilité avec laquelle, même ceux qu'on est convenu d'appeler « les chrétiens pratiquant, » se désintéressent de la « pratique » des commandements de Dieu et des préceptes de l'Église, on est tenté de se demander si ces chrétiens croient encore à l'Évangile? » Comment alors ne pas s'écrier avec M. l'abbé Franqueville : *Que faisons-nous de l'Évangile?* Comment ne pas se sentir poussé à faire connaître à tout chrétien son devoir rigoureux d'exercer sur la société

une influence chrétienne? Cette tâche, M. l'abbé Franqueville se l'est courageusement imposée, et hâtons-nous de le dire, il l'a dignement accomplie. Il enseigne d'abord ce que nous devons croire, et il remarque, d'une part, les préjugés à écarter; d'autre part, les convictions à raffermir. Il dit ce que nous devons éviter, c'est-à-dire l'ignorance, le désœuvrement, la dissipation, l'orgueil, l'apathie en matière de religion. Enfin, il énumère ce que nous devons pratiquer: la sagesse chrétienne, le dévouement, la libéralité, la bonté, la vraie dévotion. En fermant ce livre, il ne nous reste plus qu'à répéter cette parole du divin Maître : *Hoc fac et vives.* Suivez les conseils de M. l'abbé Franqueville, et vous contribuerez efficacement à la restauration de l'ordre social.

A cette œuvre si nécessaire et si urgente, le P. Lemoigne veut apporter son contingent d'efforts en montrant ce que doit être *l'Évangélisation des hommes à Paris.* Il résume en quelques pages les pensées qui occupent l'esprit et le cœur de tant de prêtres dévoués du clergé séculier et régulier; il est de nature à faire comprendre la nécessité des assemblées d'hommes, l'utilité et la possibilité des missions à Paris, les bienfaits des associations, des confréries et des corporations. Et ce qu'il dit pour les œuvres d'hommes à Paris est également vrai, à divers points de vue, pour chaque ville importante de la province. Le livre du P. Lemoigne ne saurait être trop lu et trop médité.

Joignons-y la petite brochure du R. P. Petit sur *le Salut de la France par la prière.* Lisez ces pages où vibre un accent de foi et de patriotisme qui pénètre jusqu'au plus intime de votre âme. L'auteur dépeint le triste état de la France; il nous dit que sans Dieu elle périra; qu'avec Dieu elle vivra: il prouve que Dieu veut sauver la France pourvu qu'elle ait recours à lui; que c'est avant tout par la prière que la France doit recourir à Dieu : que rien ne s'oppose à cette croisade de prières. Enfin, il nous explique comment doit s'accomplir cette croisade et il nous encourage à espérer dans le salut de notre pays.

Il ne sera pas moins utile de répandre les *Quelques Grains de bon sens à propos du dimanche :* c'est une semence qui peut porter les meilleurs fruits. La profanation du jour du Seigneur semble toujours tendre à se généraliser davantage : il est donc de plus en plus opportun de réagir contre cette fatale invasion de l'esprit du mal. La brochure que nous annonçons a surtout le mérite de traiter la question à un point de vue très pratique et en s'adressant à toutes les catégories de personnes qui se croient ou se disent autorisées à travailler le dimanche.

29-32. — Dévotions et Piété. Les trois petits livres du P. Croiset, de l'anonyme F. E. et du chanoine Provost ont pour objet la dévotion au Sacré-Cœur, à saint Joseph et aux âmes du Purgatoire. Le premier :

Nouveau mois du Sacré-Cœur de Jésus, se compose d'extraits des écrits du saint jésuite ; c'est un petit traité de la dévotion à ce Cœur sacré et il contient en même temps de pressantes exhortations aux diverses pratiques qui s'y rapportent, comme la visite au Saint Sacrement, un jour de retraite par mois. Chaque exercice est formé d'une méditation et d'une prière.

Le *Mois de saint Joseph* est plus conforme au genre adopté pour cette sorte de dévotion : à la méditation de chaque exercice sont joints un exemple et une pratique. Nous aimons bien les exemples qui gravent davantage la leçon dans l'esprit et qui encouragent plus efficacement à la mettre en pratique. Aussi, croyons-nous, avec M. le vicaire général Jeannerot, qui loue l'auteur, que ce livre « contribuera à augmenter la piété des fidèles envers le saint patriarche et leur confiance en sa puissante protection. »

Puisse, de son côté, le *Mois des âmes du Purgatoire* contribuer aussi à étendre davantage la dévotion envers ces âmes infortunées qui attendent tant de nos prières ! J'ai publié récemment un *Petit Mois des morts* (Nîmes, Gervais Bedot, 0 fr. 50), et je dois naturellement désirer qu'il se répande le plus possible. Mais je me garderai bien d'être jaloux et je désire aussi que le livre excellent de M. le chanoine Provost se répande autant que le mien : il y a place pour tous, et la variété des méthodes ou des plans ne saurait servir qu'à propager davantage les dévotions qui nous sont chères. Il est peut-être à regretter que dans celui de M. Provost la méditation, qui est en elle-même très soignée, ne soit suivie ni d'aucun exemple ni d'aucune pratique.

Nous terminerons notre compte rendu par le livre de M. l'abbé A. Richard : *Les Plus belles Prières qui se chantent à la messe expliquées.* Cet ouvrage, loué et béni par N. S. les évêques de Nancy et de Genève, sera bientôt entre les mains de tous les fidèles ; il leur permettra, lorsqu'ils assistent aux divins offices, de n'être pas seulement des auditeurs ou des spectateurs, mais de s'associer par la pensée et par le cœur aux prières et aux cérémonies de l'Église. « L'auteur a cherché ses explications dans les Livres Saints, dans les écrits des docteurs et dans les pensées des saints. Les commentaires sont simples, clairs et onctueux ; ils sont à la portée des fidèles sans jamais abaisser la dignité de la liturgie. » Ces dernières paroles sont de Mgr Mermillod : elles suffisent pour le succès d'un livre.

F. Chapot.

OUVRAGES RÉCENTS SUR LA SCIENCE SOCIALE

1, 2, 3. *Petite Bibliothèque économique française et étrangère.* Ricardo, *Rentes, salaires et profits,* traduction revue par Formentin ; — John Stuart Mill, *Principes d'économie politique,* traduction par Léon Roquet ; — Turgot, *Réflexions sur la*

formation et la distribution des richesses, éditées par Robineau. Paris, Guillaumin, 3 vol. in-18 de xxxiv-224, li-220 et xxvii-199 p., 2 fr. le vol. — 4. *La Misère en France à la fin du* xixe *siècle*, par Étienne Mansuy, 2e édit. Paris, Ghio, 1889, in-12 de 313 p., 3 fr. 50. — 5. *Le Péril social*, par le comte de la Barre de Nanteuil. Paris, Plon et Nourrit, in-8 de 46 p., 1 fr. 50. — 6. *Le Péril social et le Devoir actuel*, par Th. de la Rive. Genève, Tremblay; Paris, Palmé, in-12 de xvi-140 p., 1 fr. — 7. *Catéchisme du patron*, édité avec le concours d'un grand nombre de théologiens, par Léon Harmel. Paris, bureaux du journal *la Corporation*, in-12 de 206 p., 1 fr. 25. — 8. *Étude sur la rétribution légitime du travail manuel, intellectuel et du capital*, par J.-J.-A. Clouzard, ancien ouvrier associé. Paris, Guillaumin, in-12 de 183 p., 3 fr. — 9. *L'Ouvrier. La Vie de famille : l'Ouvrier logé chez lui ; Accession à la propriété*, par Charles Bertheau, substitut du procureur général à Dijon. Paris, Chevalier-Marescq, gr. in-8 de xiii-290 p., 5 fr. — 10. *Arnold Toynbee*, par F.-C. Montague. Baltimore, in-8 de 70 p., dans les *John Hopkins University Studies*. 3 fr.

L'importance croissante que la question ouvrière tient dans les préoccupations contemporaines s'accuse par la multitude de publications dont elle est l'objet dans tous les pays et dans tous les milieux. Les titres mêmes des ouvrages que nous reproduisons en tête de cet article et qui ont tous paru dans les trois premiers mois de l'année, donnent une idée de cette variété de points de vue et de cette conformité de préoccupations.

1-3. — Le contraste est grand quand on lit les ouvrages économiques de la fin du xviiie siècle et du commencement de celui-ci. La confiance la plus absolue régnait alors dans l'avenir. Selon Turgot, on n'avait qu'à recourir aux principes et à les appliquer sans faiblesse, c'est-à-dire sans tenir compte d'aucune résistance de la nature des choses et du caractère des hommes. Ricardo, qui a écrit de 1809 à 1823 et a été pendant plus d'un quart de siècle la grande autorité économique en Angleterre, n'est pas si optimiste ; mais il croit avoir enfermé tout le mouvement des sociétés dans des formules sur la rente, les salaires et les profits.

M. J. Chailley, l'habile directeur de la *Petite Bibliothèque économique* de Guillaumin, a rendu un grand service en donnant aux personnes qui s'occupent d'études sociales le moyen de connaître ces auteurs, plus anciens déjà que leur date, en réunissant en petits volumes très bien imprimés ce qu'ils ont écrit de plus important et de vraiment caractéristique et en les faisant précéder de notices générales fort bien faites, dispensant de dépouiller des publications volumineuses. L'introduction de M. Robineau permet au lecteur d'embrasser la vie de Turgot comme administrateur, ministre de Louis XVI et économiste. Le texte des *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses* qui est sa principale œuvre scientifique est le texte authentique que Turgot avait donné à Du Pont de Nemours pour être imprimé dans les Éphémérides. — Ce dernier avait modifié le texte de son ami en plusieurs endroits, et depuis, tous les éditeurs ayant publié le texte donné par Du Pont, l'œuvre originale de Turgot était par cela même restée modifiée.

Si Ricardo est un ancien, Stuart Mill reste un moderne. En effet, ses *Principes d'économie politique*, écrits en 1847, mais remaniés par lui jusque dans la septième édition publiée en 1873, l'année même de sa mort, résument d'une part toutes les thèses de l'école économique anglaise de Malthus, de Ricardo, de Senior, de James Mill, le père de l'auteur; mais d'autre part Stuart Mill pose les principales thèses du socialisme et discute la possibilité de leur réalisation. Herbert Spencer et Henry George procèdent de lui et ont pris pour point de départ quelques-uns de ses chapitres, transformant ses points d'interrogation en affirmations et en systèmes. Cet ouvrage marque donc la transition entre les deux sociétés qui se sont partagé le XIXe siècle et c'est ce qui fait son intérêt. Plus d'un lecteur, après avoir lu l'excellente notice placée par M. Beauregard en tête du volume sur Ricardo, s'en tiendra là; mais au contraire, après avoir lu les pages si vivantes dont M. Léon Roquet fait précéder les extraits de Stuart Mill, il laissera là le petit volume pour recourir aux deux grands volumes in-8 qui contiennent le texte complet des *Principes d'Économie politique.*

4. — Les économistes rationalistes d'il y a cent ans et cinquante ans croyaient que la liberté politique entendue à leur manière et la liberté économique suffisaient à établir l'harmonie ici-bas. Déjà Stuart Mill est singulièrement désenchanté. Ce sentiment n'a fait que s'accroître et cette Révolution que Turgot voulait faire accomplir par l'autorité royale et que ses disciples de la Constituante ont faite violemment est aujourd'hui bien plus honnie encore par les socialistes que condamnée par les chrétiens. Nous n'en voudrions pour preuve que *la Misère en France à la fin du* XIXe *siècle,* de M. Étienne Mansuy. L'œuvre de 89 a été un avortement; la bourgeoisie a confisqué le mouvement populaire; le parlementarisme est le procédé par lequel elle a joué les prolétaires : voilà en trois phases le résumé du livre. La Révolution est à refaire : en voilà la conclusion. Cette Révolution doit être à la fois politique et socialiste. En quoi consistera la nouvelle société à établir sur les ruines de la société bourgeoise et capitaliste, l'auteur n'a cure de le dire. Il se borne à critiquer vivement les plans d'association ouvrière d'Owen, de Louis Blanc, de Lasalle. Il déclare que la « participation aux bénéfices » quoique bonne en elle-même, est insuffisante. Le personnel socialiste, à l'en croire, présente peu de ressources pour le travail de reconstitution sociale. « Sans doute il y a dans les rangs du parti socialiste des esprits mûris par l'étude des problèmes économiques et sociologiques, des hommes désintéressés qui combattent et souffrent pour le triomphe d'idées qu'ils croient justes ; mais à côté de ceux-là, combien d'utopistes, d'énergumènes et de charlatans, sans principes et sans convictions, qui font du socialisme par intérêt. Le drapeau des revendications prolétairiennes cache

souvent dans ses plis des appétits inavouables et des ambitions égoïstes. Que rencontre-t-on le plus souvent dans les réunions populaires où le salariat discute ses intérêts? Quelques ouvriers honnêtes et de bonne foi — et ils forment l'infinie minorité — qui se laissent leurrer par le verbiage aussi creux que violent des tribuns de casse-cou ou de tavernes dont la main n'a jamais touché un outil : des individus vicieux et tarés qui ont horreur du travail et vivent d'expédients; des agents provocateurs et des mouchards soudoyés par la police pour exciter les passions de la foule et la pousser aux excès. »

C'est là, en somme, la meilleure page du livre, c'est au moins la seule vraie. Quant aux tableaux que M. Mansuy trace de la misère de l'ouvrier à Paris et à ses prétendus budgets, ils reposent toujours sur l'admission comme une nécessité pour l'ouvrier, de prendre un repas au restaurant, et sur la méconnaissance complète des services rendus par les sociétés de consommation, par les économats, par les fourneaux populaires. Il n'y a pas d'organisation sociale possible qui permette à tout le monde de vivre au restaurant. Voilà ce qu'il faut dire bien haut. Le chapitre intitulé *l'Église et la Question sociale* est haineux et perfide. L'auteur, qui n'a aucune connaisance économique spéciale, a une certaine culture générale qui se traduit par l'abondance des citations latines et même grecques : on dirait un séminariste défroqué comme Proudhon.

5. — Dans sa brochure sur *le Péril social*, M. le comte de la Barre de Nanteuil embrasse la situation dans son ensemble, et montre comment le désordre financier, l'instabilité de la souveraineté, l'anarchie parlementaire sont pour beaucoup dans les souffrances des classes ouvrières. Il dit nettement que la restauration de la monarchie légitime, l'élimination du parlementarisme, l'organisation rationnelle du suffrage universel sont les conditions premières de l'apaisement de la question sociale. Il montre les dangers que fait courir à l'avenir de la patrie la stérilité systématique des mariages français. Mais comment un pareil vice a-t-il pu se répandre à ce point dans notre pays? M. de la Barre de Nanteuil indique l'affaiblissement du sentiment religieux. Il signale avec beaucoup de raison comme la grande cause de faiblesse de la Société française contemporaine la situation précaire faite à l'Église par l'application déloyale du concordat et par les articles organiques. Il réclame pour elle la transformation en une dotation fixe des allocations budgétaires et le droit de présenter librement les évêques à la nomination du Pape, comme aux États-Unis, en Angleterre, en Belgique. C'est mettre le doigt sur le côté le plus grave de la situation actuelle en France. M. de la Barre de Nanteuil le fait avec autant de justesse que de convenance. Nous n'aurions de réserve à faire que sur le plan suggéré par l'auteur pour l'administration de cette dotation, si

elle venait jamais à être constituée. Il faut tenir compte de l'expérience faite en Amérique au commencement de ce siècle et que nous avons rapportée dans notre ouvrage *les États-Unis contemporains* (4e édit., tome II.) La vraie solution se trouve dans la pratique recommandée par le deuxième et le troisième conciles pléniers de Baltimore.

6. — La question politique, qui doit tenir le premier rang en France quand on s'occupe sérieusement des remèdes à l'antagonisme social, est naturellement étrangère à M. Th. de la Rive. Il écrit en Suisse ou plutôt il parle, car ce petit volume est le résumé de deux conférences dans lesquelles il a traité, devant un auditoire aussi mélangé qu'on peut le trouver dans la Babel du protestantisme, le *Péril social* actuel et son remède. M. de la Rive pénètre ce grave sujet dans toute sa profondeur morale. Il signale, avec une rare puissance d'analyse, les défaillances des classes aisées et la perturbation qui en résulte fatalement dans les classes ouvrières. Le remède est dans la charité, non pas seulement dans l'aumône, qui n'est plus assez abondante; mais dans la vraie charité active qui rapproche sur le terrain des œuvres pratiques les hommes de bonne volonté. « Je ne connais pas, dit-il, de préservatif plus efficace contre le pessimisme que l'étude des misères de ce monde et la fréquentation des déshérités de la terre. Quand on voit ce qu'il y a de résignation silencieuse, d'acceptation soumise, de détachement ignoré, de courage discret dans certaines situations sociales, on prend en haute estime la nature humaine. Lorsqu'on constate d'autre part ce qu'il y a de douceur et de joie à soulager, si peu soit-il, ces souffrances et ces infortunes, on se dit bien vite que l'existence n'est pas un mal, tout au contraire, à condition qu'elle soit utilement employée, c'est-à-dire qu'elle soit employée pour les autres. » L'ouvrage de M. Th. de la Rive ne peut guère s'analyser; mais tous ceux qui le liront reconnaîtront en lui un écrivain et penseur de premier ordre, et se réjouiront de voir une pareille force au service de la vérité. Le passage que nous venons de citer fait connaître non seulement l'écrivain mais l'homme.

7. — Il ne suffit pas de tracer les grandes lignes de la question sociale et d'indiquer le remède général qu'elle comporte : l'observation du Décalogue, la pratique de la charité évangélique. Il faut descendre à la pratique. C'est ce que fait M. Léon Harmel, le généreux industriel chrétien, dans le *Catéchisme du Patron,* dont il se présente modestement comme l'éditeur seulement. Le fait est que M. Harmel, voulant, ainsi que l'indique son titre même, tracer la règle de leurs devoirs aux industriels, a soumis son ouvrage au contrôle de nombreux théologiens pour lui donner à la fois plus de précision et une autorité indiscutable. Sur ces deux points son but est pleinement atteint. Son livre se présente revêtu d'approbations considérables, de celles du

cardinal Langénieux, de Mgr Freppel, de Mgr Bourret, du général des Franciscains, du maître du Sacré Palais. Il est remarquable par une rigoureuse exactitude et par une grande modération des vues, comme il convient quand on ne se borne pas à recommander des œuvres de zèle mais qu'on indique à chacun ses devoir précis.

Après avoir défini le patron et l'ouvrier, M. Harmel montre que l'usine constitue une société et que, de par la nature des choses, elle forme un groupe analogue à la famille. Le patron a une autorité de droit et une influence de fait qui lui imposent des devoirs auxquels il ne peut se soustraire. Parmi ces devoirs les uns reposent sur la justice commutative : ce sont ceux qui résultent du contrat d'engagement de travail et de la direction de l'entreprise. D'autres découlent de la charité, ce sont ceux qui ont trait au bien matériel et moral des ouvriers et de leur famille en dehors de l'usine. « Ils ne sont pas susceptibles comme les précédents d'une délimitation fixe et par conséquent ils doivent s'estimer d'après les règles de la sagesse et de la prudence chrétiennes » (question 28). Après avoir établi que le patron ne peut abaisser sans mesure le salaire d'après les offres de travail qu'il reçoit, « d'où il suit que la loi morale et l'équité seraient offensées si le salaire journalier tombait au point de ne plus assurer le salaire quotidien, » le Catéchisme ajoute : « Il faut cependant excepter le cas où le patron ne ferait aucun profit et ne trouverait même plus dans son exploitation les ressources nécessaires à l'honnête entretien de sa maison. Dans ce cas, patrons et ouvriers sont en commun victimes d'une nécessité à laquelle il convient, pour la conservation et le bien de la famille ouvrière, que chacun fasse les sacrifices possibles réclamés par la crise. » Cette judicieuse réserve démontre l'impossibilité de la fixation par l'État d'un minimum légal des salaires en même temps qu'elle laisse subsister dans toute sa rigueur le devoir de conscience pour le patron. Avec sa haute compétence pratique, M. Harmel insiste sur la coutume des ateliers comme un des éléments du contrat d'engagement de travail et s'inspire heureusement sur ce point de la doctrine de Le Play. Mais il faut, bien entendu, que cette coutume soit légitime, c'est-à-dire n'ait rien de contraire, comme c'est trop souvent le cas, à la loi morale ou au bon ordre. Les passages sur le rôle des autorités subordonnées dans l'usine, sur les droits et les devoirs des actionnaires, des membres des conseils d'administration, des directeurs, des ingénieurs dans les Sociétés anonymes sont particulièrement remarquables. Ils développeront heureusement les idées des catholiques sur ces questions auxquelles on n'avait pas jusqu'à présent assez réfléchi au point de vue des obligations morales. M. Harmel termine son livre en résumant la méthode pratique qu'il a exposée dans son *Manuel d'une corporation chrétienne :* la fondation dans le sein de l'usine d'associations religieuses et écono-

miques entre les ouvriers ; l'union de ces associations et de la famille patronale dans une communauté d'intérêts moraux et même matériels qu'il appelle la « corporation. » L'expérience a montré l'excellence de cette méthode et nous avons dit ailleurs comment nous y voyons une des formes du patronage les mieux appropriées à l'esprit du temps. Mais ces associations et cette corporation doivent être essentiellement libres et il n'y a rien de commun entre le système de M. Harmel et les plans des socialistes d'État qui veulent le rétablissement des corporations obligatoires comme en Autriche. « La méthode à suivre dans l'établissement d'une corporation, dit-il, consiste à n'admettre pour en faire partie que des membres déjà affiliés à une association religieuse, c'est-à-dire à une confrérie... Ne pas exiger que les membres de la corporation soient affiliés à une confrérie serait procéder en même temps contre les principes et contre les enseignements de l'expérience : on s'exposerait ainsi aux plus cruelles déceptions » (question 190).

8. — Le livre de M. Harmel s'adresse aux patrons : l'*Étude sur la rétribution légitime du travail manuel, intellectuel et du capital,* de M. Clouzard, s'adresse surtout aux ouvriers. L'auteur, qui, à onze ans et demi, a quitté l'école pour se faire charron, et qui est devenu, à la suite d'une carrière honorable, ouvrier associé, est très autorisé en s'adressant à ses anciens camarades. Quoiqu'il dise qu'il est peu économiste, il analyse d'une manière fort remarquable les causes qui déterminent l'équivalent dans les contrats et la valeur de la main d'œuvre. Il réfute par des raisons d'expérience et par l'appel aux idées élémentaires de justice, les fausses thèses de l'égalité des salaires et de la fixation par la loi d'un minimum des salaires. Il étudie ensuite la question de la réduction des heures de travail et montre comment, si les journées excessives sont nuisibles à l'industrie comme à l'ouvrier, croire qu'on peut réduire la journée à neuf heures et à huit heures sans diminuer la productivité de l'industrie est une grande illusion. A Paris, notamment, l'enquête parlementaire, dite de 44, a montré qu'en même temps que les salaires s'étaient beaucoup élevés, la puissance de travail de l'ouvrier avait diminué. Enfin, M. Clouzard démontre très bien que la vraie cause qui empêche la diminution des heures de travail est l'augmentation des besoins dans la classe ouvrière. Cette augmentation est considérable, comme on peut s'en convaincre en comparant la vie des ouvriers parisiens d'aujourd'hui avec celle de leurs parents il y a trente ans, et avec celle que mènent encore les travailleurs des campagnes.

Cet excellent livre sera lu avec profit, non pas seulement par les ouvriers, mais encore par beaucoup de gens du monde, qui, sous l'influence des déclamations à la mode chez les conservateurs, ont perdu de vue les notions fondamentales de l'économie politique.

9. — M. Clouzard touche incidemment à l'élévation du prix de la vie à Paris et dans les grandes villes. Le loyer absorbe une part de plus en plus grande du budget de l'ouvrier et pour un trop grand nombre le logement est insalubre et établi dans des conditions immorales. A Paris, le nombre des ouvriers vivant en garni a doublé depuis 1871 ! C'est un des côtés les plus graves de la question sociale. Il est traité à fond par M. Charles Bertheau, dans un mémoire couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, qu'il nous donne aujourd'hui sous la forme d'un volume. La question mise au concours était ainsi posée : l'amélioration des logements d'ouvriers dans ses rapports avec le rétablissement de l'esprit de famille. » M. Bertheau l'a traitée avec ampleur et sagacité. Il établit par les statistiques des divorces, des naissances naturelles, des suicides, la décadence trop certaine de la famille dans les classes ouvrières. Au premier rang des causes qui l'ont amenée, il place la diminution des croyances religieuses, les mauvais exemples donnés par la classe élevée, l'émigration inconsidérée des campagnes vers les villes, le libertinage, suite trop fréquente du service militaire obligatoire, et enfin l'influence désorganisatrice de la vie dans l'usine et la manufacture, surtout quand elles sont établies dans les villes. Cette mauvaise influence s'accentue par l'effet de l'alcoolisme et de la triste condition des logements ouvriers. Il y a un rapport entre ces deux causes, au moins en France, et l'ouvrier est d'autant plus porté à aller au cabaret, à délaisser sa femme et ses enfants, qu'il est plus mal logé. M. Bertheau décrit avec la chaleureuse éloquence qui caractérise les magistrats du parquet, les souffrances de l'ouvrier malade et mourant à l'hôpital. Que ne flétrit-il l'odieuse politique qui en a chassé les sœurs et l'aumônier et enlevé aux malheureux leur seule consolation ?

Quoiqu'il en soit, la grande œuvre philanthropique du temps est donc l'amélioration des logements ouvriers. Sur ce terrain-là, ainsi que le dit M. Théodore de la Rive, comme pour l'hospitalité de nuit ou les fourneaux économiques, comme partout où il s'agit de pourvoir à une urgente nécessité et de rétablir les conditions matérielles indispensables à toute amélioration morale, des hommes de croyances diverses peuvent se rencontrer pour faire ce bien immédiat. L'auteur cite avec à-propos l'exemple d'un socialiste qui, grâce à la société *l'Immobilière,* de Rouen, a pu devenir propriétaire de son habitation et a depuis heureusement modifié ses opinions.

M. Bertheau étudie avec beaucoup de soin les diverses expériences qui ont été faites pour fournir aux ouvriers des logements salubres à bon marché et, ce qui est mieux encore, pour leur permettre d'en acquérir la propriété : créations de l'État, des communes, des établissements de bienfaisance, des patrons et des particuliers généreux, des

sociétés coopératives de construction. Il recommande, concurremment à toutes ses œuvres, la formation de sociétés d'arrondissement pour la création de logements ouvriers qui seraient considérées comme des établissements d'utilité publique et fonctionneraient comme une société de crédit foncier. Nous ne pouvons discuter en détail les idées émises par M. Bertheau. Dans l'ensemble elles sont justes et la lecture de son livre fera avancer la question dans l'opinion. Il signale fort bien le danger qu'une maison construite pour un ouvrier dans ces conditions et acquise par lui grâce à ces sociétés, soit vendue à un rentier, à un cabaretier, à un logeur en garni. Le fait s'est déjà bien souvent produit. Il n'y a pas de remède à cela étant donné la législation sur la propriété et le partage des successions du code civil. Il faut évidemment pour ce genre d'habitation créer un mode de possession, un genre de tenure semblable à celui des *allotments* anglais ou à certains modes de jouissance des biens communaux.

10. — En Angleterre aussi, la triste situation morale et matérielle d'une partie considérable de la population ouvrière préoccupe les âmes généreuses. Une des plus sympathiques a été assurément un modeste *tutor* de Baillol College, à Oxford, Arnold Toynbee. Il mourut à trente-un ans, sans avoir laissé d'autre œuvre que quelques essais et quelques fragments. Mais, pendant les courtes années qu'il disputa à la maladie, il s'occupa avec un admirable désintéressement et une ardeur touchante d'éclairer et de moraliser les ouvriers. Il était sincèrement chrétien, mais sans avoir cette fermeté de vues qui peut seule servir de base à une action durable et étendue. L'ami, qui a recueilli ces souvenirs, donne des détails très caractéristiques sur la situation morale du protestantisme anglais. « Tout le monde est organisé, depuis les marchands de victuailles jusqu'aux prêtres de l'Église catholique romaine, écrivait Arnold Toynbee lui-même. Seuls les hommes de pensées larges et aux chaudes sympathies sont dispersés et restent sans appui. » Nous n'insisterons pas sur ce triste aveu, non plus que sur la pensée qu'avait Arnold Toynbee de revivifier l'Église nationale d'Angleterre en la plaçant directement sous la main du Parlement devenu lui-même plus démocratique ! Nous aimons mieux dire qu'après sa mort un certain nombre de *fellows* des Universités, ses amis, ont réalisé la pensée d'organisation qui le préoccupait, en fondant à Whitechapel, dans l'est de Londres, là où le *cviamer* des pauvres et des déclassés s'élève, une maison où des hommes de bonne volonté vont passer des semaines, des mois, pour se mettre en contact avec le peuple et pour donner à la population de ces tristes quartiers une instruction morale et économique par des conférences et des cours d'adultes. En souvenir de ce généreux jeune homme, ils l'ont appelé *Toynbee Hall*. L'avenir seul dira les fruits réels de cette fondation. Les

intentions de ses créateurs sont excellentes ; mais leur zèle commet souvent des erreurs et en matière grave. M. C.-S. Devas, dans un mémoire sur *les Doctrines malthusiennes et darwiniennes,* lu au Congrès scientifique des catholiques de 1888, a signalé la propagande que plusieurs d'entre eux faisaient dans les classes ouvrières en faveur des théories malthusiennes. C'est le triste résultat de l'absence d'une doctrine fixe. Les fondateurs de *Toynbee Hall,* quoique croyants pour la plupart, ont fondé leur œuvre en faisant abstraction de toute direction religieuse. Le protestantisme a été la source première de la Révolution. Ce n'est pas lui qui enrayera le socialisme. Il ne peut que verser dans un libéralisme rationaliste sans entrailles ou dans le socialisme d'État, suivant le plus ou moins de connaissances économiques positives et le plus ou moins de sensibilité personnelle de ceux qui s'occupent des questions ouvrières. CLAUDIO JANNET.

FOLK-LORE

1. *La Nature des dieux. Études de mythologie gréco-latine,* par CHARLES PLOIX. Paris, E. Bouillon, 1888, in-8 de IV-472 p., 10 fr. — 2. *Mœurs populaires de la Flandre française,* par DESROUSSEAUX. Lille, Quarré, 1889, 2 vol. in-8 de VIII-312 et 364 p. — 3. *Le Folk-lore brésilien,* par F.-J. DE SANTA ANNA NÉRY. Paris, Perrin, 1889, in-16 de XII-268 p., 3 fr. 50. — 4. *Le Folk-lore de l'île Maurice,* par C. BAISSAC. Paris, Maisonneuve et Leclerc, 1888, in-18 de XIX-464 p., 5 fr. — 5. *Traditions populaires de l'Asie-Mineure,* par H. CARNOY et JEAN NICOLAIDES. Paris, Maisonneuve et Leclerc, 1889, in-18 de 369 p., 5 fr. — 6. *Recueil de chansons populaires,* par E. ROLLAND. Paris, 6, rue des Fossés Saint-Bernard, 1887, in-8 de 75 p., 4 fr. — 7. *Rondallistica estudi de literatura popular ab mostras catalanes inedites,* par BERTRAN Y BROS. Barcelone, 1888, in-8 de 108 p., et *Saint Éloi et le Pèlerinage des chevaux de Flastroff en Lorraine,* par E. AURICOSTE DE LAZARQUE. Paris, librairie Rolland, 1888, gr. in-8 de 19 p. — 8. *Fiabe e Leggende popolari siciliane,* par G. PITRÈ. Palerme, Pedone-Lauriel, 1888, in-12 de XIII-482 p., 5 fr. — 9. *Biblioteca delle tradizioni popolari siciliane* per cura di GIUSEPPE PITRÈ. *Usi e costumi, credenze e pregiudizi.* Palerme, Pedone-Lauriel et C. Clausens, 1889, vol. XIV de XIII-569, vol. XV de 426, vol. XVI de 518, vol. XVII de 521 p. Prix des quatre vol., 20 fr. — 10. *Curiosita popolari tradizionali,* per cura di G. PITRÈ. Palerme, Pedone-Lauriel, 1889, petit in-8 de XII-176 p., 5 fr. — 11. *Meteorologia y agricultura populars* ob gran nombre de confrontacions per D. CELS GOMIS. Barcelone, Verdaguer, 1888, in-32 de IX-176 p., 6 réaux. — 12. *Istoria di Patrocolo e d'Insidoria,* poemetto popolare non mai publicato. Turin, Société des bibliophiles, 1888, in-12 de LVI-42 p., 4 fr.

1. — Le folk-lore embrasse, en son vaste ensemble, tant d'études de genres divers que, dans cet article consacré à différentes publications relatives à la science nouvelle, il peut nous être permis de parler de l'ouvrage de M. Charles Ploix : *La Nature des dieux.* M. Ploix, d'abord, a voulu expliquer l'origine du polythéisme chez les peuples gréco-italiques, et par conséquent aussi chez toutes les nations qui parlent une langue de source aryenne, puisque Grecs et Latins ont emprunté aux Aryens leurs idiomes et leurs idées. Il recherche, en premier lieu, les antécédents du polythéisme, et les trouve dans le fétichisme, c'est-à-

dire dans l'adoration de la nature physique, dans le culte d'objets inorganiques, les pierres, les plantes, les eaux, le firmament. Beaucoup de vestiges de ce culte ont traversé le moyen âge et ont créé des croyances populaires qui subsistent encore dans bien des contrées. Le culte des pierres est prouvé par des ordonnances royales et des décisions de conciles qui démontrent sa longue existence en le condamnant. Le culte des eaux fut plus répandu encore, et malgré les efforts du christianisme, il dûre aujourd'hui dans plus d'un pays, en Écosse, en Irlande notamment. L'adoration des arbres a laissé d'irrécusables traces. Dans l'antiquité, il est attesté par Pline, Lucrèce, Ovide. Celtes et Germains ont adoré les arbres, et cette adoration s'est maintenue, même après la propagation du christianisme, et en dépit des conciles et des évêques. La lumière fut le plus grand des fétiches, et quand les hommes passèrent au polythéisme, c'est la lumière qu'ils personnifièrent dans des êtres supérieurs, dont les noms mêmes indiquent l'origine. Les mots dii, dei, divi, sont des transformations, conformes aux lois phonétiques, établies en linguistique, du mot sanscrit deva, et l'on est d'accord pour reconnaître à ce mot une racine, *div,* qui a le sens de briller, éclairer. Toutefois, M. Ploix, tout en admettant que le soleil et la lune ont pu, en Grèce et en Italie, être l'objet d'un culte, ne croit point que des dieux les personnifièrent. C'est la lumière proprement dite, le jour dans son ensemble, avec ses alternatives de naissance, de splendeur, de déclin, dont les diverses phases ont produit des mythes destinés à rendre toutes ces phases. Nous exposons aussi brièvement que possible les idées de M. Ploix, ce sont celles, ce nous semble, qui de gradation en gradation, et arrivées à leurs conséquences extrêmes, ont fini par aboutir au *Petit Chaperon rouge,* représentant l'aube, au loup le soleil, à la pantoufle de *Cendrillon* devenant le pied de l'aurore (voyez *la Chaîne traditionnelle*, de M. Husson). Nous avons, ailleurs, eu l'occasion, et plusieurs fois, de résister à ce système d'interprétation poussé à l'excès. Nous n'avons pas à le discuter ici. Notre tâche serait de donner une idée à peu près exacte du livre de M. Ploix, et nous reconnaissons combien, même ainsi réduite, une telle besogne nous offre de difficultés. Impossible de suivre l'auteur dans toutes les savantes ramifications de son sujet, au milieu de tous ces dieux, de toutes ces déesses, dont il nous dit le rôle mythique avec une lucidité, avec un enchaînement si logique de déductions, que les adversaires de sa théorie se sentiront pour le moins fort ébranlés dans leur opposition. Incapable de suivre pas à pas M. Ploix, nous tenterons de résumer son livre en lui empruntant deux phrases : « La lumière a été l'objet qu'on a adoré avec le plus de ferveur. » (p. 455). « Le polythéisme n'est pas né d'une conception théorique de l'esprit humain... Il s'est développé seulement à l'occasion des phénomènes célestes en raison de leur nature spéciale. » (p. 469).

Si nous disposions de plus d'espace, nous nous arrêterions volontiers à des détails intéressants, dont M. Ploix a parsemé son œuvre, à ce qu'il dit, par exemple, des vertus divinisées, dont la conception n'appartient qu'aux temps historiques, au culte des morts, à la transformation en divinités des héros, aux attributions qu'on a accordées à certains dieux en raison de leurs noms, offrant un rapport avec ces attributions mêmes, à bien des points curieux, que l'auteur ne résout pas toujours complètement, et que, modestement, il présente sous la forme interrogative. Modestement aussi, M. Ploix prétend, dans sa préface, que son livre n'est pas une œuvre littéraire, et qu'il n'y faut chercher aucun mérite du style. Ici, nous ne sommes pas du tout de l'avis de l'auteur. A la clarté qu'il déclarait vouloir seule chercher, il a joint constamment une remarquable élégance d'exposition.

2. — Les deux jolis volumes de M. Desrousseaux nous offrent un tableau de la vie dans la Flandre française. D'abord l'auteur nous parle des fêtes dont un certain nombre est connu ailleurs, mais dont quelques-unes ont un caractère tout local, comme la fameuse promenade de Gayant à Douai, celle un peu moins célèbre de la Reuse, à Dunkerque. Près de cent pages sont consacrées à la description de ces solennités populaires. L'auteur passe ensuite aux amusements les plus chers à ses compatriotes : tir de l'arc, combats de coqs, mâts de cocagne, etc., etc., puis aux jeux de l'enfance et de la jeunesse, en joignant à tous ces détails les chants et les airs notés qui s'y rapportent. Le second volume commence par les rondes et chansons, dont une grande partie n'appartient pas exclusivement à la Flandre française, comme le croit M. Desrousseaux. Les enfants de toute la France connaissent la ronde : *Savez-vous planter des choux?* (p. 54) et peut-être en pourrais-je montrer une variante en catalan. *Le Mariage de la fauvette et du pinson* (p. 57), ressemble fort au *Mariage de l'alouette et du pinson*, que j'ai inséré dans les *Chants populaires du pays messin*, en indiquant de nombreuses références. *Margot* (p. 67), est une variante du *Conjurateur et le Loup*, répandu partout. Quant au *Joli Tambour*, il a fait bien du bruit dans le monde de la poésie populaire. On le rencontre en Lorraine, en Catalogne, en Italie, dans toutes nos provinces, tenant toujours une rose à la main, et refusant d'épouser la fille du roi « parce que, dans son pays, il y en a de plus jolies. » L'enveloppe patoise n'est pas même une preuve de l'indigénat d'une chanson, ainsi un dialogue de Nichon et de Chan, que j'ai recueilli en patois et en Pays Messin, se rencontre en Franche-Comté, de même que la *Gaye de m'nonon chan...* Une chose tout à fait locale et fort curieuse, dans cette partie du livre de M. Desrousseaux, ce sont les pièces relatives au boulanger Fontainier. Elles sont la preuve incontestable d'un danger auquel Louis XVIII échappa à Lille, après le retour de l'île

d'Elbe. Le boulanger Fontainier sauva, paraît-il, les jours du roi. Comment et dans quelles circonstances? On ne le sait plus, mais des couplets enthousiastes et le récit de véritables ovations faites au royaliste boulanger, ont gardé le souvenir d'un acte de dévouement que l'histoire n'a pas pris la peine d'enregistrer, et dont il serait intéressant de retrouver les détails. Y réussira-t-on? c'est douteux, puisqu'un aussi bon chercheur que M. Desrousseaux n'a pu éclaircir cette mystérieuse affaire, dont *l'Intermédiaire* s'est aussi occupé, sans provoquer une solution satisfaisante. Les deux dernières parties du livre de M. Desrousseaux abondent en renseignements de diverses sortes, mais dont la plus grande partie, amusants ou intéressants pour les habitants de la Flandre française, n'ont pas le même attrait pour des lecteurs étrangers à cette province. Ceux-ci cependant liront avec plaisir le chapitre sur les superstitions et croyances diverses (p. 278), les pages sur la littérature patoise (p. 295), et deux contes (p. 312 et suiv.). Peut-être y a-t-il lieu de s'étonner que M. Desrousseaux ne dise rien des cérémonies relatives aux naissances, aux mariages et aux enterrements, mais il est probable qu'elles ne lui offraient rien de particulier. M. Desrousseaux termine son œuvre par ce quatrain adressé à son éditeur :

Que vous dirai-je de ce livre?
Que je l'aime? — J'en fais l'aveu,
Et cependant voici mon vœu :
Que le public nous en délivre.

Nous ne doutons pas que ce vœu ne soit promptement accompli.

3. — Le Folk-lore brésilien, de M. de Santa Anna Nery, offre une assez grande variété, grâce aux éléments très différents qui l'ont fourni. Dans une préface jointe à ce joli volume, le prince Roland Bonaparte, très compétent en pareille matière, explique comment le Brésil s'est formé de Portugais, d'Africains et d'Indiens indigènes, comment Hollandais, Français et Espagnols ont, de leur côté, laissé des traces d'invasion plus ou moins éphémères. De ces peuples sont nées des traditions fort dissemblables. M. de Santa Anna s'occupe d'abord de l'influence portugaise, et nous donne trois romances qu'on retrouve, du reste, avec quelques variantes, dans le pays même d'où elles furent transportées dans cette partie de l'Amérique. Nous avons eu l'occasion de les traduire il y a quelques années (*Romanceiro. La Nef Catherinette,* p. 29 ; *Gerinaldo,* p. 111 ; *Bernal Frances,* p. 131). L'auteur nous donne ensuite des échantillons de chants enfantins, des rondes ou des paroles de danse dont une musique singulière, soigneusement notée, fait quelquefois le principal intérêt; il entre après cela dans des détails sur des croyances, des superstitions à confronter quelquefois avec des traditions européennes. Dans la seconde partie de son livre, M. de Santa Anna s'occupe des Indiens et nous raconte d'abord, avec un vrai talent

de romancier, une terrible histoire sur la Yara, dangereuse sirène que l'on serait bien tenté de croire un peu parente de l'ondine de Lurley; mais l'auteur nous assure, ce dont nous sommes peu convaincu, que celle-ci est d'invention très moderne, tandis qu'il y a des siècles que l'on redit les terribles et mortelles séductions de la Yara. Après cet épisode, M. de Santa Anna nous rapporte d'autres traditions moins dramatiques, mais souvent curieuses, et dans lesquelles on aperçoit un mélange de croyances chrétiennes et de croyances aborigènes. Il nous conduit ainsi jusqu'à des fables, des contes, qui pourraient donner lieu à des rapprochements. Le *Paresseux* (p. 226) rappelle beaucoup un récit que Fernan Caballero a recueilli en Andalousie (*Cuentos y poesias andaluces*. ed. Leipzig, p. 47), un conte italien *Giovanni senza paora* (*Novelline pop. italiane*, t. I, p. 46), un conte norwégien (*Norwegische Volksmärchen*, vol. I p. 49), etc., etc.

Cinq chapitres forment la dernière partie du volume et nous font connaître la poésie, la musique, les danses des Indiens. A la fin de son livre, M. de Santa Anna s'arrête un instant à la question de l'origine et de l'ubiquité des contes et des traditions populaires. Cette question, il la résout par une opinion éclectique : transmissions, migrations, mythes, identité de la pensée humaine inspirée par l'identité des situations, le mélange de toutes ces causes peut, suivant lui, expliquer le problème si discuté.

4. — Que de fois déjà nous avons eu à parler de la charmante collection qui porte ce titre : *Les Littératures populaires*. C'est dans cette série de gracieux volumes si bien imprimés, si coquets dans leur élégant cartonnage rouge, qu'a paru le *Folk-lore de l'Ile Maurice*. La population créole noire, nombreuse dans cette île il y a une cinquantaine d'années, est en grande diminution et ne tardera pas à disparaître. M. Baissac est arrivé à temps pour recueillir ses contes singuliers. Naturellement ils ne remontent pas bien loin : il n'y a pas deux siècles que l'Ile Maurice était déserte. Elle fut peuplée en 1715 par des colons venus de l'Ile Bourbon, et c'est d'eux, originaires surtout de la France, que sont provenus beaucoup des récits que M. Baissac a recueillis. Il en signale quelques-uns toutefois ayant une autre source, un malgache, un indien, cinq ou six aborigènes. Les contes dans lesquels nous pouvons reconnaître une origine française sont d'ailleurs fort altérés. Peau d'âne s'y fond avec Cendrillon, comme dans d'autres pays du reste. Il règne dans ces récits une grande confusion, les bêtes y figurent presque constamment, le lièvre y joue le rôle important qui chez nous est attribué au renard. Le loup y tient aussi une place convenable. Le volume est terminé par de naïves devinettes, *Siraudanes* et quelques chansons, les unes et les autres en patois créole.

5. — M. Petitot, en publiant dans la collection de MM. Maisonneuve

et Leclerc les traditions du Canada, nous avait donné l'exemple des recherches faites loin de notre vieux monde. On vient de voir que MM. de Santa Anna et Baissac l'ont imité. De son côté, M. Henry Carnoy, en s'associant à M. Jean Nicolaïdes, nous transporte dans l'Asie-Mineure qui lui a fourni les éléments d'un intéressant volume. Il se compose de dix-sept contes, dont l'un, *le Fils du laboureur,* rappelle beaucoup *les Compagnons qui venaient à bout de tout,* dont un autre, *l'Anneau de bronze,* doit être une réminiscence de *la Lampe merveilleuse* des *Mille et une Nuits :* de légendes de diverses sortes, de chansons, devinettes, proverbes, et de recherches sur les coutumes, croyances et superstitions. On voit que le recueil est fort complet, et ce qui prouve la manière scrupuleuse dont il a été composé, c'est que chaque conte porte le nom du narrateur et la date du jour où le récit a été débité. Plusieurs des usages et superstitions de l'Asie-Mineure se retrouvent en Europe. Outre les deux ressemblances que nous indiquions tour à tour, nous devons signaler encore aux amateurs de littérature populaire comparée, l'analogie qui existe entre la chanson *la Sœur du Janissaire* (p. 355), la romance catalane de *Don Bueso,* la romance portugaise *A infeitiçada,* la ballade allemande *Annelein,* un chant alsacien *Es kam ein abenturer,* etc. M. H. Carnoy n'a pas voulu grossir son volume des parallèles qu'il pouvait offrir. Il nous a montré dans un ouvrage, dont on souhaite la continuation, dans *l'Algérie traditionnelle* (en collaboration avec M. Certeux) que ce n'est certes pas l'érudition qui lui ferait défaut et qu'il lui eût été facile d'accumuler les rapprochements. — L'un des éditeurs de ce volume et du livre de M. Baissac, M. Leclerc, est mort prématurément. Son associé, M. Maisonneuve, ne renonce pas à la tâche si bien commencée et continuera à mériter la reconnaissance des Folk-loristes.

6. — M. E. Rolland, que tant de fois nous avons eu à nommer à nos lecteurs, a augmenté d'une centaine de chansons le nombre si considérable de poésies populaires publiées par lui. Ces chansons ont été recueillies dans le département d'Ille-et-Vilaine par M. Ad. Orain et forment plutôt un fascicule qu'un volume. La majeure partie d'entre elles sont des variantes de chants déjà connus. D'autres nous ont paru inédites. Elles sont précédées des airs notés dont, avant M. E. Rolland, on avait eu le tort de ne guère s'occuper.

7. — M. Bertran y Bros a publié en 1885 un bon recueil : *Cansons y follies populars reculidos al peu de Monserrat.* Depuis, M. Bertran y Bros a continué, sur la littérature populaire, les études si bien commencées alors. Il vient de nous en donner la preuve dans un nouveau volume : *Rondalistica estudi de literatura popular ab mostras catalanes inedites,* œuvre qui a mérité le prix extraordinaire décerné en 1888, par les Jeux floraux de Barcelone. La première partie du livre est didac-

tique. L'auteur parle d'abord du folk-lore en général et de son importance ; des contes qu'en catalan on appelle *Rondallas;* des trois principaux systèmes auxquels ce genre de fictions a donné lieu : l'école mythique, l'école historique et l'école anthropologique. Après cet exposé fait avec lucidité, l'auteur s'occupe des diverses collections de récits populaires, à commencer par les recueils orientaux, tels que *Hitopadesa, Calila et Dimna...* M. Bertran y Bros traite ensuite de la diffusion extraordinaire de ces fables qu'on rencontre sur tant de points différents et en cite des exemples qu'il aurait pu multiplier à l'infini. Cette question le ramène à l'origine des contes ; il semble admettre une sorte de fusion entre les trois systèmes dont il a précédemment donné l'analyse. La formation, l'antiquité, la transmission, la classification de ces récits, leurs résultats au point de vue scientifique, fournissent à l'auteur les sujets des derniers chapitres de sa première partie. La seconde moitié du volume est accordée à vingt-six fables ou contes détachés d'une vaste collection que, nous l'espérons bien, M. Bertran y Bros publiera un jour avec l'accompagnement des notes et des références qu'ils appellent ; ces contes, ces apologues, en effet, ne doivent pas être sans nombreuses analogies, à en juger par ceux qui paraissent aujourd'hui. *Boquet-Boquille,* n° 7, est une variante de la pièce si répandue que l'on connaît généralement sous ce titre : *Le Conjurateur et le Loup. Saint-Vincent Ferrier et l'Apprenti* est une légende que M. Auricoste de Lazarque a donnée récemment dans une curieuse brochure : *Saint-Éloi et le Pèlerinage des chevaux,* de Flastroff; mais dans ces intéressantes recherches, publiées d'abord dans la *Revue nouvelle d'Alsace-Lorraine* (novembre 1888), c'est le conseiller du roi Dagobert qui joue le même rôle que le saint espagnol, dont le nom (Ferrer, forgeron), n'a sans doute pas été sans influence sur le récit populaire. Saint Éloi, comme Ferrier, est un « forgeron, » il se croit, dans son métier, le premier homme du monde. Jésus-Christ, pour punir tant d'orgueil, se présente à lui comme apprenti et fait tant de prodiges, qu'Éloi, dans une légende, Vincent, dans l'autre, se reconnaissent vaincus. Les deux contes ne diffèrent que par les derniers miracles, mais c'est bien la même donnée. On la retrouve aussi dans un volume de M. G. Pitrè, dont nous parlerons plus loin : *Lu Mastru supra tutti li mastri,* et dans les *Contes de la Grande-Bretagne,* dans un récit irlandais : *Comment saint Éloi fut puni du péché d'orgueil,* (p. 329). M. Loys Brueyre donne à propos de ce conte d'autres nombreuses et curieuses références. *El Mitz ami,* n° 18, est l'abrégé de la *Fabula I* de la *Disciplina clericalis*, reproduite dans *le Chastoiement*, conte I, et dans quantité de recueils. On pourrait faire bien d'autres rapprochements. Je me bornerai à citer encore une rencontre assez singulière. Dans le conte de l'*Aucellet,* n° 6, il est dit comment une marâtre tue son beau-

fils, le fait cuire et charge sa fille, Marguerite, de porter au père de la victime, cet épouvantable ragoût. Marguerite rencontre une fée qui lui demande les os que contient l'affreux mets. De ces os, la fée forme un petit oiseau qui s'envole en chantant :

La mare m'ha mort
El pare m'ha menjat
La Margarideta m'ha plorat.

On reconnaît là quelque chose de l'étrange couplet que, dans *Faust*, chante Marguerite devenue folle. C'est d'un conte allemand, fort semblable au conte catalan, que Gœthe a tiré sa bizarre chanson :

Mein Mutter die böse.

M. Stanislas Prado, dans la *Tradition* (tome I, p. 114), a étudié les origines de la chanson de Marguerite, dont Mme Angelo Nardo Cibela a, de son côté, recueilli une variante aux environs de Bellune (*Archivio per la studio delle tradizioni populari,* t. VII, p. 93).

On voit que la Catalogne offre aux deux folk-loristes une référence assez curieuse. Nous leur indiquerons encore un conte de Menton : *Camilletta,* dans la *Revue des Traditions populaires,* t. I, p. 299, et un conte sicilien : *L'Occiduzzu,* page 92 des *Fiabe e Leggende* de M. Pitrè dont nous parlerons tout à l'heure. Auparavant remarquons à propos de cette transformation en oiseau que c'est la forme qui souvent a été donnée à l'âme; dans un vieux poème espagnol c'est sous l'aspect d'un oiseau blanc qu'une âme voltige autour du cadavre dont elle vient d'être séparée. Les paysans bretons se figurent que sous cette forme les âmes montent au ciel. On prétendait que du bûcher de Jeanne d'Arc s'élança une colombe. Dans la vieille tragédie de Fronton Duduc, ce prodige n'a pas été oublié :

A la veue de tous on a veu parmy l'air,
Une blanche colombe hors du feu s'envoler,
Et battant doulcement ses ailes esmaillées,
S'envoler en droict fil aus voultes estoilées.

8. — Il y a quatorze ans qu'a paru le beau recueil des contes, nouvelles et fables recueillis en Sicile par M. G. Pitrè. Le sujet si savamment, si amplement traité, n'était pas épuisé, et, en 1888, notre infatigable confrère a pu donner à sa collection un complément de cent cinquante-huit récits traditionnels, offrant les dialectes de quarante et une communes et vingt-cinq variantes, les unes reproduites en sicilien, les autres analysées en italien. Toutes les provinces de la Sicile sont représentées dans ce recueil, mais ce sont les environs de Palerme, patrie de l'auteur, qui ont fourni le plus fort contingent. Des dialectes dont jusqu'ici on n'avait pas eu de spécimens se trouvent maintenant sous les yeux des glottologiques; souvent ils sont peu intelligibles, mais des notes et parfois des traductions entières viennent en aide au lecteur.

Sous le titre de *Fiabe* on a là de nombreuses légendes sur des personnages de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament*, sur divers hommes historiques, des traditions sur l'origine de certaines villes, des apologues, des récits merveilleux, des historiettes, des anecdotes donnant l'explication des locutions proverbiales. M. Pitrè a fait suivre ces contes de nombreuses références, mais il n'a pas voulu les chercher en dehors de l'Italie, ce qui l'eût conduit trop loin. Il est tel de ces récits qui eût entraîné à sa suite d'interminables rapprochements. Nous en avons déjà signalé deux en parlant de M. Bertran y Bros. Disons en passant que la *Reggina Superba,* p. 64, rappelle un conte attribué à don Juan Manuel et qui dans l'édition de Ribadeneyra forme l'exemple LI du *Libro de Patronio.* M. Gaidoz, dans son volume *Saint Hubert et la Rage,* a remarqué que le peuple, frappé par certains monuments, certaines statues dont il ne connaît pas l'origine, invente pour les expliquer des histoires auxquelles le temps finit par donner une vraie sanction, une singulière consistance. Le recueil de M. Pitrè prouve en maint endroit la justesse de cette observation. C'est ainsi, par exemple, qu'une statue de don Juan d'Autriche a donné lieu à une singulière légende (p. 373).

9. — A peine avions-nous fini d'écrire ces lignes, que nous avons reçu de notre savant confrère sicilien un des plus importants travaux qu'il ait entrepris. M. Pitrè vient d'ajouter quatre gros volumes à l'œuvre immense qu'il a entreprise sous le titre de : *Biblioteca delle tradizioni popolari siciliane.* Elle en comptait déjà treize. Ces nouveaux tomes sont, pour les usages et superstitions de son île bien-aimée, ce que sont, pour la poésie populaire, ses trois volumes de chants ; pour la partie romanesque, ses contes, nouvelles et légendes; pour la parémiologue, l'ample collection des proverbes réunis par lui. Dans le premier volume de cette récente série si remarquable, M. Pitrè décrit toutes les fêtes, toutes les folies du carnaval ; il nous fait assister aux curieuses représentations des théâtres de marionnettes, écouter les récits des conteurs d'histoires (*cantastorie*) ; il nous dit les usages, les habitudes des matelots, des pêcheurs, de toutes les basses classes ; c'est la vie extérieure du peuple sicilien.

La vie domestique dans toutes ses périodes, dans ses moindres épisodes, forme le sujet du tome second. Le troisième est consacré à la science populaire et à ses ramifications; la médecine, toutefois, fera la matière d'une publication à part. Les croyances, les superstitions : mauvais œil, trésors cachés, âmes des décapités, êtres surnaturels, remplissent le quatrième volume de merveilleux récits. M. Pitrè nous offre un admirable tableau de tout ce que les Siciliens font, disent, croient, espèrent. L'auteur a été soutenu dans sa grande entreprise par le désir de réunir tout ce qui peut faire connaître la Sicile, considérée par lui sous un point de vue jusqu'ici inexploré, et cette publication

est le résumé de vingt ans de recherches. M. Pitrè le méditait déjà en 1870, date lointaine à laquelle remontent les premiers livres par lesquels il préludait à tant de travaux, livres dont moi-même je saluai l'apparition avec des espérances qui ont été pleinement justifiées. Le savant palermitain est doué de toutes les qualités qu'exigent la tâche qu'il s'est donnée : beaucoup d'ordre, de méthode, une profonde érudition, une conscience excessive, un style clair et élégant.

Je n'ai fait qu'indiquer bien rapidement la composition de ces quatre derniers volumes. Que de détails intéressants il y aurait à en tirer, que de rapprochements singuliers à y trouver avec le folk-lore d'autres pays ! et aussi et souvent, que de croyances, que de superstitions étranges et toutes locales ! Impossible, malheureusement, de signaler toutes ces précieuses recherches ! Je veux, du moins, dire quelques mots d'une partie du livre de M. Pitrè, qui se rattache à la France, à notre littérature chevaleresque si répandue dans toute l'Europe, et qui a laissé bien des souvenirs en Sicile. Ces souvenirs se sont attachés même à des noms de lieux. Dès la fin du XIIe siècle, Goffredo de Viterbe raconte, dans son *Panthéon,* comment Charlemagne s'empara de Palerme, et en fit baptiser le roi ; comment, avec lui, étaient de fameux guerriers, parmi lesquels on remarquait surtout Roland et Olivier, dont deux montagnes ont reçu les noms, qu'elles portent encore aujourd'hui : *Munti Oliveri, Capu d'Orlannu.* On trouvait aussi une tour de Roland dans l'île du Lampedusa, et un château Olivier entre Palli et Milezzo. Dans la province de Messine on voit encore un château de Montauban. On remarque de nos jours, dans la langue du peuple sicilien, de singulières réminiscences de notre cycle carolingien. La mauvaise réputation de la maison de Mayence se traduit dans l'injurieuse justification de Cani di Magonza, *Re Pipinnu* signifie un bossu. Un homme de grande taille est un *giganti Ferauth,* un géant Ferragus... L'amusement favori des enfants est le *jocu di li paladini,* où figurent Charlemagne et ses preux ; enfin les théâtres de marionnettes mettent perpétuellement sous les yeux de leurs spectateurs charmés tous ces personnages si familiers au peuple sicilien. Ce n'est pas toutefois aux antiques traditions dont je parlais tout à l'heure qu'ils semblent remonter, c'est plutôt à un livre célèbre datant du XVe siècle, *I Reali di Francia,* condensation en prose de poèmes franco-italiens, dont il nous reste quelques échantillons. Les vers de Pulci, de Bojardo, de l'Arioste, ont ensuite ravivé cette influence excitée par les *Reali di Francia,* mais de tous nos fabuleux héros, le plus cher aux Siciliens, c'est Renaud.

Le cycle de la Table Ronde n'a pas non plus été inconnu en Sicile, mais a obtenu moins de faveur. Gervais de Tilbury qui, vers 1190, fut au service du roi Guillaume, offre la première trace des traditions re-

latives à Artur, que deux Siciliens lui assurèrent avoir apparu sur la pente de l'Etna où ce roi résidait dans un magnifique palais. Un autre écrivain un peu postérieur, César de Heisterbach, a raconté, de son côté, qu'au temps d'Enrico VI (1294), le doyen de l'église de Palerme perdit un cheval qu'il apprit être en la possession d'Artur, dans son palais enchanté de l'Etna. M. Pitrè a découvert dans la bibliothèque Magliabechi de Florence, une poésie de 1200 où il est parlé de deux Bretons, venus au Montgibel à la recherche de leur souverain. Notre auteur croit, et avec toute probabilité, ce nous semble, que les traditions celtiques furent apportées en Sicile par les Normands.

Mais nous sommes obligé de quitter notre savant confrère plus vite que nous ne le voudrions, et sans nous arrêter à une quantité de faits, de détails, dont nous nous proposions de parler. Une table alphabétique, fort bien faite, aide à toutes les recherches. M. Pitrè a dédié son livre à son ami Salomone Marino qui est, avec lui, à la tête de la *Rivista per lo studio delle tradizioni popolari*. Aux éloges que nous venons de décerner au livre de M. Pitrè, il est juste, croyons-nous, de joindre une expression de reconnaissance pour MM. Pedone-Lauriel et Carlo Clausen, les fidèles et intelligents éditeurs qui ont livré au public érudit tant d'excellents ouvrages.

10. — Le Canovese est une contrée de l'Italie ayant au nord, la vallée d'Aost ; au midi, le Montferrat, et si petite, de si peu d'importance, que nos lecteurs seraient fort excusables d'en ignorer l'existence; cette contrée a fourni à M. Gaetano di Giovanni les matériaux d'un volume qui est une remarquable contribution au folk-lore. Naissance, mariage, mort, costumes, coutumes, maladies, remèdes, fêtes, divertissements, usages, croyances, superstitions, traditions, c'est tout le Canovese, que nous trouvons dans le travail fort bien fait, habilement coordonné et élégamment écrit — ce qui ne nuit pas — que vient de donner M. di Giovanni. Il a mis à profit pour l'exécuter, les nombreux livres de M. Antonio Bertolotti, et quantité d'autres ouvrages où étaient enfouis, perdus, tous les renseignements classés par lui. Ce livre offre des sujets de rapprochement, non seulement avec la Sicile, patrie de l'auteur, mais avec bien d'autres pays. Les historiens qui s'occupent d'un odieux droit du seigneur, qui ne put être de la part de quelques petits tyrans qu'un abus de pouvoir, et ne reçut jamais aucune sanction légale, trouveront, p. 55 et suivantes, des renseignements qui pourront les intéresser. Ce volume forme le tome VI de la collection entreprise par M. Pitrè : *Curiosità popolari tradizionali*. Très peu de bibliophiles auront le plaisir de le posséder. Il n'est tiré qu'à deux cents exemplaires.

11. — Nous avons plusieurs fois annoncé les jolis et bons petits volumes qui paraissent dans la bibliothèque du folk-lore catalan, M. Cels

Gomis vient de l'enrichir de recherches sur la météorologie et l'agriculture, envisagées au point de vue populaire. Son livre est divisé en quatre parties. La première comprend les aphorismes ou modismes sur la pluie ; la seconde, ceux qui se rapportent au vent ; la troisième, ceux qui concernent la chaleur et le froid ; la quatrième est consacrée aux dictons et proverbes ayant trait à la vie rurale ; de très nombreuses références empruntées à tous les pays, prouvent l'érudition et le soin avec lesquels ce livre a été composé.

12. — A côté de la poésie populaire proprement dite, de celle qui est née dans le peuple et répétée par lui, il en existe une autre qui se rattache à la poésie artistique, qui est le fait de poètes plus ou moins lettrés, mais s'adresse aux classes inférieures. Peut-être aurions-nous hésité à classer dans ce genre de productions l'*Istoria di Patrocolo e d'Insidoria,* écrite en octaves, comme la *Jérusalem,* le *Roland*, et tant d'autres grandes œuvres, mais son éditeur nous y autorise, en qualifiant ce petit poème de populaire. C'est l'histoire de deux amants, en butte aux persécutions du sort, sujet auquel le peuple s'intéresse toujours. Ce *poemetto* date de la fin du xve siècle. Il était inédit et ne méritait pas l'oubli. Son auteur n'est pas connu. L'*Histoire de Patrocle et d'Insidorie* fait partie d'un manuscrit renfermant les vers d'un certain Bernardino Panichi, auquel le *poemetto* ne peut être attribué. M. F. Novati, à qui nous devons cette publication, a fait précéder le poème d'une introduction étendue où il se montre fort au courant de la littérature médiéviste. Le volume, fort élégant, est digne de la Société des bibliophiles de Turin, sous les auspices de laquelle il a paru.

Th. de Puymaigre.

THÉOLOGIE

Les Critères théologiques, par le chanoine Salvatore di Bartolo, docteur romain en théologie et en droit canonique, ouvrage traduit de l'italien par Un prêtre de l'Oratoire de Rennes sur la seconde édition revue et améliorée par l'auteur. Paris, Berche et Tralin, 1889, in-12 de xvi-382 p. — Prix : 4 fr.

Après une introduction sur la valeur de la raison dans le catholicisme, l'auteur nous présente dix critères ou formes et applications diverses du principe d'autorité en matière de doctrine, puis un appendice sur l'Église législatrice et différents vœux relatifs à l'avenir de l'Église et de la théologie. Il développe tous ces points en une suite de propositions presque toujours disposées en deux groupes suivant qu'elles affirment ou limitent le domaine de l'autorité. Les neuf premiers critères sont connus, mais le dixième, qu'il nomme critère inventif, est réellement nouveau en tant qu'il fournit à l'auteur l'occasion d'exposer un nouveau système de théologie dont la formule est con-

tenue dans ces trois mots : communionisme, minimisme et *pietas fidei.*

Le communionisme a pour but de ramener toutes les communions religieuses au catholicisme. Il réunit en conséquence tous les éléments révélés qui se trouvent dans les professions religieuses des hérétiques et des infidèles. Tous les jours il dit aux dissidents : « Vous catholicisez. » Il est dans le domaine théologique ce que l'éclectisme est en philosophie. En même temps et pour le même but, le minimisme demande à l'Église de restreindre autant qu'il est possible son affirmation, soit magistrale, soit dogmatique, et au théologien de limiter autant qu'il est possible l'extension de cette affirmation ecclésiastique. A cette condition, la discussion la plus large amènera la clarté dans les idées discordantes ; le résultat final sera l'avènement de cette ère bénie dans laquelle il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur. En attendant, la *pietas fidei,* c'est-à-dire cette disposition d'esprit du théologien à laisser de côté toute idée, tout système adopté, aussitôt qu'on lui démontre que cette idée ou ce système sont contraires à la révélation, sera l'heureux correctif du minimisme.

Ce système n'est que la généralisation à outrance d'un procédé de controverse ou de négociation qui n'a jamais abouti, quoi qu'il ait pu être légitimement employé dans certaines circonstances, lorsqu'il s'agissait de ramener, d'un seul coup, à l'unité toute une communion dissidente. Mais en dépit des idées millénaristes qui s'y ajoutent, ce procédé ne peut devenir un système de théologie et bien moins encore ne peut être proposé comme une loi de la vie doctrinale de l'Église. On ne ramène pas les dissidents en leur disant qu'ils catholicisent, mais en leur montrant qu'ils ont besoin de devenir catholiques. Il peut être aussi utile qu'intéressant de rechercher dans toutes les religions les parcelles du diamant brisé, mais c'est afin de montrer que le miroir de la vérité ne se trouve, dans son intégrité et sa pureté, que dans l'unique religion véritable. Or, agir ainsi, ce n'est point faire « dans le domaine théologique ce que l'éclectisme accomplit dans le champ de la philosophie. » Quant au minimisme, nous nous bornons à observer, en ce qui concerne le théologien, que la vraie méthode consiste à ne pas chercher à restreindre pas plus qu'à étendre le domaine de l'affirmation ecclésiastique, mais à voir, à dire, à défendre ce qui est. S'il y a une œuvre de discernement à accomplir, ce n'est pas à un système quel qu'il soit, mais à la compétence et à la sagacité théologique qu'il faut la demander. Enfin la *pietas fidei* n'est pas seulement la disposition dont on parle, elle cherche avec confiance, elle accepte avec gratitude la direction de l'auguste présidente de nos discussions et de nos travaux, la sainte Église. Ainsi entendue, la *pietas fidei* est pour le minimisme plus qu'un correctif, elle est un remède préventif.

Dans son œuvre de restriction, M. le chanoine di Bartolo a outrepassé la mesure en ce qui concerne l'objet de l'infaillibilité, la nature de l'inspiration, les droits de la puissance ecclésiastique. Nous nous associons aux réserves judicieuses que le traducteur a faites sur tous ces points. Du reste, cet ouvrage contient beaucoup de bonnes choses; on voit que l'auteur est un esprit distingué et qu'il possède une vaste érudition, toutefois un peu moderne. C'est uniquement à l'esprit de système qu'il faut attribuer : 1° la contradiction par laquelle après avoir établi que tout ce qui est lié d'une manière indissoluble à la révélation entre par là même dans le domaine du magistère infaillible, il exclut ensuite de ce domaine les faits dogmatiques, « parce qu'ils ne se trouvent ni explicitement ni implicitement dans la révélation; » 2° le contresens qu'il commet en attribuant à Mgr C. Martin cette étrange doctrine que l'infaillibilité de l'Église dans la canonisation des saints n'est pas même « connexe à la foi; » 3° l'illusion d'un troisième degré d'inspiration dans lequel il ne reste plus à l'auteur sacré qu'une intention droite et « la mission spéciale de sauver le genre humain par ses écrits, » mission qui n'est plus en acte puisqu'il s'agit de passages qui ne se rapportent pas à la révélation rédemptrice; 4° enfin l'incohérence avec laquelle on demande d'une part de restreindre les affirmations doctrinales et les lois ecclésiastiques au minimum, et l'on réclame d'autre part la tenue fréquente de conciles généraux et particuliers avec intervention des laïques. LAMOUREUX.

JURISPRUDENCE

Les Principes fondamentaux du droit, par le comte DE VAREILLES-SOMMIÈRES, doyen de la Faculté catholique de droit de Lille. — Paris, Cotillon et Guillaumin, 1889, in-8 de XXXVI-491 p. — Prix : 8 fr. 50

Dans cet important travail, l'auteur passe en revue le système du contrat social de Rousseau dont la réfutation tient une large place dans l'ouvrage; ceux de Hobbes, de Spinosa, des anciens et des scolastiques. Il expose et discute la doctrine de Taparelli et celle de Rothe; la théorie du Patriarcat, celle de Haller, celle de l'organisme social. Il rejette assez dédaigneusement et d'un bloc dans ce qu'il appelle la doctrine « du simple bons sens » les idées de Domat, Fénelon, de Maistre, de Bonald, de Portalis, Charles Comte, Bellime, Niebuhr, Laboulaye, Thiercelin, Lucien Brun et Glasson. Nous avouons à notre confusion que ces idées sont les seules qui, dans tout ce livre, nous aient paru vraiment raisonnables. Tous ces grands esprits ont pensé avec Aristote que l'homme est un être sociable par nature et que, par suite, toute recherche plus approfondie sur les origines philosophiques de la société était vaine et dangereuse. Nous

partageons complètement leur opinion, et M. de Vareilles-Sommières n'a fait que la confirmer dans notre esprit en nous faisant passer en revue les efforts insuffisants de l'esprit humain dans la recherche d'une plus grande lumière sur ce point.

Passant à la question de l'origine du pouvoir et à son organisation, l'auteur nous annonce qu'il va nous apprendre quelle est la meilleure forme de gouvernement. Il s'agit d'un pouvoir monarchique autour duquel se groupe une aristocratie puissante et ouverte. Le suffrage est universel mais pas uniforme. On vote par groupe; les minorités sont représentées; les représentants ne reçoivent pas d'indemnité de l'État, mais peuvent recevoir un salaire de leurs électeurs; ces représentants ne votent pas le budget mais seulement les impôts nouveaux; les ministres ne sont pas responsables vis-à-vis d'eux; les libertés communales et provinciales sont très étendues; la liberté d'association est entière. — Le plus mauvaise forme de gouvernement est à ses yeux la démocratie pure et directe.

L'auteur rappelle ensuite les enseignements de l'Église relativement au pouvoir. Il combat la théorie de la souveraineté inaliénable du peuple, passe en revue les systèmes de Hobbes, de Rothe, pour les écarter, et termine en parlant de « l'école historique, » qu'il qualifie d'empirique et dont à son insu il a subi l'influence. Il signale avec raison Machiavel et Montesquieu comme appartenant à cette école; il y range avec non moins de raison deux auteurs modernes, M. Courcelles-Seneuil et M. Bergeret, et en omet beaucoup d'autres. Sa dernière critique est à l'adresse de M. Bergeret : « L'ouvrage de M. Bergeret, dit-il, est intitulé *Principes de politique;* le pluriel est ici bien trompeur, car, pour M. Bergeret, comme on le voit, le seul et unique principe politique, c'est qu'il n'y en a pas. » On pourrait retourner cette critique contre son auteur. La conclusion à tirer de son livre, c'est qu'il n'existe pas de principes fondamentaux du droit, ou tout au moins qu'il ne les a pas fait connaître. Peut-être M. de Vareilles-Sommières n'acceptera-t-il pas ce reproche : il pourra dire qu'il a exposé la doctrine de l'Église. Mais comme, en ces matières, une telle part est laissée en dehors des dogmes à la liberté des opinions, comme les opinions sont si incertaines qu'on se sent moins fixé qu'auparavant lorsqu'on les connaît, on devient plus indulgent pour l'erreur, plus défiant vis-à-vis de soi-même, plus respectueux pour l'Église. Tel est le bon résultat que pourra produire ce livre sur les étudiants auquel il est destiné. Il sera accueilli également avec intérêt par les esprits cultivés qui, sans connaître tous les philosophes, aiment les ouvrages de quelques-uns d'entre eux. On comprendra mieux de Maistre ou Hobbes, ou tel autre, en voyant la place que leurs doctrines occupent dans le mouvement général de l'esprit humain.

Mais que M. de Vareilles-Sommières ne se fasse pas illusion sur la portée de son œuvre. Il se trompe lorsqu'il dit : « J'enseigne ce qu'on n'a jamais enseigné. » Tout au contraire, il ne fait qu'exposer ce qui a été enseigné. Son ouvrage est celui d'un érudit et d'un professeur. Il devra en faire d'autres pour que le public puisse apprécier ses qualités de philosophe et de jurisconsulte.

PIERRE DE L'ÉPINE.

SCIENCES

Conférences sur quelques-uns des progrès récents de la physique, par P.-G. TAIT, professeur de physique à l'Université d'Édimbourg, trad. par M. KROUCHKOLL. Paris, Fetscherin et Chuit, 1886, in-8 de IX-433 p. — Prix : 8 fr.

L'auteur de ces conférences n'est pas seulement l'un des plus connus parmi les physiciens anglais de notre temps, il est encore l'un de ceux qui ont su mener de front avec les recherches expérimentales l'étude approfondie des mathématiques. De tout temps, les savants anglais ont brillé dans l'art de communiquer au public les résultats généraux de la science. M. Tait se montre, dans ce genre, le digne émule des Faraday et des Tyndall.

La moitié environ du volume est consacrée à un exposé populaire de la thermodynamique. L'analyse spectrale, sa découverte, ce qu'elle nous enseigne sur les astres qui peuplent l'espace, la propagation de la chaleur dans les corps, complètent le programme. Ce résumé ne donne toutefois qu'une idée très insuffisante de l'importance et de la variété des sujets traités. Il faut se rappeler que les questions que nous venons d'énumérer tiennent à toutes les branches de la physique. La traduction est généralement coulante et claire. Nous relèverons cependant dans la préface une confusion assez étonnante entre le publicain (en allemand *Zöllner*) de la parabole évangélique et le physicien et astronome allemand Zöllner. Si ce n'est pas une méprise, mais une lourde plaisanterie de l'auteur anglais, le traducteur aurait dû s'arranger de manière à lui en laisser ostensiblement la responsabilité.

Nous ne nous arrêterons pas à quelques fautes d'impression (ex. : *Helneholtz* pour *Helmholtz*, p. 12, et *Maclaurius* pour *Maclaurin*, p. 22) et à quelques inadvertances de l'auteur ou du traducteur, par exemple : p. 103, 2e alinéa, où il faut évidemment, d'après tout le contexte, lire : « n'est pas rendue, » au lieu de « est rendue, » et p. 203, où il est affirmé à tort que la Terre vue du soleil paraîtrait plus petite que Mars vu de la Terre. Nous passerons également sur quelques tirades assez intempestives dans lesquelles l'auteur malmène avec un zèle égal « la folie relativement inoffensive du spiritualiste » et « la bêtise pernicieuse du matérialiste, » sans nous mettre en état de bien comprendre quelle position il prend lui-même en philosophie.

Mais nous ne pouvons laisser passer une confusion grave que commet M. Tait lorsqu'il revendique pour Newton la découverte du principe de la conservation de l'énergie. En admettant même l'interprétation peut-être bien un peu large et bienveillante qu'il donne du texte de Newton, on ne pourrait toujours y voir que le théorème dit du travail ou de la force vive. Or, ce théorème, fort important assurément, est bien distinct du principe tout expérimental de la conservation de l'énergie. Il en était même la négation jusqu'au jour où l'on a reconnu que les frottements et autres résistances sont des transformations et non des destructions d'énergie; c'est donc la constatation de ce fait qui constitue la découverte du principe. E. Daram.

BELLES-LETTRES

Handbuch der altbulgarischen (alt-kirchenslavischen) sprache, von A. Leskien, professor der slavischen sprachen an der Universität Leipzig. Weimar, 1886, in-8 de xvi-332 p. — Prix : 10 fr.

En publiant, il y a quinze ans environ, sa grammaire paléoslave, M. Leskien, slaviste distingué, avait pris pour base le fameux Évangéliaire d'Ostromir, écrit à Novgorod en caractères *cyrilliques* et portant la date de 1056-1057. L'édition de ce précieux monument, faite en 1843 par Vostokov, a été un événement, et la plupart des slavistes lui ont donné la préférence sur tous les autres restes de l'ancien slavon. Le savant professeur de Leipzig était du nombre; mais aujourd'hui il déclare solennellement qu'il a dû renoncer à sa première manière de voir, et reconstruire à neuf l'édifice élevé par lui en 1875.

C'est que, depuis ce temps-là, on a mis au jour plusieurs textes *glagolitiques*, parmi lesquels l'évangile de Zograph (nom d'un couvent du Mont-Athos), occupe la première place. L'étude approfondie de ces textes a fortement ébranlé l'autorité de l'Évangile d'Ostromir; à l'heure qu'il est, les Slavistes les plus autorisés, Miklosich et Jagitch à leur tête, considérèrent la langue du *Codex Zographicus* et de ses congénères, comme étant la véritable source du vieux slavon, celui qu'avaient employé SS. Cyrille et Méthode, dans leur traduction des livres de l'Église. M. Leskien, s'étant rangé de leur côté, a complètement exclu de son nouveau Manuel le texte ostromirien. Personne, assurément, ne lui en fera un crime : Schafarik avait fait autrefois une volte-face tout à fait analogue à la sienne. De pareils retours témoignent de la sincérité avec laquelle on cherche le vrai, et des progrès accomplis par les études glagolitiques. Nous sommes si loin de l'époque où les *Institiones linguæ slavica*, de l'abbé Dobrowski, dictaient la loi, et sur le témoignage de leur auteur, l'écriture glagolitique était traitée d'invention du XIII[e] siècle!

La langue dont il s'agit dans le présent ouvrage est suffisamment indiquée sous le nom de vieux slavon, ce qui ne préjudicie en rien à

la question de son berceau ou du pays où elle était parlée du temps de Cyrille et Méthode (IXe siècle), que ce fût la Pannonie ou la Macédoine bulgare. M. Leskien semble préférer le terme de vieux-bulgare sans le donner pour indiscutable.

Il y a dans son manuel trois parties bien distinctes : grammaire, textes et glossaire. Dans la première partie, il donne, sous une forme très concise, les résultats obtenus par la science moderne dans le domaine glagolitique, en indiquant les sources que chacun peut consulter à loisir. Malgré la masse des détails minutieux, il n'y règne aucune confusion, grâce à la rigueur de la méthode. Les formes grammaticales les plus anciennes, pour ainsi dire caractéristiques, sont traitées avec un soin tout particulier : on y voit leurs transformations successives et les traces qu'elles ont laissées. Rien de plus curieux que de suivre, par exemple, les formes du génitif ou du datif des adjectifs composés, ou bien la formation de certains pronoms portant encore l'empreinte du système d'agglutination, marque visible de leur ancienneté. Soit dans la phonétique, soit dans la théorie des formes (l'étymologie et la syntaxe manquent), l'auteur a constamment en vue les textes qui lui ont fourni les éléments des conclusions et des règles.

Ces textes forment la seconde partie et se suivent dans l'ordre suivant : 1° le Codex de Zograph ; 2° Codex Marianus; 3° Assemanianus, à la Vaticane; 4° Psautier sinaïtique; 5° Euchologe également de Sinaï; 6° Glagolita Clozianus; 7° Manuscrits de Luprasl, et 8° Livre du prêtre Sabas (Évangile). Les deux derniers sont écrits en lettres cyrilliques. Les fragments du cod. d'Assemani sont les seuls qui y sont reproduits en caractères glagolitiques. Parfois l'original grec figure à côté du texte slavon. Dans la transcription du glagol, l'auteur a suivi la méthode employée par M. Jagitch dans l'édition critique des manuscrits de Zograph et de Marie, modèles de genre. Des inexactitudes comme, par exemple, *narod* au lieu de *na rod* (τῷ γένει, p. 222, l. 6), montrent que la fidélité à rendre le texte a été gardée même là où celui-ci est en faute : elles sont d'ailleurs minimes.

Le glossaire, quoique bref, suffit au but que l'auteur s'était proposé. Il eût été bon d'ajouter au mot *dien* (jour) sa forme adverbiale (*dnies*), qui y manque, mais que pourtant on lit sept fois de suite sur une seule page (214). A la même page on trouve l'adverbe *preprosti*, que le glossaire rend par : *simplement* (en grec : *aplos*). Je remarquerai à cette occasion qu'il signifie aussi : *en abrégé* (ἐν ἐπιτομῇ, per compendium), et que parfois on confond ce dernier sens avec celui du même mot, pris comme adjectif indéclinable. Je regrette que l'espace me manque pour faire ressortir par un examen plus détaillé tous les mérites de cet excellent livre, fruit de longues et consciencieuses études,

et à qui, d'ailleurs le nom de l'auteur, un des principaux rédacteurs des *Archives de la philosophie slave*, éditées par M. Jagitch, sert de meilleure recommandation. J. Martinov, S. J.

Poésies complètes de Bertran de Born, publiées dans le texte original avec une introduction, des notes, un glossaire et des extraits inédits du cartulaire de Dalon, par Antoine Thomas, professeur de langue et littérature de la France méridionale à la Faculté des lettres de Toulouse. Toulouse. Édouard Privat; Paris, Alphonse Picard, 1888, in-8 de VIII-212 p. — Prix : 4 fr. (Forme le tome I de la 1re série de la *Bibliothèque méridionale*, publiée sous les auspices de la Faculté des lettres de Toulouse.).

Der Bestiaire divin des Guillaume le Clerc, von Max Friedrich Mann. Heilbronn. G. Henninger, 1888. in-8 de 106 p. — (Forme la 2e livraison du tome VI des *Französische Studien*. publiées par G. Körting et E. Koschwitz.).

La Représentation d'un Mystère de Saint-Martin à Seurre, en 1496. par Ernest Serrigny, ancien magistrat. Dijon, Lamarche, 1888, in-8 de 205 p. — Extrait des *Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon*.).

M. Antoine Thomas, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, avait pris pour sujet de ses conférences pendant les années 1885-1887, les œuvres de Bertran de Born. Comme résultat de cet enseignement, il a résolu de publier une édition classique des poésies complètes du célèbre troubadour, afin d'en faciliter l'étude aux élèves des Facultés et, en général, aux personnes qui veulent s'initier à l'ancienne langue et à l'ancienne littérature provençale. Il a pris pour base de son texte l'édition critique publiée à Halle, en 1879, par M. Albert Stimming, mais il l'a modifiée çà et là sur quelques points à l'aide des variantes ou de ses propres conjectures. Il a unifié l'orthographe en s'attachant à donner les formes de la langue provençale, telle qu'on la parlait sur les frontières du Limousin et du Périgord, à l'époque de Bertran de Born. Il a éclairci le texte par de nombreuses notes d'explication historique et géographique ou d'interprétation du sens, et il en a dressé un utile glossaire. Son édition est divisée en trois parties : *Poésies politiques, poésies amoureuses* et *poésies diverses*. La plupart des pièces sont précédées d'une notice spéciale destinée à en faciliter l'intelligence, à en déterminer la date et les circonstances. Enfin, M. Thomas a joint à son édition deux anciennes biographies provençales de son auteur et des extraits du Cartulaire de Dalon fournissant quelques renseignements précis relatifs à Bertran de Born et à sa famille. Comme *Introduction*, il a offert à ses lecteurs une *Étude sur Bertran de Born*, intéressante et bien écrite, dans laquelle il a essayé de saisir exactement les traits saillants de cette curieuse figure historique et poétique, qu'il faut retrouver par conjecture dans la pénurie des documents authentiques et les grossissements des narrations légendaires.

— L'étude consacrée par M. Max Friedrich Mann au *Bestiaire divin de Guillaume le Clerc,* est une de ces monographies minutieusement détaillées, mêlées d'innombrables indications bibliographiques et de textes nouvellement publiés, où se plaît l'érudition allemande, au grand profit de la science, mais non parfois, peut-être, sans quelque disproportion entre le travail dépensé et l'objet atteint. M. Mann expose d'abord les résultats généraux de ses recherches sur la vie et les œuvres de Guillaume le Clerc, poète normand des premières années du XIIIe siècle. Il étudie ensuite spécialement le *Bestiaire divin* et donne la notice de tous les manuscrits des bibliothèques de France, d'Angleterre et de Belgique, où est contenu ce poème, ainsi que les jugements qui en ont été portés jusqu'ici par ceux des critiques ou des écrivains qui ont eu à s'en occuper. Le *Bestiaire divin* se rattache par son origine au *Physiologus,* écrit composé dans le groupe chrétien d'Alexandrie vers la fin du IIe siècle, pour faire tourner à l'édification des fidèles d'anciens récits et d'anciennes traditions légendaires d'histoire naturelle. M. Mann étudie la naissance et le développement du *Physiologus* en Orient et surtout en Occident, avec indication de toutes les versions ou remaniements et de tous les manuscrits qu'il a pu connaître, et il résume ses recherches en plusieurs tableaux synoptiques. Il examine ensuite les sources directes du poème de Guillaume le Clerc et il publie, d'après un manuscrit du Musée britannique, le texte du « bestiaire latin » qu'il considère comme la principale. Puis il compare le poème de Guillaume avec le poème antérieur de Philippe de Thaün sur le même sujet. Il donne enfin ses conclusions sur les principaux points de son travail. En appendice, il examine la légende du « caladrius » ou « salande » qu'il rapproche de celle du phénix, puis il consacre deux courtes notices au bestiaire composé, vers l'an 1200, par un poète nommé Gervais, et publié, en 1872, par M. Paul Meyer dans la *Romania,* et à un bestiaire en prose, écrit ou plutôt traduit par un autre contemporain de Guillaume, Pierre le Picard, et il rassemble en un tableau synoptique les ressemblances et les différences de ces deux ouvrages avec ceux de Philippe de Thaün et de Guillaume le Clerc.

— C'est un bon échantillon des meilleurs travaux publiés dans les *Mémoires* de nos académies et sociétés savantes de province, que l'étude de M. Ernest Serrigny sur la représentation à Seurre, en 1496, d'un mystère de Saint-Martin. Après une série d'utiles indications sur les mystères représentés en Bourgogne au XVe et au XVIe siècle, l'auteur donne une brève, mais intéressante notice sur la ville de Seurre, dont l'importance était à la fin du moyen âge plus considérable qu'à présent. Il détermine ensuite l'origine du manuscrit qui contient le mystère représenté dans cette ville en 1496, et qui occupe

aujourd'hui le numéro 24,332 du fonds français à la Bibliothèque nationale, document précieux à cause des curieux renseignements scéniques qu'il renferme. M. Serrigny nous offre sur l'auteur du mystère, Andrieu de la Vigne, le petit nombre de renseignements biographiques qu'il a recueillis, puis il étudie, non sans quelques erreurs d'interprétation, la mise en scène généralement usitée pour les drames du moyen âge et, en particulier, celle qui fut employée pour la représentation de Seurre. La seconde partie de son livre est consacrée à une analyse détaillée de la pièce, accompagnée de nombreuses citations et de rapprochements avec d'autres mystères. L'étude de M. Serrigny, préparée avec soin et écrite d'une façon agréable et animée, a dû faire grand plaisir aux lecteurs des Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon. Elle sera aussi fort goûtée, même en dehors de la Bourgogne, de ceux qu'elle rencontrera sous la forme nouvelle qu'elle a revêtue.

Marius Sepet.

Apulée, roman et magie, par Paul Monceaux. Paris, Quantin, 1889, in-16 de 327 p. — Prix : 3 fr. 50.

Beaucoup de personnes, même assez lettrées, ne connaissent que vaguement, ou par son titre, *l'Ane d'or*, le livre auquel Apulée doit sa réputation. Ce n'est pas seulement ce livre fort curieux, mais c'est son auteur, le temps où il vécut, la civilisation latine africaine, qui sont devenus le sujet du volume dont nous achevons la lecture. M. Monceaux nous raconte d'abord la vie de l'écrivain, les lointains voyages où l'entraîne une insatiable curiosité, sa passion pour les sciences, les conférences où il se montre éloquent orateur, son mariage avec une riche veuve qu'on l'accuse d'avoir séduite à l'aide d'opérations magiques... C'est tout un tableau très vivant de la Carthage romaine. M. Monceaux arrive ensuite à l'analyse des *Métamorphoses de l'âne* ou de *l'Ane d'or*, espèce de roman à tiroirs où se placent quantité de scènes de mœurs, de nombreux contes, qui finirent par parvenir au moyen âge, dont l'un est cette histoire de Psyché qui, après avoir inspiré des peintres, des statuaires, La Fontaine, Corneille, Molière, finit de nos jours, par se transformer en un poème sous la plume de Laprade. Beaucoup de ces contes, beaucoup de ces scènes sont, dans l'original, d'une révoltante indécence. M. Monceaux a estompé ces passages scabreux, mais non à tel point cependant qu'ils puissent être mis sous tous les yeux ; la chose était impossible.

On pourrait reprocher à l'auteur d'avoir, pour faire mieux pénétrer le lecteur dans cette vie de l'Afrique latinisée, habillé ses personnages d'une façon trop moderne, d'avoir fait, à plaisir, disparaître ce qu'au temps du romantisme on appelait la couleur locale. Il agit comme les écrivains et les artistes du moyen âge qui transportaient aux plus

lointaines époques, les mœurs, les usages, le costume, qu'ils avaient sous les yeux. Le personnage un peu important d'une petite ville voisine de Carthage devient un conseiller municipal pour M. Monceaux, une Africaine reçoit le nom de dame, une cérémonie religieuse en l'honneur d'Isis devient une messe, les pompes qui accompagnent la mise à flots d'un navire deviennent une bénédiction... Nous ne nions pas que ces anachronismes volontaires ne donnent plus de vie à l'analyse de *l'Ane d'or;* mais que nous voilà loin de l'érudition ethnologique si prisée depuis quelque temps ! La dernière partie du volume, fort curieuse, est consacrée à Apulée magicien, car, de lui comme de Virgile, on fit un sorcier; mais cette croyance semblait plus justifiée à l'égard d'Apulée, qui fut un médecin habile, et qui connut peut-être les phénomènes de l'hypnotisme. Indiquons encore, comme très bonne, l'étude sur le style de l'écrivain de Madaure.

Peut-être, dans l'appendice, M. Monceaux aurait-il dû parler de quelques-uns des traducteurs ou imitateurs d'Apulée, de Firenzuola, par exemple, qui, usant du même procédé que l'auteur français, a transporté l'âne d'or dans la vie italienne du XVIe siècle.

Une petite chicane : nous avons déjà eu la fâcheuse occasion de la faire tant de fois que nous hésitons à y revenir. Pourquoi M. Monceaux, au lieu de tout de suite, dit-il *de suite,* barbarisme trivial que commit une fois Veuillot, ce dont il fut bien marri. TH. P.

Curiosita Foscoliane, in gran parte inedite, a cura di CAMILLO ANTONA-TRAVERSI, prof. di lettere italiane nel collegio militare di Roma. Bologna, Zanichelli, 1889, petit in-8 de 426 p. — Prix : 5 fr.

On sait que les *Foscoliani* rivalisent de zèle et de recherches érudites avec les *Dantisti.* L'ouvrage de M. Antona-Traversi est une contribution nouvelle aux études relatives à Ugo Foscolo, mais nous y voulons plutôt voir la promesse de travaux plus considérables; car l'auteur annonce son intention de publier une édition critique des tragédies de Foscolo. Nous regrettons que M. Antona-Traversi, qui est du reste un érudit consciencieux, n'ait pas mieux coordonné ses matériaux : la méthode est d'une extrême importance dans de semblables ouvrages. Celui-ci aurait gagné à être beaucoup plus court. A quoi bon cette interminable dissertation du commencement sur des questions de propriété littéraire? Pourquoi surtout ces digressions fâcheuses, qui toujours détournent et fatiguent souvent l'attention du lecteur? Pourquoi enfin répéter une foule de détails qu'on a pu lire dans les trop nombreux éditeurs, commentateurs et biographes de Foscolo, en sorte qu'il est difficile d'apercevoir la partie vraiment neuve et originale de l'œuvre? Il y avait matière à une mince brochure ; l'auteur a fait un gros livre, et son titre n'est plus justifié. Les « *Curiosités* » ne sont pas « en

grande partie » inédites. Quelques fragments très courts de l'*Hymne aux Grâces*, voilà tout ce qu'on nous donne d'absolument nouveau, j'entends en ce qui concerne Foscolo lui-même, car les *Curiosità* contiennent des lettres inédites intéressantes de Quirina Magiotti, l'amie dévouée du poète, et des documents relatifs à la fameuse *Ode à Napoléon*. D'ailleurs, M. Antona-Traversi rend service aux bibliophiles en comparant les éditions vénitienne, génoise et bolonaise de l'*Ode*, et en démontrant l'authenticité d'une satire fort médiocre, qui avait été attribuée à Barretti, mais qui, en réalité, est de Foscolo. Ces recherches seront utilisées dans l'édition critique qu'on nous annonce; leur publication faite, ainsi séparément, n'offre qu'un intérêt assez restreint. L'auteur des *Sepolcri* n'est pas de la taille de Dante; on ne saurait, sans abus, le traiter comme ces maîtres extraordinaires dont le moindre ouvrage mérite d'être respectueusement commenté. Nous croyons que M. Antona-Traversi a, là-dessus, quelques illusions très pardonnables.

Ce que nous avons le plus apprécié dans son ouvrage est encore l'aperçu qu'il nous donne sur l'histoire des manuscrits de Foscolo, dans l'*Avertissement au lecteur*. On trouve là des renseignements fort intéressants et fort utiles, non seulement au point de vue bibliographique, mais aussi en ce qui concerne la vie intime du poète, et plus particulièrement ses dernières années, pendant son exil en Angleterre avec sa fille naturelle, miss Floriana Emerytt.

MAXIME FORMONT.

HISTOIRE

Alexandre le Grand, roi de Macédoine, par LÉO JOUBERT. Paris, Firmin-Didot, 1889. in-8 de 253 p., avec 48 grav. — Prix : 2 fr.

« Le plus simple récit de la vie d'Alexandre, comme celui que nous achevons, a de quoi interesser le lecteur. » Ainsi se termine le livre de M. Joubert, et on sera sans peine de son avis, que l'on considère l'attrait du sujet ou les qualités de l'exposition. C'est qu'en réalité, l'histoire compte peu de figures aussi extraordinaires. Quelle destinée singulière que celle de ce prince qui, sorti d'une obscure province et roi à vingt ans, meurt douze ans plus tard maître d'une moitié du monde, de ce conquérant qui a dans son camp ses historiographes et ses comédiens attitrés, et lit Homère avec le même enthousiasme qu'il livre des batailles; de ce disciple d'Aristote, assez généreux pour épargner la femme et les enfants de Darius, assez emporte pour faire périr Clitus son meilleur ami et Callisthène son plus sincère conseiller! ses exploits dépassent tellement la mesure commune que de bonne heure les imaginations exaltées ont entouré son nom d'une luxuriante légende, dont les derniers échos ont retenti jusque dans notre moyen âge. M. Joubert a laissé aux érudits de profession le soin de séparer, s'il se

peut, la vérité de la fiction : il s'est contenté d'emprunter aux textes connus les faits les plus saillants, les anecdotes les plus vraisemblables, et de l'ensemble il a tiré un ouvrage d'une lecture agréable, écrit d'une plume alerte dans un style sans prétention et sans apprêt.

Est-ce à dire qu'il ait échappé à cette tentation commune à presque tous les biographes, de caresser plus que de raison les beaux côtés de leur héros? « Jamais ne s'est levée, écrit-il à sa dernière page, jamais sans doute ne se lèvera une telle rayonnante image de l'héroïsme inspiré. » N'oublions pas que si Alexandre a été aussi ardent, aussi enthousiaste qu'Achille, il s'est montré plus cruel encore et plus passionné. On sera tenté aussi de reprocher à l'auteur d'avoir compris sa tâche d'une façon un peu étroite. Il nous apprend sans doute comment le chef heureux d'une armée de trente-cinq mille hommes a pu soumettre à ses lois un empire immense, mal organisé pour la résistance, gouverné par des souverains et des satrapes en possession de richesses fabuleuses, habitués à étaler un luxe tout oriental au milieu de la pompe d'un fastueux cortège plutôt qu'à se jeter en pleine mêlée à la tête de leurs soldats. Mais l'œuvre de celui que M. Joubert appelle « un missionnaire armé » a eu trop de retentissement dans les annales de la civilisation pour qu'on puisse se dispenser d'en exposer les conséquences, aussi fatales pour le vainqueur lui-même, pour sa maison et pour la Macédoine, sa patrie, qu'heureuses pour l'avenir tant de l'Orient que de l'Occident. Bossuet, avec son grand génie, a écrit sur cette donnée quelques lignes immortelles : personne n'eût su mauvais gré à M. Joubert de consacrer quelques pages à ce côté économique et philosophique de son sujet.

Malgré ces lacunes, le livre, élégamment imprimé, tient une place honorable dans la *Bibliothèque instructive et amusante,* créée par la maison Firmin-Didot. Les illustrations qu'il renferme n'ont pas toutes la même valeur : il s'en trouve d'excellentes, auxquelles il est regrettable que l'on n'ait pas ajouté une carte permettant de suivre de l'Hellespont jusqu'à l'Inde la marche hardie du conquérant. C. Huit.

Antonin le Pieux et son temps. *Essai sur l'histoire de l'Empire romain au milieu du deuxième siècle, 138-161.* Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris par G. Lacour-Gayet, élève de l'École normale supérieure, ancien membre de l'École française de Rome, professeur agrégé d'histoire. Paris, E. Thorin, 1888, in-8 de xxvii-499 p. — Prix : 12 fr.

M. Lacour-Gayet, en choisissant, comme sujet de sa thèse française de doctorat, le successeur d'Hadrien et son temps, a voulu réparer une injustice dont l'érudition moderne s'était rendue coupable envers la mémoire d'Antonin le Pieux. Trajan, Hadrien, Marc-Aurèle,

Septime Sévère, ont eu l'honneur de travaux étendus et approfondis, tandis qu'Antonin le Pieux n'avait pas fait, depuis longtemps, l'objet d'une monographie spéciale, d'un livre uniquement consacré à son règne. La pénurie des renseignements semblait avoir contraint ses panégyristes à des louanges brèves et à une admiration presque silencieuse.

Grâce aux témoignages divers qu'il a eu l'habileté de réunir, d'interroger et d'apprécier en les contrôlant au moyen d'une confrontation prudente, sagace, patiente et éclairée, M. Lacour-Gayet est parvenu à écrire une biographie très complète, nourrie de faits; à nous donner une peinture excellente d'une époque glorieuse et à nous exposer les raisons précises de la reconnaissance publique pour Antonin. Très riche en documents de toute nature, son travail, inspiré par une érudition sûre et bien informée, animé d'un esprit critique judicieux et sagement indépendant, écrite dans une forme élégante et facile, témoigne de recherches considérables et approfondies, que vient attester la diversité même des questions auxquelles il s'attaque successivement et qu'il traite dans tous leurs détails.

Le titre de l'ouvrage indique très nettement le but de l'auteur. Ce n'est pas à la biographie de l'empereur Antonin qu'il a voulu se borner; élargissant l'horizon, ce dont nous ne saurions trop le féliciter, il a tenu à tracer un tableau de l'Empire romain au milieu du second siècle. Aussi bien ne s'est-il pas contenté d'étudier la vie d'Antonin (chap. I et XVII, appendice A) et a-t-il envisagé les différents événements qui ont marqué son règne, les réformes qu'il a accomplies ou simplement confirmées, soit au point de vue du gouvernement général ou du peuple de Rome et de l'approvisionnement de la capitale, soit dans les finances, soit dans l'armée, soit en ce qui concerne la guerre et les peuples barbares, les travaux publics ou l'état économique, soit enfin en ce qui touche l'Italie et les provinces (chap. II à X), la cour impériale et la société romaine (chap. XI), les arts, les lettres, la philosophie et les sciences à cette époque (chap. XII-XIII), les relations du paganisme et du christianisme, et enfin l'état du droit romain à la même date (chap. XIV-XVI). Ajoutons qu'un Appendice final des plus remarquables (appendice B), intitulé *Fastes consulaires,* est consacré aux consulats du règne d'Antonin. En un mot, c'est l'histoire des hommes et des choses au milieu du IIe siècle qu'il a entrepris de nous raconter, en prenant toujours soin d'indiquer la place qu'il convient d'y faire à l'empereur lui-même et éviter que sa grande figure ne disparaisse, étouffée, dans la masse des renseignements, en la laissant sans cesse au premier plan.

On sent que M. Lacour-Gayet est épris de son sujet, et qu'il a une véritable passion, presque un culte, pour son héros, qu'il suit partout,

chez ses vignerons comme à la chasse au sanglier et à la pêche à la ligne, et dont il essaie de venger l'honneur domestique, en s'érigeant, avec M. Duruy, le chaleureux, chevaleresque et généreux défenseur de la vertu de Faustine et en faisant justice, dans un plaidoyer convaincu, des accusations injustifiées que l'histoire a portées contre elle et de l'opprobre immérité dont elle a couvert son nom. Loin de nous la pensée de ne point admettre la conclusion de l'auteur, et de chercher à tempérer les accents de son panégyrique enthousiaste. Non : Antonin jouit, devant l'histoire, d'une réputation trop peu critiquée pour être contestée. Modèle des vertus païennes, la douce physionomie de ce « saint du paganisme » rayonne sur l'Empire romain auquel il donne en même temps la paix extérieure et intérieure, cette *immensa romanæ pacis majestas*, suivant la belle expression de Pline, une prospérité matérielle et morale telle que Rome n'en a jamais connu et n'en connaîtra plus à l'avenir; où les arts, les sciences et les lettres s'épanouissaient à l'ombre de sa haute et bienfaisante protection ; où il n'est qu'une voix pour bénir le prince sage et modéré qui la gouverne, voix si puissante, que la postérité jalouse en recueillera l'écho et répétera avec les contemporains : *transiit benefaciendo.*

Notre intention ne peut être de suivre ici M. Lacour-Gayet dans tout le cours de ses nombreux et instructifs développements. Nous risquerions, en nous attardant davantage, d'excéder les limites étroites assignées à cet article, sans profit pour l'éloge du savant docteur. Nous préférons en montrer la sincérité et la justice, en donnant satisfaction au devoir de critique qui nous reste à remplir.

Si, nous plaçant à ce point de vue, nous essayons d'ajouter un jugement d'ensemble sur l'œuvre, nous croyons pouvoir reprocher à son auteur de n'avoir peut-être pas adopté un plan irréprochable. Vouloir faire rentrer toute l'histoire administrative et sociale de l'Empire dans les quelques pages que l'antiquité nous a léguées sur le règne d'Antonin, n'est-ce pas tenter d'enchâsser une grande toile dans un cadre trop étroit? N'y a-t-il pas, d'autre part, un défaut réel de composition dans le fait de s'être strictement cantonné dans les vingt-trois années qui constituent le règne d'Antonin? Et n'était-il pas possible de ne pas excéder les bornes du programme, et les limites de la période, tout en étendant quelque peu ses vues et en développant le champ de ses observations? Tel un touriste qui, arrivé sur un sommet élevé, embrasse d'un œil exercé un horizon sans fin et, après en avoir fouillé les lointaines profondeurs, sait en limiter les contours. En un mot, nous aurions souhaité une plus grande liberté d'allures, et nous estimons qu'à ce procédé les lignes élargies du livre auraient sensiblement gagné à beaucoup d'égards, le règne d'Antonin étant une période

purement factice, qui ne présente rien de net et de précis dans l'histoire de l'Empire romain. Que si, maintenant, nous descendons dans le détail de l'analyse, voici les quelques griefs que la lecture du livre de M. Lacour-Gayet nous a suggérés. Nous trouvons d'abord qu'il est un peu trop touffu. Il fléchit parfois sous la richesse du détail. D'un autre côté, quelques inexactitudes se sont glissées dans la rédaction. C'est à tort, par exemple, qu'il nous parle (p. 26, note 1) de la vingtième puissance tributrice d'Hadrien, en 138, alors qu'il s'agit, en réalité, de la vingt-deuxième; ainsi, encore, la véritable forme du nom de Tebessa est Theveste, et non Thévestis, comme il l'écrit quelque part. Enfin il lui arrive parfois de révéler d'une façon malheureuse que c'est une thèse de doctorat ès lettres qu'il compose, et qu'il est absolument étranger à la connaissance du droit. Par exemple (p. 261), à propos de l'achat d'un jeune esclave, M. Lacour-Gayet, rencontrant un texte qui nous dit que l'acheteur *mancipio accepit*, c'est-à-dire a acquis la propriété de cet esclave par mancipation, traduit par *prend en servitude;* un peu plus loin, le texte ajoute que le vendeur garantit que l'esclave n'est ni vagabond, ni épileptique, *caducum non esse;* à peine reconnaît-on le sens et la portée du texte dans cette traduction fantaisiste de l'auteur qui lui fait dire que l'esclave n'est pas *sans maître ni vacant.* L'acheteur, prévoyant une éviction future, fait avec le vendeur la fameuse *stipulatio duplae,* c'est-à-dire qu'il stipule de lui le double du prix, en vue de cette éventualité. M. Lacour-Gayet n'a évidemment pas compris ce passage limpide pour un jurisconsulte, car la traduction qu'il nous en donne défigure complètement l'hypothèse prévue. Il n'est que juste d'ajouter qu'il était tellement peu sûr du sens, qu'il a mis un point d'interrogation dans la phrase française. A lui seul, il suffit à témoigner de l'embarras de l'interprète, qui s'est vu en présence d'une énigme. Nous pourrions présenter des observations du même genre à propos de la traduction d'une inscription de l'an 153, citée page 417, s'il y avait vraiment mauvaise grâce à paraître épiloguer de la sorte sur un travail à peu près irréprochable. Nous préférons nous en tenir à ces quelques remarques, et affirmer très hautement que le défaut de composition et de conception que nous avons signalé, non plus que les rares erreurs qu'il est possible de relever, ne compromettent en rien l'ensemble d'une œuvre considérable, excellente, de haute valeur et de grande portée. Qu'il nous soit permis d'ajouter que, maintenant, Antonin a un monument historique, édifié en son honneur sur des bases solides, et signé à la fois de lui et de l'habile et savant architecte qui le lui a élevé.

X.

De P. Claudio Pulchro tribuno plebis. Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris. par G. Lacour-Gayet, ancien élève à l'École normale supérieure, ancien membre de l'École française de Rome; Lutetiæ Parisiorum, ap. E. Thorin, 1888, in-8 de 83 p. — Prix : 3 fr. 50.

La thèse latine de M. Lacour-Gayet a trois qualités maîtresses.... et beaucoup d'autres accessoires : elle est écrite dans un latin excellent, pétri d'heureuses réminiscences et relevé çà et là, d'une pointe de spirituelle ironie ; elle est d'une conception irréprochable et d'une remarquable clarté d'exposition. Elle comprend quatre chapitres relatifs à ce que nous savons de P. Claudius avant sa questure ; à ses fonctions de questeur ; à son tribunat ; à son édilité et à sa brigue de la préture. Une conclusion couronne l'ensemble des développements, qui est elle-même suivie des fastes de la vie de P. Claudius Pulcher établies par années.

L'auteur ne pouvait avoir la prétention de nous donner, quant au fond, un travail original et neuf; l'homme et son temps sont trop connus, par des sources qui sont à la portée de tous et auxquelles on ne pouvait rien ajouter, pour qu'il fût possible de renouveler le sujet par l'érudition. Une tâche restait à accomplir : c'était de faire œuvre de psychologue et de moraliste, à l'égard de l'un des plus parfaits scélérats qu'ait produits la République romaine à l'heure de sa décadence, et c'était d'analyser son caractère et de se définir d'une façon plus précise qu'on ne l'avait fait jusqu'ici. L'auteur l'a compris, il a atteint le but avec un plein succès. Il suffit de lire cette docte et souvent très amusante dissertation, pour éprouver un sentiment de dégoût profond contre l'être abject et vil dont elle nous entretient. On lira notamment avec un vif plaisir l'histoire bien connue des mystères de la bonne déesse, que l'auteur raconte avec autant de charme que d'esprit, et dans laquelle il nous montre Claudius commençant, à l'instar de plus d'un de ses pareils, par poser pour la vertu, et poursuivant pour inceste une vestale belle-sœur de Cicéron : celle-ci fut acquittée, et son vertueux accusateur jeté hors la ville. Il y rentra et noua une intrigue amoureuse avec la femme de César, alors grand pontife. Pour forcer les portes de la maison, le drôle, libidineux sans vergogne, emprunte un déguisement féminin et pénètre dans la demeure à la faveur de la nuit, et, grâce à la complicité d'une servante, à l'heure où l'accomplissement des mystères écarte la présence des maris et de tous les hommes. Sa voix masculine finit par trahir son sexe ; il s'enfuit, se cache, on le découvre, on l'expulse et il devient la fable de la ville. Ce petit trait de mœurs privées permet de juger l'homme ; si l'on ajoute que sa vie publique était recommandable à l'avenant de sa vie privée, il sera permis d'en tirer cette conclusion, avec M. Lacour-Gayet, que son héros, incorrigible fauteur de troubles, soutien perpétuel du désordre, partisan fidèle de la cause de l'anarchie, dangereux et hypo-

crite démagogue, assez habile pour employer des gens qu'il méprisait à en molester d'autres qu'il poursuivait de sa haine, n'a jamais dû travailler qu'à la ruine des institutions républicaines pour sa propre satisfaction. Ce triste gredin, a eu, hélas ! et aura toujours des imitateurs. Quiconque tient à s'édifier sur leur compte et sur leurs procédés, trouvera pleine satisfaction dans la lecture de la monographie remplie d'intérêt et fort instructive de M. Lacour-Gayet. X.

Histoire de France, *depuis ses origines jusqu'au* XVIIe *siècle,* par V. Canet, professeur aux Facultés catholiques de Lille. Lille, Desclée, 1889, gr. in-8 de 496 p. et 170 grav. — Prix : 5 fr.

L'ouvrage de M. Canet n'a ni la concision d'un manuel, ni la précision et les développements d'un travail d'érudition ; c'est une œuvre de vulgarisation, dans laquelle il s'est proposé d'offrir, sous une forme aussi attrayante que possible, un tableau général de notre histoire jusqu'au XVIIe siècle. C'est là un travail aussi délicat que vaste et ardu; car il exige une connaissance approfondie de toutes les publications qui, chaque jour, viennent compléter, modifier ou changer de fond en comble certaines parties de notre grand édifice historique. M. Canet était bien en mesure d'entreprendre cette tâche difficile, et il a su élaguer de son œuvre des erreurs communes à presque tous les travaux de ce genre, suspendre son jugement dans certains cas douteux, et montrer une modération convenable dans ses appréciations. Toutefois, il nous a semblé que la chronologie eût pu être plus précise et plus exacte, notamment en ce qui concerne les premiers rois carolingiens. Nous avons remarqué que l'auteur garde une réserve prudente lorsqu'il aborde la grande question de l'époque de l'évangélisation et de l'organisation ecclésiastique de la Gaule. Il y a cependant un point qui paraît bien admis, c'est que les églises du sud-est furent régulièrement établies avant les autres. Si l'on examine, en effet, la liste de nos conciles nationaux, on voit que les premiers ont été tenus au IVe siècle, dans cette région, à Arles, à Nîmes et à Valence; il faut descendre au Ve siècle pour en trouver à Tours et à Angers, ce qui montre bien que le mouvement religieux allait du sud-est au nord-ouest.

M. Canet ignore que la compilation connue sous le nom d'*Établissements de saint Louis* est l'œuvre d'un jurisconsulte, probablement originaire d'Orléans, qui réunit dans un même recueil deux ordonnances de saint Louis, la coutume de Touraine-Anjou, la coutume d'Orléanais, en y ajoutant des commentaires tirés du droit romain et du droit canonique. Avant de rédiger ce chapitre, il eût été bon de recourir aux travaux de M. Paul Viollet sur la question, et notamment à son édition des *Établissements*. Ailleurs, M. Canet dit (p. 369) à propos de la

prise de Jeanne d'Arc : « Elle était prisonnière de guerre et pouvait être rachetée. Il n'y a pas trace de tentative faite à ce sujet par le Roi de France... » C'est là une assertion faite à la légère, et qui prouve que l'auteur n'a pas suffisamment étudié ce grave problème. Il y aura bientôt cent ans que l'Averdy a montré, dans ses *Réflexions historiques et critiques sur la conduite qu'a tenue Charles VII à l'égard de Jeanne d'Arc,* que le Roi ne pouvait ni la racheter, ni menacer les prisonniers anglais de représailles. Cette thèse, repoussée par J. Quicherat, a cependant été reprise avec succès par M. Charles de Beaurepaire et, en dernier lieu, par M. de Beaucourt, qui attire l'attention sur deux lettres adressées au duc de Bourgogne et à Jean de Luxembourg, d'où l'on est autorisé à conclure qu'une tentative de rachat fut faite, avant la remise de Jeanne aux mains de Pierre Cauchon.

Malgré les quelques réserves que nous venons de faire et celles que nous pourrions y ajouter, nous n'hésitons pas à déclarer que l'*Histoire de France* de M. Canet, publiée sous les auspices de la Société de Saint-Augustin, est rédigée dans un excellent esprit, et renferme le plus souvent les meilleures conclusions actuellement adoptées.

A. L. V.

Chroniques de Villehardouin et de Henri de Valenciennes. *De la conquête de Constantinople.* Texte rapproché du français moderne par MAILHARD DE LA COUTURE. Lille, Desclée, de Brouwer, 1889, in-8 de 396 p. — Prix : 4 fr. (*Société de Saint-Augustin : Bibliothèque des familles. Choniques et Mémoires.*)

Après l'établissement d'un texte critique nous ne connaissons pas de travail plus délicat, et généralement plus mal fait, que ces sortes de calques de notre vieille langue appelés « traduction » par M. Natalis de Wailly, « texte rapproché du français moderne » par M. Mailhard de la Couture. Le but que l'on se propose en pareil cas doit être, semble-t-il, de rendre la lecture de nos vieux historiens possible aux enfants et à toutes les personnes étrangères aux travaux d'érudition. Pour atteindre ce but il faut, à notre avis, suivre deux règles qui paraissent, au moins en théorie, très précises : 1° remplacer par la forme moderne toutes les formes archaïques des noms de personnes ou de lieux, qui auront pu être identifiés ; 2° substituer des synonymes ou des périphrases à tous les termes qui ne figurent pas dans nos grands dictionnaires de la langue française. Il suffirait généralement de prendre une édition critique du texte que l'on veut vulgariser et de transporter dans le corps du récit les identifications ou les explications données en notes ou dans un glossaire. M. Mailhard de la Couture, qui a bien voulu entreprendre pour Villehardouin cette tâche quelque peu ingrate, avait précisément à sa disposition une bonne édition du chroniqueur de la IVe croisade, celle de M. Natalis de Wailly, dont il pro-

clame lui-même l'incontestable supériorité et que l'on doit, dit-il, considérer comme définitive. Aussi n'est-ce pas sans un vif étonnement que nous le voyons suivre, ainsi qu'il l'a d'ailleurs annoncé dans sa préface, le texte publié en 1838, par M. Paulin Paris. Pourquoi ne pas se servir exclusivement, au lieu de se borner à lui emprunter quelques notes et quelques identifications, de l'édition de M. Natalis de Wailly, contenant en regard du texte ancien une traduction en français moderne, qui devait être d'un grand secours dans le présent travail? Nous avons relevé quelques leçons également indépendantes de l'édition de M. P. Paris et de celle de M. de Wailly, et dont l'origine demanderait à être expliquée, celles-ci par exemple (dans les pages 9 et 10) : Jean Foinous lu Fuisnons par M. P. Pâris, Foisnons, par M. de Wailly, Jean de Virson (*aliàs,* Vieson et Virsin), Pierre de Bracieulx (*aliàs,* Bracuel, Bracieux), Gautier de Gaudouville (*aliàs,* Gadonville, Gaudonville). Nous ne nous arrêterons pas à des observations de ce genre ; mais il est un point sur lequel nous voulons insister. M. Mailhard de la Couture a voulu faire œuvre de vulgarisation; en pareil cas le grand souci doit être de ne vulgariser que la vérité. Or, depuis quinze ans, l'histoire de la conquête de Constantinople a donné lieu à de vives polémiques, dont le principal résultat a été d'affaiblir considérablement l'autorité de Villehardouin et de révoquer en doute sa sincérité, si énergiquement défendue cependant par M. Natalis de Wailly. On a publié et étudié minutieusement les chroniques d'Ernoul, de Gunther, de Robert de Clari, de l'anonyme de Halberstadt, la *Devastatio Constantinopolitana,* les actes d'Innocent III, etc., qui ont révélé d'autres causes que celles qui sont attribuées par Villehardouin au changement de direction de la IVe croisade, aboutissant à la conquête de Constantinople et non à la délivrance des Lieux Saints. Cette grave question a fait en outre l'objet de nombreux travaux originaux, en tête desquels il faut citer ceux qui ont été publiés par M. Riant, notamment dans la *Revue des questions historiques*, puis les notices de plusieurs érudits français et étrangers, tels que MM. Thomas (dans l'*Allgemeine Zeitung,* annexe n° 356, 22 décembre 1875), Klimke, L. Streit, K. Hopf, Hanotaux, J. Tessier, etc. Sans entrer dans l'examen même sommaire de ces diverses publications, n'était-il pas sage, indispensable, d'avertir le lecteur de l'existence de cette polémique, dans laquelle on attribue la diversion sur Zara et Constantinople tantôt aux intrigues de Philippe de Souabe, tantôt à une entente des Vénitiens avec l'Égypte, d'abord menacée, tantôt à l'ambition de Boniface marquis de Montferrat, les croisés n'étant dans tous les cas que les instruments de machinations coupables? C'est là le plus grave et, en somme, le seul reproche important que nous ayons à formuler contre l'édition de M. Mailhard de la Couture. Comme plusieurs de ses devanciers il a fait suivre le récit de

Villehardouin de la chronique de Henri de Valenciennes et aussi d'extraits de la chronique de Robert de Clari.

La Société de Saint-Augustin, à laquelle nous reprochions naguère d'avoir fait paraître quelques éditions peu utiles, a été fort bien inspirée cette fois-ci, car la narration de Villehardouin, incomplète ou erronée sur certaines questions des plus importantes, n'en restera pas moins, dans son ensemble, la source la plus considérable de l'histoire et surtout de l'histoire militaire de la IVe croisade.

ACH. LE VAVASSEUR.

Guillaume du Tillot. *Un Valet ministre et secrétaire d'État; épisode de l'histoire de France et d'Italie de 1749 à 1771*, par CHARLES NISARD, membre de l'Institut. Paris, Ollendorf, 1887, in-12 de 338 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce valet ministre fut Guillaume du Tillot, marquis de Félino, fils d'un garçon de chambre de l'Infant don Philippe et qui par son habileté et son mérite ne tarda pas à devenir le ministre tout-puissant de son maître, devenu duc de Parme, et du fils de son maître. Son séjour à Parme fut marqué par une foule de réformes utiles qui firent fleurir le commerce et l'industrie, fort négligés et languissant avant lui, mais gâté aussi, il faut bien le dire, par son attitude hautaine et violente vis-à-vis du clergé et du Pape et par la brutale expulsion des jésuites. Toutefois, son pouvoir appuyé par les rois de France et d'Espagne, protecteurs du duché de Parme, fut incontesté sous don Philippe. Il l'eût été de même sous don Ferdinand, fils et successeur de don Philippe, si ce prince ne fût devenu l'époux d'une fille de Marie-Thérèse, l'archiduchesse Amélie. Cette princesse, d'un caractère fantasque et autoritaire, qui désolait sa mère par ses sottises et ses dépenses, ne tarda pas à prendre du Tillot en haine, et comme elle imposait despotiquement ses volontés à son faible mari, elle finit par lui faire partager ses préventions contre le ministre. La lutte des deux souverains, désormais ligués contre du Tillot, devenu marquis de Félino, remplit le volume de M. Ch. Nisard : lutte ardente où la princesse déploie contre l'administrateur détesté toutes les roueries d'un esprit rusé, toutes les calomnies d'un esprit faux, toutes les ardeurs d'un esprit violent, allant même jusqu'à susciter des émeutes, au risque d'y compromettre l'autorité de son mari et la vie des nombreux Français qui résidaient à Parme, car les cris de : mort aux Français! étaient mêlés aux cris de : mort à du Tillot! dans les mouvements populaires suscités par cette étrange princesse, femme d'un fils de France. Une mission de M. de Chauvelin, très habilement conduite cependant, n'apporta qu'un calme passager. L'Infante continua ses attaques et ses plans, et malgré une nouvelle enquête ordonnée par les rois d'Espagne et de France, et menée par le comte de Durfort et le marquis de Cévallos, elle finit par réussir : du Tillot découragé donna sa démission.

Ce curieux épisode était peu connu, pour ne pas dire tout à fait inconnu, et il faut remercier M. Nisard de l'avoir remis en lumière ; c'est un récit extrêmement piquant et d'une lecture amusante et facile.

M. DE LA ROCHETERIE.

Les Tribunaux de Grenoble pendant les premières années de la Révolution. (1790-1795) Discours de réception à l'Académie delphinale, par JULES MASSE, ancien magistrat. Grenoble, Allier père et fils, 1887, in-8 de 101 p.

M. Jules Masse n'a pas craint d'aborder un sujet qu'il est rare de voir traiter dans les histoires de la Révolution et dont la bibliographie fournirait bien peu d'articles. Mais, pour être encore obscur, il n'est pas destiné à le rester, si, çà et là, des esprits judicieux et chercheurs comme M. Masse veulent bien entreprendre une enquête. Il a eu certainement beaucoup des pièces entre les mains ; il a su en user avec discrétion, sans rien allonger, sans trop abréger non plus : c'est un travail à la fois d'érudit et de lettré. Déjà un ancien avocat-général, M. Fourchy, avait touché à ce sujet pour la ville de Paris et pour les deux premières années de la Révolution ; on trouverait encore ailleurs de précieuses indications. M. Masse a profité de l'occasion pour toucher incidemment le rôle de la justice révolutionnaire à Grenoble.

En suite de cette étude, on peut lire la réponse de M. Eugène Chaper, président de l'Académie delphinale. Elle est intéressante à plus d'un titre. D'abord, M. Chaper constate que le Dauphiné, au point de vue des travaux historiques sur la Révolution, est particulièrement en arrière et exprime le désir que cette histoire locale se fasse avant que les pièces ne disparaissent. M. Chaper est un collectionneur. — « Savez-vous, nous dit-il, où j'ai recueilli les assez nombreux documents originaux que je possède ? Dans les sacs pleins de vieux papiers que les marchands de chiffons vont vider dans les cuves à pâte des papeteries, et ce ne sont pas seulement des procès-verbaux venant de communes rurales, mais des pièces autographes de première importance... Tout cela s'en allait à la cuve... conservé quatre vingt-dix ans, puis jeté par qui ? » Et M. Chaper détache de sa collection l'autobiographie du président du directoire de l'Isère de 1790 à 1794. Pièce curieuse qui complète la physionomie de la Révolution à Grenoble, telle que l'avait tracée dans les pages précédentes M. Jules Masse.

Je signale avec plaisir ces deux études contenues dans la même brochure dont la valeur et l'intérêt dépassent singulièrement les modestes apparences.

VICTOR PIERRE.

Lyon sous le Directoire, le Consulat et l'Empire. *Notes et Documents* publiés par ALBERT METZGER et révisés par JOSEPH VAESEN, ancien élève de l'École des chartes. Lyon, Henri Georg, s. d., in-12 de 182 p.

Le dernier volume de la belle et consciencieuse publication de MM. Metzger et Vaesen embrasse la période du Directoire, du Consulat et de l'Empire, de 1796 à 1814. Les documents qui le composent sont empruntés pour la plupart au *Journal de Lyon,* de Pelgin, aux Archives municipales, ou à des ouvrages peu connus; quelques pièces mêmes sont introuvables, notamment celles relatives à une conspiration de 1806 pour le renversement de l'Empire et le rétablissement de la République; un des traits les plus curieux et les plus inattendus du programme de cette conspiration essentiellement jacobine est le maintien du concordat. D'autres se rapportent à la situation très tendue qui existait à Lyon au début du Directoire, et qui amenait des rixes fréquentes entre la population réputée aristocrate et royaliste et les volontaires républicains de passage dans la ville. Nous devons signaler aussi de très intéressants récits par un témoin oculaire des deux séjours de Pie VII à Lyon lorsqu'il alla à Paris sacrer Bonaparte et lorsqu'il en revint, au milieu d'un concours enthousiaste de fidèles qui se pressaient sur les pas du Souverain Pontife, et une relation officielle du voyage de Napoléon et de Joséphine dans la seconde ville de France. C'est le récit des fêtes données aux souverains et des bienfaits répandus par eux; nous y relevons cette jolie phrase à propos d'un don de plantes fait au Jardin botanique par l'Impératrice « qui cultive chaque jour la bienfaisance et des fleurs. » Quant à l'empereur, nous imaginons qu'il dut sourire en entendant chanter par des chœurs de jeunes filles cette strophe dont son règne ne devait guère réaliser les prévisions :

L'air ne retentit plus du bruit affreux des armes.
. . . .
O France, heureuse contrée!
Du séjour de l'empirée
La paix a pris son essor;
C'est ton prince qui t'appelle.
Il te ramène avec elle
Les beaux jours de l'âge d'or.

Citons en dernier lieu le rapport fait au conseil municipal de Lyon sur le rétablissement des écoles primaires le 27 juillet 1807. Il y est constaté que les écoles gratuites tenues par les congréganistes existaient avant la Révolution, que les « orages qui avaient agité la France » avaient seuls « bouleversé cette institution, » et « qu'on ne pouvait mieux faire que de les recréer sur le modèle des anciens. » Le rapport se termine donc par un projet de délibération qui rétablit ces écoles et le vœu que les communautés des Frères des écoles chrétiennes et des Sœurs de Saint-Charles soient officiellement reconnus par le gouvernement.

Avis aux laïcisateurs de nos jours.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

La Congrégation (1801-1830), par GEOFFROY DE GRANDMAISON. Préface par M. le comte Albert de Mun. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-8 de XXIV-409 p. — Prix : 7 fr. 50.

Voilà, au double point de vue de l'histoire et de la piété, un livre excellent. Il anime au bien en montrant des chrétiens généreux consacrés aux œuvres multiples de la charité ; il réfute des calomnies assez répandues pour avoir pris corps dans l'histoire comme des vérités, sous la plume d'écrivains ou trompeurs ou trompés. En effet, ce n'est pas seulement M. de Vaulabelle, M. Ch. Lacretelle, dans leurs histoires-pamphlets contre la Restauration qui accusent la Congrégation d'avoir été un pouvoir occulte, mystérieux, malfaisant, enlaçant la France pour y étouffer la liberté, c'est aussi M. de Vielcastel, trop enclin à accueillir les rancunes des libéraux d'alors, c'est même M. Dareste, qui se laisse prendre au jeu de cette opposition qui, une fois arrivée à son but, s'est démasquée dans un moment de franchise, en se vantant d'avoir, pour mieux assurer ses coups, joué la comédie pendant quinze ans.

M. Geoffroy de Grandmaison rend donc un service signalé en faisant justice des fausses assertions, des calomnies répandues par ces comédiens : il le fait d'une manière irréfutable, pièces en main, car les archives de la Congrégation existent encore, et M. de Grandmaison a pu les consulter. Il le fait avec conscience et intelligence ; des notices sur les principaux congréganistes, sur leurs œuvres préférées, font revivre toute cette génération trop oubliée, à laquelle cependant nous devons en partie ce que nous sommes.

Le P. Delpuits réunit, en 1801, quelques jeunes gens désireux de se fortifier dans la piété : ce fut l'origine de la Congrégation, association exclusivement religieuse, distincte de l'association politique, fondée en 1810, par Mathieu de Montmorency, pour procurer des secours au Pape et aux cardinaux dispersés. Lyon fut le centre de cette dernière société, comme Paris l'était de la Congrégation. A la mort du P. Delpuits, en 1811, l'abbé Philibert de Bruillard, depuis évêque de Grenoble, ensuite l'abbé Legris-Duval, s'occupèrent de la Congrégation. Lorsque celui-ci entra chez les jésuites, l'un d'eux, le P. Ronsin, dirigea la Congrégation à laquelle l'abbé Legris-Duval resta toujours attaché. La Congrégation fut sous la Restauration ce que la Société de Saint-Vincent de Paul devint sous les gouvernements suivants, c'est-à-dire le rendez-vous des âmes d'élite, désireuses de sauver leur âme et comprenant que la vie est un apostolat pour sauver les âmes des malheureux. Œuvre des Savoyards, œuvre des amis de l'enfance, œuvre de Sainte-Anne, œuvre du Bon Pasteur, association de Saint-Joseph, visites dans les hôpitaux, les prisons, les congréganistes entreprennent tout : ils ont la Société des Bonnes Études pour les luttes intellectuelles, la Société catholique des Bons livres pour la propagande.

De semblables congrégations sont établies en province et affiliées à celle de Paris : mais il n'y a là ni sombres conspirations, ni ténébreuses menées. Les gens de bonne foi en seront convaincus par la lecture du livre si intéressant de M. de Grandmaison. Ils verront dans la Congrégation une association de piété pour les bonnes œuvres, rien de plus, rien de moins. Les libéraux de la Restauration dans leur haine contre l'Église et contre la royauté, eurent la coupable habileté de faire croire ce qui n'était pas. « Jésuite, » fut le mot avec lequel on souleva les passions aveugles. Il faut lire dans M. de Grandmaison le récit de ces intrigues aussi exactement décrites que les jugements sont judicieusement formulés. M. de Montlosier conduisit ostensiblement le combat ; mais il y eut des défections sans nom, des victoires sans honneur ou plutôt couvrant de honte ceux auxquels la trahison, complice de leur haine, donnait le triomphe. La Congrégation disparut bientôt : de 1801 à 1830 elle avait compté 1,373 membres, dont M. de Grandmaison nous donne les noms. M. de Montlosier parlait de 48,000 adhérents !

Plein de vie et de jeunesse, ce livre de M. de Grandmaison donne le dernier mot sur une question dont tout le monde a entendu parler et a parlé peut-être sans l'avoir connue. La lecture en est très attachante.

H. DE L'É.

Souvenirs d'un octogénaire parisien, *tour à tour citoyen de Lyon et de Lille*, par A. DE BERNE. Paris, H. Chapelliez, 1889, in-8 de 639 p. — Prix : 8 fr.

Les souvenirs d'un octogénaire nous reportent immédiatement à la Restauration, et, en effet, l'auteur commence par rappeler la physionomie de Paris de 1820 à 1830. Il parle des grands faits arrivés alors, déplore les suites de la Révolution de Juillet, mais passe assez rapidement sur ces époques. Il s'étend davantage à partir de la Révolution de 1848, lorsqu'il prend souvent la plume dans les journaux, d'abord le *Corsaire* et la *Gazette de France*, ensuite, vers la fin de l'Empire, dans le *Courrier de Lyon*, puis dans le *Propagateur du Nord*, à Lille; alors les détails arrivent et ils sont toujours instructifs. M. de Berne est très calme en voyant le coup d'État du 2 décembre, qui lui paraît une revanche du 24 février 1848; mais les guerres entreprises par l'Empereur lui paraissent, avec raison, condamnables au point de vue d'une saine et prévoyante politique. La guerre d'Italie, dit-il justement, fera sévèrement juger l'empereur Napoléon III par l'histoire.

M. de Berne, faisant œuvre d'historien, reproduit, au fur et à mesure des événements, quelques-uns des articles publiés par lui dans les journaux. Ils se rattachent aux faits principaux du temps et, écrits toujours avec verve, ils intéressent vivement en ramenant la pensée

sur des époques dont on ne saurait trop méditer l'histoire. Ces articles sont la photographie des opinions alors en circulation ; ils sortent de la plume alerte d'un homme de talent, qui combat les idées subversives de l'ordre politique et religieux; reliés entre eux par un récit, ils offrent un précieux tableau de ces quarante dernières années.

M. de Berne est monarchique, mais on le trouvera parfois bien timide pour affirmer la monarchie : il ne semble jamais pressé de l'avoir; il est toujours pour l'Union conservatrice, union nécessaire devant le scrutin pour triompher des anarchistes qui perdent et déshonorent la France, mais qui a le tort, en dehors des élections, de n'offrir aucune solution. « Il est, dit-il, quelque chose de plus urgent qu'un gouvernement monarchique, c'est de voir s'éteindre cette fermentation malsaine qui existe presque partout. » Or, la question est précisément de savoir si le retour à la monarchie n'est pas le moyen humain nécessaire pour éteindre la fermentation malsaine, car son absence est pour beaucoup dans cette fermentation, puisqu'elle ouvre carrière à toutes les aventures, elle encourage toutes les corruptions, tout ce débordement d'idées fausses, antichrétiennes, antifrançaises. Si Henri IV n'était pas venu après les troubles du XVI[e] siècle, si Louis XVIII n'avait pas régné après les guerres du premier Empire, la France n'aurait pas repris son rang et n'aurait pas été pacifiée.

M. de Berne s'attache surtout à montrer qu'il faut changer le suffrage universel direct. « Tant qu'il existera, dit-il, il maintiendra la révolution en permanence. » Un mémoire sur cette question se lira, comme tout l'ouvrage d'ailleurs, avec grand profit.

L'auteur a joint à ses appréciations politiques un récit vif et animé d'excursions en Alsace, sur les bords du Rhin, à la Grande-Chartreuse, à Évian-les-Bains : il y a aussi une étude sur les mœurs lyonnaises qui ne plaira point à tous les habitants de la seconde capitale de la France. Mais le tout est dit avec un humour qui fera pardonner les critiques.

H. DE L'É.

Les Origines de la troisième République, *études et documents historiques,* par AUGUSTE CALLET, ancien membre de l'Assemblée nationale. Paris, A. Savine, 1889, in-12 de XIII-333 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'Assemblée nationale de 1871 nomma une Commission d'enquête sur le 4 septembre. Plusieurs rapports furent rédigés par MM. Daru, Chaper, de Rainneville, Perrot, etc.... Tous étaient d'une modération si parfaite qu'en relatant des faits déplorables à la manière d'un historien écrivant pour la génération future, les rapporteurs semblaient étrangers à toute pensée politique actuelle et ne songer à n'avoir aucune action sur la génération présente. Aussi ces rapports, très bien écrits, ont été peu lus et ont produit un mince résultat. L'oubli

s'est fait sur les actes coupables qu'ils rapportaient, et, faute d'être incriminés et stigmatisés par une plume vengeresse, ils ont paru excusables : c'étaient, semblait-il, des accidents malheureux sans doute, mais sur lesquels il fallait se hâter de passer l'éponge de l'oubli. M. Callet n'était point dans ces sentiments. Vice-président de la réunion du centre droit, membre de la Commission d'enquête, homme d'expérience et de sens politique, il avait présenté un résumé dont le Président de la Commission, M. Daru, disait d'abord « ce sera le jugement de la postérité : il restera comme une œuvre politique de premier ordre et comme une pièce à jamais historique. » Mais ensuite le langage de M. Callet fut trouvé trop vif, ses jugements trop durs. M. Callet attaquait... on ne voulait pas attaquer, on ne songeait pas à se défendre... et l'ennemi est revenu : c'est tout simple. On entendait ménager certains personnages politiques, devenus pour la plupart des collègues, sans se douter qu'avec ces ménagements on trahissait la vérité, car on laissait intacte la légende mensongère dont ils étaient enveloppés, qui est demeurée, s'est imposée et leur a valu un regain de popularité dont ils se sont faits comme une auréole.

Le rapport de M. Callet n'a donc pas été publié. Mais il est resté dans les papiers du député et son fils a cru, comme il le dit, faire acte patriotique en le publiant. Nous sommes tout à fait de son avis. Oui, c'est une œuvre patriotique de montrer à quels agissements honteux les révolutionnaires dont la domination nous menace encore, se sont abaissés ; il est patriotique de le dire hautement, et si, sous l'indignation qui s'élève alors dans tout cœur d'honnête homme, quelques expressions semblent échapper à la plume d'un Tacite ou d'un Juvénal, ce n'est pas nous qui condamnerons, car les illusions où l'on veut vivre nous égarent, les ménagements réputés opportuns nous entraînent vers un abîme où la France est acculée. Lisons donc et faisons lire l'ouvrage de M. Callet. Tout y est historique, tout y est vrai. Loin d'avoir forcé la note et noirci le tableau, tout encore n'a pas été dit : il eût fallu des volumes ! Mais dans ces pages on entend parler et on voit agir pour se ruer au pouvoir tous ceux qui aujourd'hui font figure d'hommes d'État. Il faut les montrer au naturel, dans leur déshabillé du matin avant qu'ils aient revêtu le costume dont ils se parent et qui toujours impose à la foule. Ce que dit M. Callet est pris sur le fait, est attesté par des pièces publiques et on ne saurait trop féliciter M. Charles Callet de nous avoir donné, en ces moments si décisifs pour la France, le témoignage si autorisé de son père, car il a bien vu quelles ont été *les Origines de la troisième République.*

H. de l'É.

Rêve d'empire. La Vérité sur l'expédition du Mexique, *d'après les documents inédits d'Ernest Louet, payeur en chef du corps expéditionnaire,* par Paul Gaulot. Paris, Ollendorff, 1889, in-12 de 338 p.— Prix : 3 fr. 50.

Comme payeur en chef du corps expéditionnaire du Mexique, M. E. Louet était bien placé pour connaître la vérité sur cette malheureuse entreprise qui souleva tant de critiques passionnées et discordantes. Avant de publier les notes qu'il avait réunies, il voulut les compléter en recueillant des renseignements à Bruxelles, à Vienne, à Trieste, à Miramar ; il se rendit même à Madrid, et obtint de Bazaine la communication de sa correspondance confidentielle avec Napoléon III et le maréchal Randon. M. Louet étant mort, malheureusement, avant d'avoir pu terminer sa tâche, c'est M. Paul Gaulot qui présente au public l'ensemble de cette curieuse enquête. Assurément, l'histoire de l'expédition du Mexique, ainsi refaite d'après des documents dont on ne peut contester l'authenticité, surprendra beaucoup de personnes. Tout d'abord, les causes déterminantes de l'intervention française ne sont pas celles que l'on admet généralement : les bons Jecker n'ont joué en cette affaire qu'un rôle très secondaire ; il est certain que l'offre de la couronne impériale à l'infortuné Maximilien est antérieure de deux ans aux débuts de l'expédition ; il y avait donc chez l'empereur Napoléon III un plan longuement prémédité : il s'agissait d'entraver en Amérique le redoutable développement des États-Unis, en lui opposant une barrière infranchissable. Cette utopie impériale fut encouragée par les rapports inexacts des diplomates français accrédités à Mexico, et surtout par le trop fameux Dubois de Saligny qui apporta dans cette affaire une âpreté coupable et s'entendit avec les réfugiés mexicains pour tromper la cour des Tuileries. L'amiral Jurien de la Gravière avait apprécié sainement la situation, lorsqu'à la Soledad, il opina, d'accord avec les Anglais et les Espagnols, pour une retraite prudente ; il fut désavoué. Les fautes militaires et politiques des généraux de Lorencez et Forey compromirent la situation de la France restée seule au Mexique, et, d'après l'auteur, il ne fallut rien moins que la fermeté et l'intelligence de Bazaine pour rétablir notre prestige amoindri. M. Gaulot se montre très sévère pour le clergé mexicain, qui, après avoir fait appel à l'intervention étrangère pour recouvrer son influence et ses richesses, aurait entravé l'œuvre de pacification ; malheureusement, ces imputations sont justifiées, au moins en partie; mais il est à craindre que l'auteur n'ait accepté avec un empressement excessif toutes les récriminations du parti libéral ; c'est ainsi que le mémoire adressé par M. Schlvesino, résident français au Mexique, au général Bazaine, qui est inséré in extenso à la fin du volume, est un violent réquisitoire contre le parti dit réactionnaire. Cette réserve faite, il faut reconnaître que le livre de M. P. Gaulot est une très importante

contribution à l'histoire impartiale de l'expédition du Mexique. On lira certainement avec une émotion poignante le dernier chapitre où est relaté le départ de Maximilien quittant Trieste pour aller prendre possession de son trône ; c'est une page magistrale.

COMTE DE BIZEMONT.

François Bosquet, intendant de Guyenne et de Languedoc, *évêque de Lodève et de Montpellier. Étude sur une administration civile et ecclésiastique au* XVII[e] *siècle,* par l'abbé HENRY. Paris, E. Thorin, 1889, in-8 de 788 p. — Prix : 7 fr. 50.

On ne saura jamais assez de gré aux modestes travailleurs de province des œuvres vraiment considérables qu'ils ont accomplies depuis un demi-siècle. Si notre histoire nationale avait eu besoin d'un nouvel éclat pour la faire revivre, les membres distingués des sociétés savantes des départements le lui auraient donné. Toujours est-il que, sans modifier l'aspect général du tableau, le soin minutieux avec lequel tous les détails ont été traités en rend l'étude de plus en plus attachante. En même temps, des personnages secondaires, que l'on croyait à jamais ensevelis dans le passé, sortent tout d'un coup de l'oubli ; et le récit détaillé de leur vie nous fait mieux juger l'époque, dont chacun pour leur part ils avaient été les représentants jadis célèbres.

Qui avait retenu, par exemple, le nom de François Bosquet, si ce n'est peut-être quelque érudit du midi de la France? Et cependant, M. l'abbé Henry vient de lui consacrer tout un gros volume, édité à Montpellier avec un luxe d'impression remarquable, et plein de souvenirs littéraires et religieux, d'épisodes intéressants du grand siècle de Louis XIV. Élevé au collège des Jésuites de Béziers, ayant eu de bonne heure le goût de l'érudition et de l'histoire, Bosquet arrive jeune à Paris, où il trouve pour sa personne et ses travaux d'utiles protecteurs, tels que le président de Mesmes et Peiresc ; il se fait connaître promptement par des ouvrages savants. Puis, il entre au conseil d'Etat, est nommé procureur général en Normandie, intendant de Guyenne et ensuite de Languedoc, s'y distingue dans des circonstances délicates, particulièrement aux États de Pézenas, en 1645. Et, tout d'un coup, en pleine Fronde, il entre dans la carrière ecclésiastique, débutant d'ailleurs par l'évêché de Lodève, et passant plus tard à celui de Montpellier, où il meurt en 1675, après trente ans de ministère bien rempli par les luttes contre le jansénisme, surtout par l'institution de séminaires et par d'importantes réformes apportées dans l'enseignement supérieur de l'Université de sa ville, dont il arrête la décadence.

On voit qu'un champ vaste s'ouvrait aux recherches de M. Henry ; il l'a cultivé avec autant de conscience que de talent, faisant honneur

à son personnage, en même temps qu'à lui-même. Il est un point seulement sur lequel il s'est écarté de son modèle : François Bosquet, qui était au fond un rétrograde, se plaignait « du malheur du siècle, dont le goût est si dépravé, qu'il n'aime que les matières dont les femmelettes se rendent juges, parce qu'elles sont capables de les lire et de les entendre; » et il ajoutait que c'est « chose pitoyable que les hommes sçavans, qui ont consommé leur âge pour éclairer les ignorans dans les plus belles connaissances, soient abandonnés sans récompense et ne trouvent pas même souvent des imprimeurs qui les veuillent mettre sous les presses. » Nous avons sur ce point fait des progrès depuis deux cents ans : M. l'abbé Henry a trouvé un imprimeur, et il trouvera sans doute des lecteurs nombreux dont les suffrages seront sa meilleure « récompense. »

G. Baguenault de Puchesse.

L'Irlande et l'Angleterre depuis l'acte d'union jusqu'à nos jours (1880-1888), par Francis de Pressensé. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-8 de 526 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'union législative de l'Angleterre a été consommée en 1800. Dans un discours prononcé en 1886, M. Gladstone déclare ne pas connaître dans l'histoire de transaction plus ignoble que l'établissement de l'Union entre l'Angleterre et l'Irlande. » L'historien anglais Lecky, cité aussi par M. de Pressensé, dit : «... Le mot honneur cesse d'avoir aucun sens réel en politique, si on l'applique à Castlereagh et à Pitt... L'Union, telle qu'elle a été votée, est un crime de la plus profonde noirceur, — un crime qui, en imposant, avec toutes les circonstances accessoires de l'infamie, un nouveau gouvernement à un peuple qui n'en voulait pas et qui protestait, a vicié tout le cours de l'opinion publique en Irlande (p. 2). » M. de Pressensé a écrit cette page d'histoire avec une haute impartialité, en démontrant, par des faits nombreux et incontestés, la justesse des terribles jugements prononcés par Gladstone et par Lecky. Nous ne le suivrons pas dans cet exposé minutieux et bien enchaîné.

Le récit de la première élection d'O'Connell et de l'émancipation des catholiques apporte une heureuse diversion au cours monotone, et même écœurant, des agissements du parlementarisme. Jamais l'influence délétère du jeu des politiciens ne s'est fait sentir d'une façon plus sinistre que pendant la grande famine. C'est en l'automne de 1845 qu'apparaissait la maladie des pommes de terre, ce triste aliment auquel la conquête a réduit les colons de l'île des héros et des martyrs. Si l'Irlande eût possédé son Parlement, nul doute qu'on eût pris immédiatement les mesures impérieusement exigées par les circonstances

(p. 264). Or, en juin 1846, l'Échiquier britannique percevait encore les énormes taxes grevant les céréales (p. 269). En même temps, les Landlords profitaient de la détresse générale pour transformer les cultures en pâturages, c'est-à-dire pour diminuer le nombre des Irlandais. C'est ce qu'on appelle « le grand balayage. »

La suite du livre fort instructif de M. de Pressensé raconte en détail des événements plus connus. Ce sont : le fénianisme et les réformes de M. Gladstone ; M. Parnell et le Home-Rule. A. D'AVRIL.

L'Égypte et l'Occupation anglaise, par EDMOND PLAUCHUT. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-18 de 258 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Edmond Plauchut, bien connu par d'intéressantes études publiées dans la *Revue des Deux Mondes,* a entrepris d'exposer ce qu'est devenue l'Égypte sous la domination anglaise. De fréquents voyages aux rives du Nil, à des époques très différentes, l'ont bien préparé à juger avec impartialité les résultats économiques et sociaux des événements qui s'y sont succédé dans ces dernières années. Après avoir retracé brièvement l'histoire de l'Égypte, depuis Méhémet-Ali jusqu'à nos jours, il examine attentivement la situation financière actuelle et ne recule pas, dans cette étude, devant l'aridité des chiffres; enfin les derniers chapitres sont consacrés à l'examen des importants services des travaux publics, de la justice et de l'instruction publique. La conclusion est naturellement que l'occupation anglaise a imposé au pays des charges écrasantes, qu'elle a désorganisé l'administration et diminué la sécurité, qui était complète avant l'inqualifiable bombardement d'Alexandrie. Le soulèvement d'Arabi était justifié, en une certaine mesure, par les gaspillages de l'ancien khédive et par l'aspiration de la jeunesse égyptienne vers un gouvernement moins personnel. Mais l'ambitieux colonel fit dévier ce mouvement national, et finalement, par sa lâcheté et sa trahison, livra son pays aux Anglais. Quelle est la situation actuelle? L'Angleterre ruine le pays en l'accablant d'impôts, pour payer des fonctionnaires grassement rétribués, et, ce qui est plus grave, en modifiant maladroitement le régime du Nil qui, comme on sait, est le grand fécondateur du sol. Aussi les Anglais sont-ils cordialement détestés, et leur impopularité ne fait que s'accroître de jour en jour ; mais, ce qui est plus curieux, c'est que les Égyptiens en veulent presque autant à la France. Après tout, c'est là un sentiment bien humain : l'Anglais est l'ennemi ; on n'attend de lui que le mal, et l'on ne s'en étonne pas; mais on comptait sur les Français pour y mettre bon ordre ; or, voilà que, de ce côté, on n'a eu que de cruels déboires. Dès que l'escadre de lord Seymour a commencé l'odieuse destruction d'Alexandrie, la division française s'est éloignée à toute vapeur.

Ce honteux abandon a produit une impression profonde, et les Égyptiens ne nous le pardonnent pas. Cependant M. Plauchut ne veut pas croire la situation désespérée; il espère en la jeune Égypte; il croit en une régénération par l'instruction; il compte que l'Angleterre, de gré ou de force, lâchera sa proie. Sur ce dernier point, nous craignons qu'il se fasse illusion. C'est là, du reste, une étude sérieuse, que liront avec profit les personnes qui s'intéressent à la question égyptienne, une des plus importantes pour la prospérité commerciale de la France. COMTE DE BIZEMONT.

Études archéologiques. Époque des invasions barbares : Industrie anglo-saxonne, par le baron J. DE BAYE, correspondant de la Société nationale des antiquaires de France et du ministère de l'instruction publique. Paris, Nilsson, 1889, in-4 de 133 p. et 17 pl. — Prix : 25 fr.

Voici trois titres pour un seul volume ! L'auteur ne se doute pas, sans doute, combien ces titres longs et multiples, et où le « déterminant » ne figure qu'à la fin, font le désespoir des bibliothécaires et des bibliographes, et amènent de la confusion dans les citations. Le premier de ces titres : *Études archéologiques,* n'a aucune raison d'être, car il indique simplement que l'auteur s'occupe d'archéologie. Le titre d'un ouvrage est, en somme, une définition, et comme toute définition, il doit se restreindre à l'objet défini.

L'ouvrage de M. le baron de Baye traite de l'industrie anglo-saxonne et forme la seconde série d'études entreprises par l'auteur sur l'art des Barbares germains à l'époque de cette invasion qui termine l'antiquité classique et ouvre le moyen âge : le premier volume de cette série, consacré à l'industrie longobarde, a été publié l'an dernier. M. de Baye, dans sa préface, explique en très bons termes l'intérêt que présentent ces études assez souvent dédaignées jusqu'ici par les archéologues. L'archéologie n'est plus pour les savants de notre temps la description de l'art développé et adulte d'une période; l'archéologie est devenue une science « historique, » et les Barbares ont droit à figurer dans ses galeries aussi bien que l'époque romaine ou l'époque du moyen âge.

M. de Baye se propose, sans doute, d'écrire un jour l'histoire de cette période de transition, l'histoire de la civilisation barbare (si l'on peut risquer l'expression) ; car ces deux monographies successives sur les Longobards et sur les Anglo-Saxons sont comme des prises de possession de provinces. La méthode de l'auteur est sûre et ferme. S'appuyant à la fois sur les livres et sur l'étude des monuments dans les musées ou *in situ,* M. de Baye en dresse un inventaire qu'il fixe par la géographie et qu'il éclaire par l'histoire. Il présente ainsi à son lecteur

un tableau net et précis des armes, des parures du peuple barbare dont il s'occupe : de nombreuses planches, auxiliaires indispensables en ces matières, accompagnent et complètent le texte. Ainsi, ce volume consacré aux Anglo-Saxons décrit leurs armes (épées, lances, haches, boucliers, etc.), leurs bijoux (fibules, épingles, etc.) et les objets trouvés dans leurs sépultures. M. de Baye avait commencé par présenter les héros de son livre, c'est-à-dire par résumer l'histoire des divers peuples germains (réunis plus tard sous le nom d'Anglo-Saxons) qui se sont établis en Grande-Bretagne aux ve et vi^e siècles de notre ère. Ce résumé est exact et précis ; nous y ajouterons un petit fait : c'est que le nom des Angles s'est conservé dans leur patrie d'origine sous la forme *Angeln*, nom d'un district du Slesvig.

La méthode suivie par M. de Baye consiste moins à comparer qu'à décrire : elle est plus modeste, mais elle est plus utile. Lorsque M. de Baye aura élargi le cercle de ses recherches et augmenté le nombre de ces monographies, la comparaison aura son moment et l'histoire essayera de renouer la chaîne de ces anneaux dispersés. Cet art barbare est, en effet, non pas une série de transformations, comme celui de l'antiquité ou du milieu du moyen âge, mais une série de déformations. Rechercher ses origines est en même temps faire l'histoire des influences que ces peuples ont subies avant de quitter leur patrie germanique. On voit par là l'intérêt de ces problèmes et l'utilité de ces études pour l'histoire générale ; ces monographies mèneront sans doute M. de Baye à écrire un jour cette histoire, et elles l'y mènent par le chemin le plus long, mais le plus sûr.

H. Gaidoz.

Inventaire et Vente des biens meubles de Guillaume de Lestrange, *archevêque de Rouen, nonce du pape Grégoire XI et ambassadeur de Charles V, mort en 1389.* Paris, Alph. Picard, 1888, in-4. — Prix : 15 fr.

M. le comte H. de Lestrange, que ses recherches sur sa famille ont amené à s'occuper de Guillaume de Lestrange, archevêque de Rouen, ayant retrouvé aux archives départementales de la Seine-Inférieure, l'inventaire des biens de ce prélat, dressé à sa mort, a jugé avec raison que sa publication n'intéresserait pas seulement les membres de sa famille. Il l'a donc édité en un beau volume orné d'une planche qui représente les sceaux de Guillaume de Lestrange. Il est regrettable que M. de Lestrange se soit borné à faire imprimer ce texte sans le faire précéder d'une étude plus approfondie de la vie de son personnage ; le résumé vraiment trop bref qu'il en donne ne saurait tenir lieu d'une notice qui eût ajouté beaucoup à l'intérêt du livre, et M. de Lestrange, quoi qu'il en dise avec une excessive modestie, eût assurément pu aborder cette tâche.

Il n'est pas moins fâcheux que les notes soient souvent rares et quelquefois peu justifiables. N'est-il pas superflu, en effet, de faire observer (p. 1) que ces mots : « ... administration de l'execucion de feu reverent pere en Dieu, monseigneur Guillaume de Lestranges, » signifient qu'il s'agit de son « exécution testamentaire ? » Il semble que le doute ne soit pas possible sur le sens de ces mots. Peu après (p. 2), pour expliquer cet article de l'inventaire : « Item un gobellet et une eguiere au pin, » on lit cette note : « Ornée d'une pomme de pin sur le couvercle, « ou corbeille pour mettre le pain. »

Les références aux livres imprimés ne sont pas faites avec la rigueur désirable. Sans m'arrêter à une faute d'orthographe dans le nom de Viollet le Duc (p. 3, n. 1), ni dans celui de Douet d'Arcq (p. 100, n. 2), il n'est pas possible d'admettre comme satisfaisante, l'indication bibliographique suivante (p. 49, n. 3 ; p. 60, n. 1, et p. 89, n. 2) : « Documents inédits, publiés par Tuetey, t. III. » Je sais bien qu'il est question des testaments enregistrés au parlement de Paris, publiés par M. Tuetey, dans le tome III des *Mélanges historiques,* insérés dans la collection des documents inédits, mais il eût fallu donner une référence qui permît de retrouver aisément le passage visé.

Il y a aussi diverses observations à faire sur le texte même ou les notes qui l'accompagnent. Ainsi, ce n'est pas « banc aperché » qu'il eût fallu imprimer (p. 39), ni « banc aperche » (p. 169), mais « banc à perche. » Au lieu de « draps de chiquette » que l'éditeur (p. 51, n. 1) essaie d'expliquer, n'est-il pas probable, qu'il faut lire « draps déchiquetté ? » Et puis, il n'aurait pas fallu hésiter à reconnaître que ces mots : « Une table à chinieres plians » (p. 41), (il doit y avoir « charniere » dans le texte), désignent une table pliante. Surtout, il ne fallait pas proposer dans les additions et corrections de lire « chivieres » au lieu de « chinieres » qui, sans doute, est déjà fautif. Pourquoi donner de ces mots (p. 109) « en la seulle dudit manoir, » l'étrange interprétation que voici (n. 1) : « Seulle, grenier à sel ? » Il eût été plus intéressant de dire qui était Gui Chrétien, l'un des plus habiles administrateurs provinciaux de Charles V et de Charles VI. Il n'était pas inutile non plus, de donner (p. 114, n. 4) le sobriquet constamment accolé au nom du maréchal de Blainville. C'est une chose bien aisée de dire à propos de la vicomté de l'eau de Rouen (p. 115), que c'est « un office analogue à une perception ; » mais, en vérité, plutôt que de se borner à une énonciation aussi vague, il valait mieux ne rien vouloir expliquer.

Les additions et corrections dont M. de Lestrange a accompagné son livre sont parfois contestables. Je l'ai déjà montré quelques lignes plus haut, j'y reviendrai pour les mots : « qui Dieu pardoint, » que l'éditeur corrige à deux reprises en « que Dieu pardoint, » de façon à faire d'une phrase claire quelque chose d'inintelligible. C'est la

première forme qui est la bonne. Le mot *qui*, est là le correspondant du datif latin *cui*.

Mais ce sont là des observations qui ne diminuent pas sensiblement le mérite de la publication faite par M. de Lestrange : on y trouvera d'intéressantes mentions de différents personnages de la seconde moitié du XIVe siècle, et il faut remercier l'éditeur de les avoir mises à la portée du public. Ajoutons que deux tables, l'une des noms, l'autre des matières, facilitent l'usage du livre ; et s'il y a certaines réserves à faire sur la méthode suivie dans l'orthographe des noms, ces tables n'en sont pas moins commodes. L. H. M.

Peiresc abbé de Guitres, par ANT. DE LANTENAY, membre correspondant des Académies de Metz et de Dijon, lauréat de l'Académie de Bordeaux. Bordeaux, Féret, 1888, in-8° de 134 p.

Tam boni commendatarii, un si bon commendataire, voilà un éloge qui n'a pas dû être souvent donné par le Souverain Pontife, et que méritait bien cependant celui auquel l'adressait le pape Urbain VIII. L'illustre Peiresc, conseiller au Parlement de Provence, érudit, philosophe, numismate, jurisconsulte, collectionneur, « procureur général de la littérature, » avait été pourvu par Louis XIII de l'abbaye de Notre-Dame de Guitres au diocèse de Bordeaux. L'abbaye avait été ruinée par les guerres de religion, et n'était pas moins misérable au point de vue moral qu'au point de vue matériel. Il n'y avait plus que deux moines, dont un seul était prêtre ; le second, Raymond Bommard, n'habitait pas même le monastère qu'il rêvait pourtant d'exploiter à son profit avec son frère, avocat à Bordeaux. Dès qu'il fut pourvu de l'abbaye, Peiresc résolut courageusement et chrétiennement d'y introduire la réforme et d'y restaurer l'esprit monastique, comme il en relevait les bâtiments. Il y nomma prieur claustral un religieux de vie régulière, de science et de vertu, le père du Val, que lui envoya le général de la congrégation des bénédictins, dits *Exempts*. Mais il se heurta à des obstacles de toute sorte : à la mauvaise volonté de Bommard d'abord, à des difficultés matérielles provenant de la pauvreté du monastère qui ne pouvait nourrir ses religieux, et même, ce qui semble plus étonnant, à la jalousie de l'archevêque de Bordeaux, le cardinal de Sourdis, qui désirait pour lui-même l'abbaye de Guitres et ne pardonnait pas à Peiresc de l'avoir obtenue. Le récit des démêlés de l'abbé avec tous ces opposants remplit en grande partie la curieuse notice de M. de Lantenay. Il ne semble pas d'ailleurs que le savant conseiller au Parlement de Provence ait eu la main heureuse dans ce choix : le père du Val, très saint religieux, ne paraît pas avoir eu un caractère facile ; les autres étaient ou d'une humeur inconstante comme les pères

Cabrier et Chabert, ou peu disposés à la vie religieuse, comme le frère Garnier, ce dernier non moins ignorant que mondain, et « fort mal propre pour les lettres, car il est marseillais, » écrit très irrévérencieusement le P. du Val. Toujours est-il que Peiresc ne vit pas l'achèvement de l'œuvre à laquelle il s'était si généreusement employé. Quand il mourut, le 24 juin 1637, la réforme n'était point établie à Guitres. Il n'y avait plus que quatre religieux et la malheureuse abbaye ne cessa de déchoir jusqu'à sa suppression en 1770. Mais les efforts tentés par l'illustre savant pour le rendre à son ancien éclat et à sa ferveur première méritaient d'être plus connus; nous remercions donc M. de Lantenay de les avoir tirés d'un injuste oubli et, en publiant des lettres inédites d'un grand style et d'un plus grand caractère, d'avoir jeté une lumière nouvelle sur cette belle figure du XVIIe siècle. Il a dû d'ailleurs trouver à cette révélation un charme spécial; pour lui, parler d'un érudit et d'un érudit chrétien, c'est parler d'un confrère.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

BULLETIN

Harmonias cristianas, par VALENTIN GOMEZ. Madrid, typ. de Manuel Ginès Hernandez, 1889, in-12 de 280 p. — Prix : 3 fr.

Le christianisme n'est pas seulement la vérité. Il est aussi la source vivifiante où la poésie et l'art trouvent leurs plus nobles inspirations. Il est encore la solution pratique de tous les problèmes qui ont pour but l'équilibre social. C'est d'après ces principes qu'un écrivain espagnol des plus distingués, M. Valentin Gomez, à qui l'on doit aussi des drames et des romans très appréciés, notamment la *Caza de una Orquidea,* vient de composer ses *Harmonies religieuses, littéraires et sociales.* Cette œuvre est toute à la gloire de la religion, et il est tel tableau, comme *la Nuit de tous les saints, les Rois à l'étable de Bethléem, le Dimanche des Rameaux, Pâques fleuries, les Ordres monastiques,* qui, par leur style élégant et pur, rappellent les *Fêtes chrétiennes,* du vicomte Walsh, et le *Génie du christianisme* de Châteaubriand. Les *Harmonies* se terminent par une vibrante protestation contre le naturalisme dans l'Art. F. B.

Œuvres de V. Hugo, Paris, Hetzel; Quantin. *Notre-Dame de Paris,* 2 vol. in-18 de 269 et 313 p.; — *La Légende des siècles,* 4 vol. in-18 de 290, 289, 267 et 291 p. — Prix : 1 fr. le vol.

Les librairies Hetzel et Quantin ont entrepris la publication des œuvres de Victor Hugo qu'elles annoncent comme une édition définitive d'après les manuscrits originaux. Nous avons sous yeux *Notre-Dame de Paris* et les deux séries de *la Légende des siècles.* Beaucoup de nos lecteurs se rappelleront sans doute que le premier de ces ouvrages est à l'Index, mais ils se dédommageront de ne le point lire avec quelques-uns des beaux poèmes qui composent le second.

Cette édition à si bon marché est fort élégante, fort correcte; elle se

composera d'un nombre considérable de volumes dont, nous le croyons, la plus grande partie n'arrivera pas à la postérité, mais dont quelques-uns suffiront pour perpétuer la gloire du poète. J. V.

La Littérature de tout à l'heure, par CHARLES MORICE. Paris, Paul Perrin, 1889, in-12 de 386 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nul n'ignore que la jeune littérature aime à briser les moules classiques. Sous la Restauration, c'était dans ses rangs que se recrutaient les romantiques. Sous le second Empire surgissent les réalistes et les parnassiens. Il y a quinze ans, le naturalisme battait son plein. Aujourd'hui les jeunes se subdivisent en plusieurs groupes, parmi lesquels les décadents, les symbolistes, les instrumentistes font le plus de tapage. Que sortira-t-il de toutes ces vanités, de tous ces efforts ? C'est ce que M. Morice essaie de déterminer dans *la Littérature de tout à l'heure*. Ce n'est ni un manifeste, ni une œuvre de critique; ce sont des réflexions esthétiques personnelles à l'auteur, et qui, si elles ne sont pas toutes également acceptables, ne manquent pas d'originalité. Le dernier chapitre du livre est très spécialement curieux : c'est une revue à vol d'oiseau de tous les écrits contemporains qui s'inspirent des formules nouvelles. Les poètes y ont la place d'honneur, à commencer par M. Paul Verlaine et à finir par d'illustres inconnus, en commençant par l'incompréhensible Stéphane Mallarmé.

F. B.

Anthologie des œuvres de J. Michelet, extraits littéraires choisis et annotés, par SEIGNOBOS, docteur ès lettres. Paris, Armand Colin, 1889, in-18 de 392 p. — Prix : 4 fr.

Le titre dit ce qu'est le livre : un recueil de morceaux choisis dans les ouvrages de Michelet. Ces morceaux sont disposés dans un ordre qui répond au triple caractère de l'œuvre entière : *Observation et glorification de la nature; Études sur le développement de l'humanité et sur les questions sociales; Travaux historiques*. Les extraits de chaque ouvrage sont précédés d'une notice exposant le plan, l'histoire, l'esprit du livre cité, et accompagnés de notes qui les éclairent et les commentent. Ce recueil est bien fait : après l'avoir parcouru, je doute encore que Michelet méritât l'honneur d'une anthologie. Il est vrai que l'on élève aujourd'hui tant de statues et l'on fait tant d'anthologies que, sous cette double forme, l'hommage est devenu bien banal. On se hâte trop de décerner l'immortalité à des gens voués à un prompt oubli. Michelet est-il du nombre ? A tous les efforts que l'on fait pour éveiller l'attention publique autour de son nom, je suis quelquefois tenté de le croire. Peut-être méritait-il un meilleur sort.

P. TALON.

Paris-Diamant, par P. JOANNE. Paris, Hachette, 1889, in-32, cartonnage anglais, tr. rouges, avec 20 plans et un Appendice sur l'Exposition universelle de 1889 contenant 3 plans. — Prix : 2 fr.

Paris-Exposition, *guide des étrangers dans Paris,* par STÉPHANE JUGE. Paris, J. Strauss, 1889, in-12 broché de 399 p. — Prix : 2 fr. 50.

Petit Paris-Guide illustré. *Exposition de 1889, suivi d'une table alphabétique des rues de Paris,* orné de 50 grav. et de 10 plans. Paris, Marpon et Flammarion, s. d., petit in-12 cartonné. — Prix : 2 fr. 50.

Guide dans Paris et l'Exposition, par ALBERTY. Paris, S. Sauvaitre, 1889, in-12 carré cartonné. — Prix : 1 fr.

Guide complet de l'étranger dans Paris, par A. BEDEL. Paris, Garnier, s. d., in-32 de 388 p., cartonnage anglais, orné de cartes et de grav. — Prix : 4 fr.

Les Plaisirs et les Curiosités de Paris, *guide humoristique et pratique*, par CAMILLE DEBANS. Paris, Ernest Kolb, s. d. (1889), in-18 de 468 p., avec cartes, plans et illustrations de G. Fraipont. — Prix : 3 fr. 50.

Environs de Paris, par PAUL JOANNE (collection des *Guides-Joanne*). Paris, Hachette, 1889, in-18, cartonnage anglais, de LIV-440 p. avec 8 cartes et 19 plans. — Prix : 7 fr. 50.

Je ne pense pas consigner ici une bien nouvelle vérité en disant que la maison Hachette édite des guides en tous pays dont la valeur est exceptionnelle. Ce qui n'empêchera pas le présent article — qui fait suite à celui que le *Polybiblion* a publié dans sa précédente livraison (p. 73-76) — d'établir doublement cette vérité-là tant en commençant qu'en finissant. J'ai sous les yeux le guide *Paris-Diamant*. Qu'est-il? Simplement un très bon abrégé du grand guide *Paris* dont j'ai fait l'éloge mérité (t. LVI, p. 74). Cet abrégé porte uniquement (texte et plan) sur la ville; car l'important chapitre ayant trait à l'Exposition a été reproduit en entier : comme le reste, ce chapitre est imprimé en plus petit texte, et au lieu d'être pourvu de la luxueuse suite de plans parcellaires qui orne le volume *Paris*, *Paris-Diamant* contient un plan général renfermé dans une poche ménagée à l'intérieur de la seconde couverture. Voilà toute la différence. Format portatif à ce point que le volume peut être placé dans une poche de gilet et qu'il s'y engloutit à moitié. Est-ce assez commode?

— Jusqu'à la page 297, *Paris-Exposition*, de M. Stéphane Juge, nous parle de Paris en tout temps. L'auteur a divisé cette partie de son livre en neuf grands chapitres qu'il intitule judicieusement : *Paris-Joyeux, Vie sportive, Paris-Promenades, Paris religieux, Paris triste, Paris monumental, Arts et Musées, l'Enseignement à Paris, Halles et Marchés.* La partie qui s'applique spécialement à l'Exposition va de la page 299 à la page 355; c'est suffisant. On trouvera dans ces cinquante-six dernières pages des renseignements très complets, mais tout secs. De nombreuses et jolies photogravures sont répandues principalement dans la première partie. Une carte d'ensemble de la ville de Paris sur papier vert et un plan en trois sections et au simple trait sont joints à ce volume très substantiel.

— Le *Petit Paris-Guide illustré, Exposition de 1889*, édité sans nom d'auteur, par la maison Marpon et Flammarion, débute par un intéressant résumé de l'histoire des accroissements successifs de Paris, mais où (p. 20) s'affirment trop visiblement sur l'œuvre de la Révolution des sympathies que nous ne partageons point. La suite, jusqu'à la page 381, forme, à tous les points de vue, un guide du visiteur à travers la capitale, éclairé de nombreuses vignettes de valeur inégale. L'Exposition proprement dite est brièvement analysée dans les vingt-deux pages finales, lesquelles suffiront aux personnes qui craignent de se noyer dans les détails. Élégamment cartonné, ce guide contient plusieurs plans en noir intercalés à l'intérieur; il est en outre pourvu d'une pochette renfermant un immense plan de Paris colorié par arrondissement.

— Le *Guide dans Paris et l'Exposition* imaginé par M. Alberty est tout à fait extraordinaire. Page 30, l'auteur vous avertit carrément que vous ne trouverez pas dans son volume « un plan de l'Exposition des groupes et classes avec itinéraires tracés d'avance. » Puis, dans les quelques lignes qui suivent, il se moque de vous agréablement. Toutefois, il m'a appris diverses choses fort utiles que j'ignorais. Ce travail est rédigé en un fran-

çais de bonne humeur traduit en regard en langue anglaise. Ce qui est encombrant, par exemple, ce sont les annonces de tout acabit : on se croirait vraiment, à partir de la page 48, en face d'un Bottin en raccourci compliqué de menus culinaires à la façon de certains almanachs. C'est drôle.

— M. A. Bedel est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Guide complet de l'étranger dans Paris*. Complet, il l'est (abstraction faite, cependant, de l'Exposition, sur laquelle il garde le silence). Cartes, gravures, renseignements présentés souvent d'une façon littéraire, tout cela pullule. Comme cartes, j'en compte vingt et une : une par arrondissement, plus un plan général. Le volume, bien cartonné, est très portatif ; il renferme un *Index alphabétique* qui facilite les recherches. Conçu d'après une méthode excellente, il est divisé en douze chapitres. Nous n'hésitons pas à recommander ce guide qui offre le tableau de Paris tel qu'il était avant la transformation, en grande partie éphémère, du Champ de Mars. Après le 31 décembre prochain, il nécessitera quelques additions relativement à la tour Eiffel et à la galerie des machines, laquelle, assure-t-on, ne sera pas livrée aux démolisseurs.

— Je m'en voudrais de laisser de côté les *Plaisirs et les Curiosités de Paris*, titre sous lequel M. Camille Debans vient de commettre un livre très amusant, mais qui, je me hâte de le proclamer, ne convient point aux jeunes filles sortant de pension ou même qui en sont sorties depuis longtemps. Cependant, si vous êtes un original bien et dûment majeur, qui envisagez les choses sous un jour qui échappe à beaucoup, vous pouvez sans danger emboîter le pas à M. C. Debans : tout en plaisantant, il vous promènera, de votre personne, ou vous transportera par l'esprit en toute sorte d'endroits. C'est un vrai diable, ce M. Debans, un peu gaulois, mais, à tout prendre, de bonne compagnie. Bien illustré, orné d'une jolie couverture en couleurs, ce « manuel » peu mélancolique sera lu avec un sentiment d'envie par « les infortunés (plus ou moins mondains) à qui les joies du voyage ne seront pas permises. » M. C. Debans va, au moyen de son livre, faire éprouver à nombre de Français et d'étrangers, le supplice de Tantale. C'est peu charitable. Nota : l'Exposition est ici représentée par zéro. Reportez-vous, à ce sujet, aux *Coulisses de l'Exposition*, du même auteur, dont il a été question ici même (t. LVI, p. 74).

— On ne vient pas visiter Paris et l'Exposition, pour peu que l'on ait quelque temps à consacrer à la Babylone moderne (pardonnez-moi le cliché !) sans avoir formé le projet de parcourir au moins quelques-unes des localités célèbres éparses dans l'immense banlieue. A cet effet, je crois devoir vous recommander particulièrement le jumeau du guide *Paris*. de M. P. Joanne, dont j'ai parlé le mois dernier (t. LVI, p. 74). Ce jumeau s'appelle : *Environs de Paris*. Amples descriptions, nombreux détails historiques, renseignements de toute espèce, y compris des « modèles de promenades et d'excursions » bien préparés : c'est complet. Pas de gravures, mais des cartes et des plans, au nombre desquels figure un plan général des environs de Paris inséré dans une pochette. Dirai-je maintenant que ces plans et ces cartes sont parfaits ? Oui, à une seule chose près : la couleur du tracé sur les cartes des routes et des chemins de communication (rouge), se confond trop aisément avec celle adoptée pour l'exacte figuration des localités (également rouge) ; il eût été désirable d'employer dans ce dernier cas une couleur différente. Entre nous, vous conviendrez que quand on n'a qu'une si mince critique à faire, c'est qu'on a voulu « chercher la petite bête. » C'est donc, dans le genre, tout ce qu'il y a de mieux, — incomparablement.

E.-C. La Grette.

Élections de 1889. — Des Chiffres, par EDMOND BÉRAUD. Poitiers, Oudin. in-32 de 32 p. — Prix : 10 c.; 100 exemplaires, 6 fr.; 500, 25 fr.; 1,000, 40 fr.

Brochure faite en vue de la propagande électorale: nous la signalons à nos amis, espérant qu'ils s'en serviront, et beaucoup, car nous sommes sûr qu'elle peut leur rendre de très grands services. Pas de déclamations banales, mais des faits précis, des chiffres qui établissent d'une façon péremptoire la désastreuse situation financière où, par les gaspillages de la République, se trouve acculé notre pays.

Le *Bilan de la République*, le *Déficit*, les *Accroissements du budget*, les *Dettes et Emprunts*, les *Impôts* qui montent toujours, le *Budget des communes* chaque jour plus écrasant, la *Liste civile de la République*, auprès de laquelle celle de la Monarchie paraît bien mesquine, voilà ce que M. Béraud nous fait voir en quelques pages claires et précises : servons-nous de son petit opuscule et faisons-le lire, et nous aurons derrière nous, pour la bataille prochaine, tous ceux qui ont souci de l'honneur et de la prospérité de la France.

P. TALON.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Charles NISARD, membre libre de l'Académie des inscriptions, est mort subitement, le 17 juillet dernier. Né à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), le 10 janvier 1808, il essaya, au sortir du collège, de se créer une position dans le commerce. Mais il ne tarda pas à quitter le commerce pour la poésie, et presque aussitôt la poésie pour la prose. Sous le gouvernement de Louis-Philippe, il prit part à la redaction des divers journaux qui le défendaient, en même temps qu'il collaborait à la collection des classiques latins dirigee par son frère Désiré, et dont lui-même devait prendre la direction après la mort de ce frère. Il resta bibliothécaire du ministère de l'intérieur jusqu'à la fin du second Empire. En 1876, il prit à l'Académie des inscriptions la place laissée vacante par la mort de M. A.-F. Didot. Nous donnons ci-dessous la liste de ses principaux ouvrages : *Camera Lucida; portraits contemporains et tableaux de genre* (1845, in-8); — *Le Triumvirat littéraire au* XVI*e* *siècle. Juste Lipse, Joseph Scaliger et Isaac Casaubon* (1852, in-8); — *Les Ennemis de Voltaire* (1853, in-8); — *Histoire des livres populaires, ou De la Littérature du colportage depuis le* XV*e* *siècle jusqu'à l'établissement de la commission d'examen des livres du colportage (30 novembre 1852)* (1854, 2 vol. in-18); — *Les Gladiateurs de la république des lettres aux* XV*e*, XVI*e* *et* XVII*e* *siècles* (1860, 2 vol. in-8); — *Curiosités de l'étymologie française, avec l'explication de quelques proverbes et dictons populaires* (1863, in-12); — *La Muse pariétaire et la Muse foraine, ou les Chansons des rues depuis 15 ans* (1863, in-8); — *Des Chansons populaires chez les anciens et chez les Français. Essai historique, suivi d'une étude sur la chanson des rues contemporaine* (1866, 2 vol. in-18); — *Étude sur le langage populaire, ou Patois de Paris et de sa banlieue, précédée d'un coup d'œil sur le commerce de la France au moyen âge, les chemins qu'il suivait et l'influence qu'il a dû avoir sur le langage* (1873, in-8); — *De quelques Parisianismes populaires et autres locutions non encore ou plus ou moins imparfaitement expliquées des* XVII*e*, XVIII*e* et XIX*e* *siècles* (1876, in-12); — *Le Comte de Caylus, d'apres sa correspondance* (1877, in-8); — *Correspondance inédite du comte de Caylus avec le P. Paciaudi, théatin (1757-1765), suivie de celles de l'abbé Barthélemy et de P. Mariette avec le même* (1877, 2 vol. in-8); — *Guillaume Du*

Tillot, ministre des infants ducs de Parme, don Philippe et don Ferdinand, sa disgrâce, sa chute et sa mort. 1749 à 1771 (1879, in-8); — *Notes sur les lettres de Cicéron. Addition au tome 5e des Œuvres de Cicéron* (1882, in-8). Enfin, tout récemment, il venait de publier la première traduction française complète de Fortunat dans la collection des auteurs latins, et en même temps il lisait à l'Académie de fines études sur le poète du ve siècle et ses relations avec sainte Radegonde.

— M. Edme Cougny, docteur ès lettres, inspecteur honoraire de l'Académie de Paris, qui est mort le 3 juillet à 71 ans, était avant tout un helléniste. Il professa successivement la rhétorique en province, puis à Henri IV et à Saint-Louis. C'est en 1878 qu'il fut nommé inspecteur d'Académie. En dehors de sa collaboration à la grande collection des classiques grecs de la maison Didot, pour laquelle il acheva la préparation, commencée par Dubner, de l'*Anthologie grecque,* et des *Extraits des auteurs grecs concernant l'histoire et la géographie des Gaules,* dont la Société de l'Histoire de France l'avait chargé de préparer le texte et de faire la traduction, et dont le 5e volume a tout récemment paru, M. Cougny a laissé un certain nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous mentionnerons : *Guillaume Du Vair; étude d'histoire littéraire avec des documents nouveaux, etc.* (1857, in-8); — *De Prodico Ceio, Socratis magistro et antecessore* (1857, in-8); — *Premiers Exercices oratoires. Quatre modèles tirés d'un manuscrit de la bibliothèque de Bourges et publiés pour la première fois avec une traduction française et des notes* (1863, in-8); — *Un Procès en matière de droits régaliens au* XVIe *siècle* (1864, in-8); — *La Jeunesse de Virgile* (1865, in-8); — *De la Philosophie chez les jurisconsultes du* XVIe *siècle et en particulier chez Simion Marion* (1865, in-8); — *Le Parti républicain sous Henri III d'après les documents nouveaux* (1867, in-8); — *Pibrac, sa vie et ses écrits. Fragments d'une étude historique et littéraire* (1869, in-8); — *Les Audiences d'apparat au parlement de Paris* (1870, in-8); — *Théories politiques. François-Holman. La France-Gaule* (1874, in-8); — *Études historiques et littéraires. Jeanne d'Arc, épopée latine du* XVIe *siècle* (1875, in-8); — *Études sur le* XVIe *siècle. Théories politiques. Béroalde de Verville. L'Idée de la République. Le Moyen de parvenir* (1880, in-8).

— Les sciences chimiques ont fait une perte sensible dans la personne de M. Hippolyte Leplay, mort le 20 juillet dernier. Né à Autretot (Seine-Inférieure) en 1813, M. Leplay commença par être interne des hôpitaux à Paris; il devint ensuite l'élève de Dubrunfaut, puis son collaborateur, et finit par entrer dans sa famille, en épousant une de ses nièces. Les plus importants de ses travaux, dont nous donnons une liste incomplète, portent sur la fabrication du sucre : *Culture du sorgho sucré comme plante industrielle et comme plante fourragère* (1858, in-8); — *L'Impôt sur le sucre considéré au point de vue des progrès à réaliser dans la fabrication des sucres* (1863, in-8); — *Chimie théorique et pratique des industries du sucre. Étude historique, chimique et industrielle des procédés d'analyse des matières sucrées, etc., suivie de la description d'un nouveau procédé d'analyse chimique industrielle des matières sucrées* (1883, in-8); — *L'Osmose et l'osmogène Dubrunfaut dans la fabrication et le raffinage des sucres* (1883, in-8); — *Dosage du sucre dans les matières sucrées par fermentation et distillation, détermination de la valeur des mélasses en distillerie, considéré au point de vue chimique* (2e éd. 1884, in-8).

— On annonce encore la mort : de M. Arthur Amiaud, orientaliste, mort à Paris le 30 mai; — de M. Auguste Aymard, archiviste departemental honoraire, ancien président de la Société académique du Puy et membre de la Société

des antiquaires de France, mort à l'âge de 81 ans; — de M. le comte D'HERTAULT DE BEAUFORT, ancien directeur de la presse aux affaires étrangères, sous le ministère du marquis de Moustier, mort à Neuilly-sur-Seine : — de M. Gabriel-Norbert BILLIART, ancien directeur du *Journal Officiel,* sous l'Empire, auteur de plusieurs ouvrages, entre autres *l'Empereur et le Soldat* (1868, in-8) et *la Royauté sans le roi, réponse aux habiles* (1883, in-12), mort le 20 juillet à Beuzeval : — de M. le comte Louis DE BOUILLÉ, né à Paris en 1827, ancien député royaliste à l'Assemblée nationale et ancien sénateur de la Nièvre, auteur de travaux sur l'armée, parmi lesquels un *Album de la cavalerie française* (1881, in-fol. oblong. avec 66 pl.), mort à l'âge de 73 ans ; — de M. le duc DE CLERMONT-TONNERRE, né le 15 mars 1812, mort à l'âge de 76 ans : — de M. Henri DUTASTA, maire de Toulon, ancien professeur de philosophie, ancien élève de l'École normale supérieure, né à Bordeaux en 1843, auteur de plusieurs ouvrages, entre autres *le Capitaine Vallée, ou l'Armée sous la Restauration* (1883, in-12) : — de M. le colonel d'artillerie de marine MAILLARD : — de M. Auguste MERMET, compositeur de talent qui a écrit les deux opéras : *Rolland à Roncevaux* (1864, in-12) et *Jeanne d'Arc* (1876, in-12), mort le 4 juillet à l'âge de 79 ans; — de M. Léon PUISEUX, ancien inspecteur d'académie à Versailles, ancien directeur de l'École normale d'Auteuil, etc., historien distingué, auteur de plusieurs ouvrages très estimés sur les guerres anglo-normandes, mort en juin ; — de M. le marquis DE RAIGECOURT, ancien pair de France, membre du conseil de la Société bibliographique et président d'honneur du Salon bibliographique, mort victime d'un déplorable accident, le 4 juillet à l'âge de 85 ans ; — du R. P. Toussaint RAMBERT, supérieur du grand séminaire des Oblats de Marie-Immaculée, auteur de recueils ascétiques à l'usage de sa congrégation, publiés sous le voile de l'anonyme, et d'une *Vie de Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, évêque de Marseille fondateur des oblats de Marie* (2 vol. in-8, 1883), décédé le 12 juillet à Fréjus.

— A l'étranger on annonce la mort : du Dr Hermann BISCHOF, privat-docent à l'Université de Gratz et professeur à l'Académie de cette ville, mort à 54 ans, le 17 juin ; — du Dr Karl BÖTTCHER, ex-directeur de la section de sculpture au musée de Berlin, archéologue distingué, mort le 21 juin à Berlin ; — de M. COOK, d'Exeter, l'éditeur du commentaire biblique bien connu sous le titre de *Speakers commentary,* et qui, entre autres ouvrages importants, laisse un livre sur l'*Origine de la religion et du langage,* mort au commencement de juillet ; — de M. Francis DAY, inspecteur des pêcheries de l'Inde jusqu'en 1877, qui consacra sa vie à l'étude de l'ichthyologie sur laquelle il a laissé d'importants travaux : *The Fishes of Malabar* (1865) ; *The Fishes of India* (1868, puis 1876-1878, avec un supplément en 1888) et un volume analogue sur la Grande-Bretagne et l'Irlande (1880-1883), mort le 10 juillet ; — de M. Franz-Clemens EWERBECK, professeur d'architecture à l'Ecole technique supérieure d'Aix-la-Chapelle, où il est mort le 16 juin à 51 ans ; — du poète autrichien Robert HAMERLIN, mort à Gratz le 3 juillet : — de M. Charles HARWICK, qui, après avoir débuté comme peintre de portraits, se jeta dans l'archéologie, devint vice-président du *Manchester litterary Club* qu'il avait contribué à fonder, et publia de nombreux travaux, particulièrement sur l'histoire du Lancashire : *History of Preston ; — Ancient Battlefields of Lancashire ; — Traditions, superstitions and folklore, chiefly Lancashire,* mort le 8 juillet à Manchester ; — de M. Aloïs HENNES, compositeur et critique musical, mort à Berlin, le 8 juin, à 62 ans ; — de M. Thomas HUTTON, fondateur du *Omskirk Advertiser,* mort à 72 ans à Omskirk, le 27 juin ;

— de M. le curé et docteur Lauer, philosophe et chansonnier allemand, mort à 73 ans, à Oberwalluf, dans l'Oberrheingau, le 12 juin ; — du chanoine Jean-Baptiste Lefebvre, de l'Université de Louvain, théologien distingué, l'un des collaborateurs de la *Revue catholique*, mort à Silayn, le 10 juin ; — du baron Wendelin von Maltzahn, bibliophile et bibliographe allemand, mort au commencement de juillet ; — du Dr Vincenz-Heinrich Mann, mort le 27 juin à Rostock, dont il avait écrit l'histoire ; — de M. Giuseppe Meini, philologue, helléniste distingué, de l'Académie della Crusca, mort subitement à Florence, au commencement de juillet ; — de M. Orest Müller, professeur à Saint-Pétersbourg, où il est mort le 14 juin ; — de sir James Allanson Picton, auteur de nombreuses monographies et de *Memorials of Liverpool* fort estimés, mort à Liverpool, le 15 juillet, à 84 ans ; — de M. Antonio Rusconi, érudit novarais, mort le 18 avril, à 61 ans ; — du Dr P.-H.-J. Schelting, professeur à la Faculté de droit d'Erlangen, où il est mort le 13 juin, âgé de 76 ans ; — de M. Eugène Stroobant, député à la Chambre belge, fondateur du cercle *de Dageraad* (1842), pour répandre le flamand, et de la Société littéraire et philologique de Bruxelles (1843), dont les publications flamandes étaient fort goûtées, mort le 5 mai ; — de M. Frank Thimm, né en Allemagne, mais qui vint de bonne heure en Angleterre, également versé dans la littérature de l'un et de l'autre pays, auteur, entre autres ouvrages, d'une bonne *Literature of Germany from its earliest period to the present times*, et de *Shakespeariana from 1564 to 1871*, mort le 6 juillet ; — du Dr Robert Ultzmann, professeur à la Faculté de médecine de Vienne, mort à 57 ans, le 9 juin ; — du bibliophile anglais M. William Wiper, qui laissa gracieusement à la disposition de M. Stephen Leslie, pour sa *National Biography*, les matériaux inédits qu'il avait rassemblés pour une vie de Richard Braithwaith, mort le 3 juillet.

Concours et Prix. — Au concours des antiquités nationales, l'Académie des inscriptions a décerné la première médaille à M. Jarry, pour sa *Vie politique de Louis de France, duc d'Orléans (1372-1407)* ; la deuxième, à M. Paul Guérin, pour son *Recueil de documents concernant le Poitou ;* la troisième, à M. C. Pallu de Lestre, pour ses *Fastes de la Numidie sous la domination romaine ;* la quatrième médaille, exceptionnelle, à M. C. Favre et L. Lecestre, notre collaborateur, pour leur édition du *Jouvencel* de Jean de Bueil. Des mentions ont été accordées à MM. le duc de la Trémoille (*Archives d'un serviteur de Louis XI*) ; Ch. Morel (*Genève et la Colonie de Vienne*) ; Bleicher et Fauvel (*Étude préhistorique de l'Alsace*) ; Prudhomme (*Histoire de Grenoble*) ; H. Stein (*Olivier de la Marche*) ; G. d'Espinay (*Coutume de Touraine au* xve *siècle*).

— L'Académie des sciences morales et politiques met au concours pour 1892, pour le prix Doniol de 2,000 francs, une « Histoire du droit des neutres et de son introduction dans la législation moderne de l'Europe. »

— La Société de statistique de Marseille ouvre un concours : 1° pour un mémoire sur la statistique ou la topographie d'une ville ou d'un canton du département des Bouches-du-Rhône ; 2° pour un ouvrage imprimé, intéressant le commerce de Marseille, et celui du département des Bouches-du-Rhône.

— Le cercle de la presse et des arts de Marseille vient d'ouvrir son quatrième concours littéraire et poétique. Le concours restera ouvert jusqu'au 1er septembre. Le programme comprend : 1° une nouvelle de 300 lignes au plus ; 2° une pièce en un acte et en prose ; 3° une poésie de 100 vers au plus. Faire parvenir au président du cercle (rue Noailles, 15, Marseille), les

compositions non signées, avec une épigraphe reproduite sur une enveloppe cachetée, contenant le nom et l'adresse de l'auteur. Des médailles en or et de valeur diverse sont attribuées aux lauréats.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 5 juillet, M. Boissier a lu un mémoire tendant à démontrer que Boèce était chrétien. — Le 12 juillet, M. l'abbé Duchesne a fait connaître un recueil de vies de papes, qu'il attribue au cardinal Pandolphe, partisan d'Anaclet II. M. T. Naville a fait une description des fouilles pratiquées par lui sur l'emplacement d'un temple égyptien de Bubasti. — Le 19 juillet, M. Carapanos a communiqué le résultat de ses explorations à Corfou. M. Salomon Reinach a lu un mémoire sur les inscriptions inédites recueillies en Asie Mineure, de 1830 à 1834, par le général Callier. M. J. Halévy a lu un travail sur le psaume 68 : *Exsurgat Deus.*

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 29 juin, M. Gréard a donné lecture d'un mémoire sur l'éducation physique et morale dans les lycées ; M. de Franqueville a terminé de lire son travail sur le barreau anglais. — Le 6 juillet, M. Besnard a communiqué un travail sur l'esthétique d'Épicure et de ses disciples. — Le 13 juillet, M. Picavet a fait une lecture sur Maine de Biran ; M. Baudrillart a continué celle qu'il avait commencée sur les populations de la Provence.

Les Correspondants de Peiresc. — Sait-on combien Peiresc a écrit de lettres, et par conséquent combien à peu près il en a reçu ? Son éditeur érudit va nous le dire. Plus de sept mille, entre 1606 et 1637 (fasc. VI, p. 31, n. 1). Nous n'en sommes aujourd'hui qu'aux fascicules XV et XVI. C'est dire que ce ne sont pas les derniers dont nous régalera notre collaborateur et ami M. Tamizey de Larroque. Le fascicule XV est consacré à un Tunisien : *Thomas d'Arcos, lettres inédites écrites de Tunis à Peiresc 1633-1636* (Alger, A. Jourdan, 1889, in-8 de 56 p. Extrait de la *Revue africaine*). Thomas d'Arcos, « homme de mérite extraordinaire, » dit Peiresc (p. 5), naquit à la Ciotat, devint secrétaire du cardinal de Joyeuse, se maria en Sardaigne, fut pris par des corsaires, et au bout de trois ans d'esclavage, remis en liberté, se fit musulman. Toute sa correspondance prouve de quelle souplesse d'esprit et de caractère il était doué. Lisez, page 20 : « Je crains qu'il [M. de Peiresc] ne m'aye écarté pour quelque valet de trèfle et serai très marry d'avoir perdu l'amitié et bienveillance d'un si insigne personnage... Je ne laisseray pour cela d'estimer sa vertu et son mérite et si je ne mangeray à sa table, je me contente des miettes qui tomberont d'icelle. » Quant à l'étendue de ses connaissances et à la fécondité de sa production, il suffit de connaître qu'il savait du droit et qu'il était versé dans l'histoire naturelle. Mais un corsaire, amateur de manuscrits, n'a point rendu, comme celui dont parle Bayon (p. 55), ses livres, et nous ne nous consolerons jamais peut-être de leur perte. Que de pages charmantes nous perdons, témoin celle sur les gazelles et les caméléons (p. 31). N'était-il pas un peu de leur race ? — Le fascicule XVI nous offre les *Lettres inédites écrites de Paris à Peiresc, 1630-1636, par François Luillier.* (Paris, veuve Léon Techener, 1889, in-8 de 56 p.). Le correspondant n'est pas aussi étrange. Il s'est peint lui-même à la plume un « paisible » « maistre de comptes » (p. 54), qui aimait mieux « les plaisirs de la philosophie » (p. 54) et le « ramas de ces belles pièces des plus excellents auteurs de l'antiquité » que les « vieux mémoires de notre chambre que l'on peut bien appeler meschants lambeaux » (p. 42). Il y a, à la suite, toute une page finement tracée, mais bien ennuyée, du pauvre « maistre » que Peiresc a condamné à faire la table et à copier les

extraits intéressants de ces gros registres. Il lui plaisait mieux d'avoir le mot vif, bien en situation, bien boulevardier, comme on dirait de nos jours (p. 17, n. 1). Mais ce qui nous a charmé de tous deux, MM. d'Arcos et Luillier, en dehors de leur esprit et de leur érudition, c'est le soin qu'ils prennent des lunettes. Il en faut à M. d'Arcos « trois ou quatre paires de 63 jusqu'à 66 ans d'âge. » (f. XV, p. 33), « car on n'en use point ici, les Turcz et les Mores ont la vue aussi bonne à 70 et 80 ans, comme ils l'avoient à 20 et 30 ans; et croy que ce bénéfice leur vient de n'en user ni de n'en avoir jamais usé » (p. 27). Lisez maintenant la lettre XV de Luillier (fasc. XVI, p. 39) et dites si M. de Peiresc n'était peut-être pas l'obligeant Trucheman entre le Tunisien et le Parisien. A ce propos, on l'est bien, Parisien, dans ce petit fascicule : on y parle même de M. Boulanger; et notre savant ami M. Tamizey de Larroque « regrette de ne pouvoir rien dire sur lui » (p. 48. n. 1).

PARIS. — On ne peut que féliciter la librairie Welter de la publication périodique qu'elle a entreprise cette année sous le titre de : *Revue bibliographique et critique des langues et littératures romanes* (in-8, 12 fascicules par an, 17 fr.). Donner une liste méthodique et complète de tous les ouvrages nouveaux parus dans le domaine des sciences romanes et des travaux de la linguistique générale dans ses rapports avec la philologie romane, liste comprenant jusqu'aux dissertations et articles de revue, joindre au besoin à chaque mention de travail l'indication du sujet qu'il traite et des idées qui y dominent, faire connaître les critiques qui en ont paru dans les divers recueils, tel est le but que se propose le docteur Ebering, rédacteur de la revue. L'importance de cette entreprise n'échappera à personne. Chaque numéro comprend plusieurs divisions et subdivisions que nous reproduirons ici pour mieux faire voir la manière dont le travail a été conçu : A. *Linguistique et Philologie comparée:* 1. *Bibliographie;* 2. *Encyclopédies;* 3. *Périodiques;* 4. *Grammaires;* 5. *Histoire littéraire, poétique;* 6. *Pédagogie, enseignement;* 7. *Folklore, mythologie;* 8. *Sciences auxiliaires* (*Histoire générale, anthropologie, philosophie, etc.*); B. *Langues et littératures non romanes :* I. *Latin;* II. *Celtique;* III. *Italique;* IV. *Basque;* V. *Germanique;* VI. *Varia* (*slave, etc.*). Chacune de ces subdivisions en comporte de nouvelles : 1. *Littérature:* a) *Histoire littéraire;* b) *Editions et monographies :* α) *Collections;* β) *Anonymes;* γ) *auteurs*; 2. *Philologie :* a) *Grammaire;* b) *Lexicographie;* 3. *Sciences auxiliaires :* C. *Langues et littératures romanes : Roman en général.* I. *Italien;* II. *Latin;* III. *Français;* IV. *Provençal;* V. *Catalan;* VI. *Espagnol;* VII. *Portugais;* VIII. *Roumain.* Chacune de ces divisions comporte les subdivisions de la première partie. Une table alphabétique termine chaque fascicule. Jusqu'ici la publication nous semble menée avec beaucoup de soin de la part de l'éditeur. Nous souhaitons seulement que les erreurs typographiques trop nombreuses disparaissent de cet excellent travail.

— On ne saurait se dissimuler l'importance de l'œuvre entreprise par Son Em. le cardinal Lavigerie. Récemment, nous rappelions, à la suite de M. Godefroid Kurth, que c'est un nouvel épisode de la lutte entre l'islam et le christianisme (tome LVI, p. 91). Nous signalerons aujourd'hui l'intéressant article consacré à la traite par M. A. Spont dans la *Revue de géographie* du mois d'août. Remarquant que la traite n'a jamais eu les proportions qu'elle a acquises au milieu de ce siècle, M. A. Spont voit deux causes à ce développement inouï : 1° le commerce de l'ivoire qui exige des porteurs; 2° l'islamisme qui cherche des eunuques et veut remplir ses harems. L'auteur passe ensuite en revue les théâtres principaux de la traite ;

1° le Soudan, du Ouadaï au Sénégal et au golfe de Guinée, exportant 15 milliers d'esclaves dans le Maroc et la Tripolitaine, marché de la Turquie; 2° le Haut Nil et l'Éthiopie méridionale dont le chiffre d'exportation s'élève à quelque vingt milliers de nègres expédiés dans la Turquie d'Asie, l'Égypte, l'Arabie et la Perse; 3° enfin, la côte de Zanzibar qui fournit de quarante mille esclaves environ l'Arabie, la Perse, les Comores et Madagascar. Le total annuel des esclaves exportés réellement s'élèverait ainsi à 70,000; ce qui suppose 250,000 à 300,000 victimes, étant donné le nombre de morts qui se produisent pendant le voyage du lieu de capture au port d'embarquement. On voit par ces quelques lignes l'importance de l'œuvre du cardinal Lavigerie et l'intérêt du travail que M. Spont continuera dans le prochain numéro de la *Revue de géographie*.

— M. Émile Picot publie une bien curieuse petite étude : *Note sur l'enlumineur parisien Guillaume Richardière et sur son beau-père Philippe Daufrie* (Paris, gr. in-8 de 10 p. Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris*). La notice a été écrite à l'occasion de l'entrée dans la bibliothèque de feu le baron James de Rothschild d'un *Missale romanum* publié par Jacques Kerver (1583, gr. in-fol.) et rapporté d'Italie. Cet admirable volume a été enluminé, d'après une inscription rédigée par l'artiste lui-même, « par le commandement de M. des Alymes, ambassadeur de monseigneur le duc de Savoye en France. » M. Picot nous fait connaître, en passant, ce diplomate homme de lettres, René de Lucinge, chevalier, seigneur des Alymes, et il donne la liste de sept de ses ouvrages, soit imprimés, soit manuscrits. Il donne aussi de curieux détails sur Philippe Daufrie, imprimeur, graveur et mathématicien, dont Richardière avait épousé la fille en 1580, détails qui complètent ce que nous avaient déjà appris sur ce personnage, plus célèbre que son gendre, La Croix du Maine, le baron Pichon (*Mémoire pour servir à l'histoire de Germain Pillon*, 1860) Jal (*Dictionnaire critique*). La brochure est ornée de deux planches, l'une qui reproduit la riche ornementation de la reliure, l'autre l'inscription de l'enlumineur.

— M. Antoine Villemot, sous-chef de bureau au ministère de l'instruction publique, vient de publier un opuscule dont nous transcrivons le titre complet : *Exposition universelle de 1889, groupe 2, classe VII. Enseignement secondaire. Documents, publications et ouvrages récents relatifs à l'éducation des femmes et à l'enseignement secondaire des jeunes filles. Noyau de collection constitué et Catalogue analytique rédigé par Antoine Villemot* (Paris, P. Dupont, in-8 de 99 p.). On y trouve de nombreuses indications non seulement de volumes parus sur la matière, mais même d'articles de revue; ce catalogue peut donc rendre quelques services. Mais, ce qu'on y cherche en vain, c'est l'ordre et la méthode; et aucune table ne vient suppléer à ce défaut fâcheux.

— On annonce la publication, à la librairie Calmann Lévy, des *Lettres du duc d'Orléans*, le fils aîné de Louis-Philippe, qui périt si malheureusement. Ces lettres sont publiées par les soins de Monsieur le comte de Paris et de Mgr le duc de Chartres.

— Le 15 juillet a commencé la publication d'une nouvelle revue « générale, historique et artistique. » La *Chronique de France* (45 fr. par an), prétend être le « résumé de l'année historique, écrit en dehors de toute opinion politique, avec une indépendance et une loyauté absolue. » Le besoin de cette nouvelle publication ne se faisait vraiment pas sentir.

— Donnons une mention honorable aux deux intéressantes brochures du savant paléographe M. Omont : *Manuscrits relatifs à l'histoire de Paris*

et de l'Ile-de-France, conservés à Cheltenham dans la bibliothèque de sir Thomas Philips (Paris, gr. in-8 de 15 p.). — *Spécimens de caractères hébreux, grecs, latins et de musique gravés à Venise et à Paris par Guillaume Le Bé (1545-1592).* (Paris, gr. in-8 de 15 p.). Cette dernière brochure nous fait connaître un recueil précieux récemment acquis par la Bibliothèque nationale et intitulé [par le célèbre graveur G. Le Bé] : *Espreuves des lettres que j'ay taillées, tant en six et sept sortes de poinsons de lettres hébraïques, que autres lettres, en divers temps et pour diverses personnes et partie aussy pour moy.* — En lisant dans l'autre brochure la liste si riche de ceux des documents de la collection du feu baronnet sir Thomas Phillips, qui ont pour la France un intérêt particulier, chacun souhaitera que, comme les manuscrits des fonds Barrois et Libri, si heureusement reconquis par M. L. Delisle, les manuscrits exilés à Cheltenham nous soient bientôt rendus.

Signalons du même érudit : *Manuscrits relatifs à l'histoire de France conservés dans la bibliothèque de sir Thomas Philipps à Cheltenham* (Paris, Alphonse Picard, in-8 de 71 p., extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes,* t. LX).

— M. Henri Stein vient de publier deux nouvelles brochures, l'une historique, l'autre bibliographique ; toutes deux sont fort intéressantes. Dans *la Capitale du duché de Bourgogne aux* IXe *et* X^e *siècles* (in-8 de 9 p. Extrait de la *Revue des questions historiques*), notre collaborateur démontre que l'auteur de l'*Histoire des ducs de Bourgogne de la race capétienne,* M. Ern. Petit a eu tort de regarder Auxerre comme la capitale du duché de Bourgogne jusqu'à 1026, cette ville ayant été seulement, à cette époque, le centre du comté d'Auxerre. — Dans les *Recherches sur les débuts de l'imprimerie à Provins* (Paris, in-8 de 13 p.), M. Stein ne démontre pas moins bien, contre divers bibliographes, que Guillaume Tavernier n'a pas été le prototypographe provinois, et que l'imprimerie devait exister déjà plusieurs années à Provins lorsqu'il y fit paraître sa *Règle des Marchans* (1496, in-4). M. Stein qui, comme le rappelait récemment le *Polybiblion,* prépare un grand travail sur l'histoire de l'imprimerie en France, montre, par l'échantillon d'aujourd'hui, combien son ouvrage contiendra de renseigements non moins recommandables par leur précision que par leur nouveauté.

— Nous signalons, dans le numéro de juillet-août des *Variétés bibliographiques* publiées par M. E. Rolland (2, rue des Chantiers), la continuation de la *Flore populaire.* Le numéro actuel est consacré à la ficaire, à la nielle, à l'hellébore, au trolle, au populage, à l'aconit, au pied d'alouette, sans compter quelques plantes moins importantes. Nous unissons nos vœux à ceux des amateurs qui souhaitent de voir ces études réunies en volume comme la faune populaire.

— Dans le numéro du 3 novembre dernier *Samedi-Revue* a commencé sur le *Centenaire de 89* une série d'articles remarquables dus à la plume autorisée de M. Edmond Biré. Ce premier travail avait pour titre : *Les Derniers Jours de l'Académie française.* Depuis, et à des dates diverses, le même écrivain a donné dans *Samedi-Revue,* toujours à propos du Centenaire : *La Peur ; — La Dernière Distribution des prix de l'Université ; — Le 21 janvier 1794 ; — Le Carême civique ; — La Révolution et l'Enfance ; — Charades et Anagrammes.*

— C'est par erreur que, dans sa précédente livraison (t. LVI, p. 58-59), le *Polybiblion,* en parlant du livre de M. Pierre Bertrand : *Lettres inédites de Talleyrand à Napoléon, 1800-1809,* l'a indiqué comme édité par la maison Plon et Nourrit. La vérité c'est qu'il a été publié par la maison Perrin et Cie.

ALSACE. — Les deux invasions de 1815 et de 1870-71 ont coûté cher à la ville de Belfort et à ses environs sur une grande étendue. C'est ce que M. Henri Bardy vient d'établir, une fois de plus, pour la première de ces deux époques, dans sa brochure intitulée : *La Dernière Campagne du général Lecourbe. Belfort en 1815* (Saint-Dié, Humbert, in-12 de 77 p.). A côté du général Lecourbe, brave enfant du Jura qui devrait bien avoir à Belfort sa statue en face de celle de Denfert, un certain nombre de physionomies héroïques (des Franc-Comtois principalement, tels que les Japy, de Beaucourt, et les Courbet, d'Ornans) frappent l'attention et éveillent les sympathies. On ne saurait en dire autant des membres du conseil municipal de Belfort du temps dont les défaillances successives à l'égard des gouvernements impérial ou royal ressortent de deux délibérations très voisines de dates, et rappelées dans leurs termes mêmes par M. Bardy (p. 5 à 8). L'auteur nous paraît avoir pour Louis XVIII des sentiments peu bienveillants ; l'Empereur, par contre, est ici l'objet d'une admiration tempérée à grand' peine.

ANGOUMOIS. — Vient de paraître : *Les Haches en bronze de Chebrac,* par M. Gustave Chauvet. (Angoulême, Coquemard, in-8 de 12 p. avec 1 planche. Extrait du *Bulletin* de la Société archéologique de la Charente, année 1888.)

DAUPHINÉ. — Nulle part peut-être la vie littéraire n'est plus intense que dans le Dauphiné, dont un très vieil auteur nous représente déjà les habitants comme « courtoys, affables, de bon et gentil esprit, capables des sciences et surtout des mathématiques, curieux recercheurs des secrets naturels. » Les membres de l'Academie delphinale ne manquent pas à la tradition : on en jugera en lisant l'intéressant *Discours de M. Paul Fournier, président, sur les travaux des membres de l'Académie delphinale en 1887 et 1888* (Grenoble, Allier, in-8 de 50 p.). L'analyse que fait ce discours serait complète si l'auteur n'avait sciemment omis de parler de lui-même et de la place distinguée qu'il occupe dans le mouvement intellectuel du pays.

— La riche collection de manuscrits de la Bibliothèque de Grenoble comprend trois catégories : 1° les manuscrits de Jean de Caulet, évêque de Grenoble ; 2° ceux provenant des établissements religieux supprimés pendant la Révolution ; 3° ceux offerts par les particuliers ou acquis par l'administration. Dans sa *Notice historique sur la collection de manuscrits de la Bibliothèque publique de Grenoble* (Paris, Plon et Nourrit, in-8 de 40 p.), M. Paul Fournier examine en détail ces manuscrits et consacre une étude particulière au fonds de la Grande-Chartreuse, en même temps qu'il revient sur l'intéressante figure de Blumenau. L'inévitable Libri n'est pas oublié dans le chapitre des « disparitions. » Question : la ville ne possède-t-elle pas des manuscrits de la Blottière, de Montannel et du général Bourcet ?

— M. l'abbé Ravaud vient de publier la onzième excursion du *Guide du botaniste en Dauphiné* (Grenoble, Drevet, in-18 de 60 p.). Il semble que la flore dauphinoise soit un thème inépuisable, à lire cette livraison consacrée aux environs de Vizille, de La Mure, de la Salette et de Gap. Après avoir recueilli et admiré les plantes alpestres, M. Ravaud sait lever les yeux et consacrer aux splendeurs du massif quelques pages émues.

— Mme Louise Drevet vient d'ajouter un nouveau volume à son écrin déjà si riche et si varié des « légendes dauphinoises » : *Bobila, 1814 !* (Grenoble, Drevet, in-16 de 64 p.) retrace d'une façon imagée, dans un épisode, l'histoire de l'invasion autrichienne de 1814 en Dauphiné. Écrit d'un style alerte, ce petit ouvrage promène le lecteur dans les sites mystérieux et

poétiques qui environnent la Grande-Chartreuse, dont l'auteur décrit les beautés avec un vif sentiment de la vérité. Huit dessins accompagnent le texte.

— Sous le titre de : *Achard, peintre paysagiste* (Paris, Fischbacher, in-8 de 49 p.), M. Marcel Raymond retrace avec amour la vie tourmentée du maître en même temps qu'il étudie son œuvre un peu lourde d'abord, mais devenue peu à peu délicate et pleine d'une harmonie discrète. Achard est né dans un coin riant des environs de Grenoble, à Voreppe, et s'il est exact de dire qu'il faille demander au berceau le secret de la vie, l'artiste devait tout naturellement consacrer ses heureuses qualités natives au paysage. Un portrait et cinq dessins accompagnent cette étude remarquable.

—.M. Brun-Durand, correspondant du ministère de l'instruction publique, publie, sous ce titre : *L'État du diocèse de Saint-Paul-Trois-Châteaux au* XVIIIe *siècle* (Paris, A. Leroux, gr. in-8 de 16 p. Extrait du *Bulletin du comité des travaux historiques*), un document, qui fait partie des archives départementales de la Drôme, non daté, mais de 1760 environ. Indépendamment du nom de toutes les paroisses de ce petit diocèse, il en fait connaître les bénéfices ecclésiastiques et les couvents, et donne les revenus du clergé, dans cette partie de l'ancienne France, il y a cent trente ans. M. Brun-Durand, qui est un de nos plus sérieux travailleurs, a rapproché avec beaucoup de soin, dans de nombreuses notes, les indications fournies par son document de celles que fournissent le mémoire de l'intendant Boucher sur la généralité de Grenoble (1693), les almanachs ecclésiastiques et royaux de l'époque, etc.

FRANCHE-COMTÉ. — M. L. Cardot de la Burthe a extrait du *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône* (année 1888) son travail sur *Vesoul à la fin du* XVIIIe *siècle* (Vesoul, A. Suchaux, in-8 de 20 p.). Utile et intéressant tableau qui représente la petite cité vésulienne telle qu'elle était à l'époque. Il eût été désirable qu'un plan et même une vue de la ville ancienne fussent joints à la brochure. Son mérite en eût été sérieusement accru.

— Dans la *Terre du froid* (Montbéliard, V. Barbier, in-8 de 242 p.), M. le docteur Muston étudie la dernière période glaciaire, par laquelle notre globe a passé, c'est-à-dire les temps quaternaires. Il décrit successivement les phénomènes glaciaires dans tous les pays, en insistant sur ceux du Jura, puis il parle de la formation du sol et de la faune primitive. Étude rapide, assez complète, d'une lecture agréable, mais dans laquelle apparaît parfois la fantaisie. Disons aussi qu'il n'est point toujours facile de distinguer ce qui appartient en propre à l'auteur. Vingt-sept jolies planches accompagnent ce travail.

GASCOGNE ET GUYENNE. — M. Émile Rébouis, avocat, ancien élève de l'École des chartes et des Hautes-Études, s'est voué à la publication des coutumes du Sud-Ouest. On lui devait déjà *Cinq coutumes de Tarn-et-Garonne* (1886), les *Coutumes de Castelsagrat en Querci* (1881), les *Coutumes de Clermont des Dessus* (1881) et celles de *Puymirol* (1887). Voici deux autres coutumes de l'Agenais rapportées de Londres par Bréquigny dans la collection Moreau, les premières concédées à Castel-Amouroux (aujourd'hui Labastide Castel-Amouroux) en 1287, les secondes à Saint-Pastours en 1289. Ces deux documents sont absolument les mêmes. M. Rébouis a donné à la fois le texte et la traduction des deux chartes. Il nous promet la publication des coutumes de deux autres villes de l'Agenais, Monclar et Montflanquin, et nous savons qu'il prépare déjà l'édition de plusieurs autres chartes de la même région, notamment celle de Saint-Maurin.

LANGUEDOC. — L'imprimerie de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier vient de publier une magnifique étude d'histoire ecclésiastique au XVIIIe siècle : c'est la biographie de l'évêque François-Renaud de Villeneuve, par M. l'abbé Ferdinand Saurel, chanoine de Montpellier, correspondant du ministère de l'instruction publique, etc. Cet ouvrage mériterait plus qu'une simple mention. L'auteur a « voulu peindre en quelque sorte non seulement un grand évêque, mais encore le temps et le pays où il a vécu. » Il s'est aidé pour cette étude de nombreux documents dont la nomenclature seule tient six grandes pages. Ce volume in-4 est un tirage à part des *Mémoires de l'Académie;* la partie typographiqme est vraiment remarquable. M. le chanoine Saurel vient d'être orné des palmes d'officier d'Académie; ce n'est que la légitime récompense de ses mérites et de ses travaux ; nous y applaudissons de tout cœur.

— Sous ce titre : *Un Savant historien de Provence,* M. Laurent de Gavoty vient de faire paraître une étude biographique d'un écrivain originaire de Montpellier, M. Alfred Saurel, frère du précédent, homme de bien qui faisait partie de toutes les sociétés littéraires de la région. Le catalogue de ses œuvres indique quarante brochures ou livres sur l'histoire de la Provence en général et de Marseille en particulier ; seize titres de pièces de théâtre en prose ou en vers ; en outre Alfred Saurel a collaboré à quatre journaux et aux publications d'Adolphe Joanne. Une vie si bien remplie méritait d'être racontée pour servir d'encouragement et d'exemple.

— M. le comte de Castelnau public une etude biographique et politique sur M. de Tarteron, ancien député et membre du conseil général du Gard. Il convenait de mettre en lumière cette existence toute consacrée aux intérêts du département ou de la France : M. de Tarteron a représenté pendant quarante ans le canton de Sumène au conseil du Gard où son expérience des affaires et la dignité de son caractère lui avaient acquis, même parmi ses adversaires, une grande considération et une influence incontestable ; comme député royaliste, il joua un certain rôle au sein de plusieurs commissions importantes et surtout dans le comité des Neuf en 1873. M. de Castelnau a raconté cette vie si digne et si utile avec un vrai talent d'historien : on sent qu'il aimait son héros, mais on peut s'apercevoir en même temps qu'il n'a pas cessé d'être impartial ; dans certaines conjonctures difficiles il a su, en revêtant le caractère conciliant de M. de Tarteron, se maintenir dans les limites d'une prudente et sage modération. Ce travail, qui a été l'objet d'un tirage à part, a été publié d'abord dans la *Revue du Midi.*

— On annonce, comme devant paraître prochainement, une savante étude d'histoire religieuse ; *Le Couvent des dominicains de Genolhac, 1298-1791. Sa fondation, ses diverses phases, sa suppression,* par M. l'abbé C. Nicolas, curé-doyen de Genolhac. Nous aurons l'occasion de revenir sur cet important travail.

LIMOUSIN. — M. G. Clément-Simon a extrait de la *Biographie tulloise* une étude considérable et très bien faite sur J.-C. Jumel (Tulle, imprimerie Crauffon, gr. in-8 de 58 p.). L'auteur s'est occupé de Jean-Charles Jumel, non comme d'un compatriote, car Jumel était né à Paris (en 1751); mais parce qu'une partie de sa vie appartient à l'histoire de Tulle, parce qu'il donna dans cette ville le spectacle odieux de ses excès de tout genre, parce qu'enfin il a mérité d'être surnommé le Père Duchesne de la Corrèze. Jumel était vicaire de la paroisse de Sainte-Opportune en 1779 ; il devint successivement curé d'Houilles, près de Versailles ; chanoine de Saint-Marcel, chanoine du Mans, aumônier de l'École militaire ; en 1779 parut

son premier ouvrage : *L'Éloge de l'abbé Suger*. En 1789, il fut un des tristes héros de la prise de la Bastille. En 1791 il vint à Tulle à la suite de l'évêque Brival. M. Clément-Simon complète ce que le comte de Seilhac (*Scènes et Portraits de la Révolution en Bas-Limousin*, 1878) avait raconté du deplorable rôle joué par Jumel à Tulle pendant toute la période révolutionnaire. La notice si savante, si complète sur le mauvais prêtre qui « fut aussi méprisable dans sa vie privée que dans sa vie publique » est terminée par une *Bibliographie* en 26 articles.

LYONNAIS. — M. Greppo commence la publication d'une *Collection de trente pièces rares et curieuses de la fin du* XVIIIe *siècle et de la Révolution française*. Ce sont des documents pour ou contre la Révolution; quelques-uns mêmes n'ont aucun caractère politique. Ces pièces sont tirées sur papier de Hollande. Le prix de la collection est de 100 fr. (26, rue Tronchet, à Lyon).

— Au moment où beaucoup de personnes regardent comme prochaine « la fin d'un monde, » sinon du monde, et voit l'avenir sous les couleurs les plus sombres, on est heureux de rencontrer quelques esprits qui fassent naître l'espérance en face de l'inquiétude, qui montrent la lumière à côté des ombres. C'est ce que fait le P. Ragey, mariste, dans un article qui a été tiré à part, de l'*Université Catholique* (Lyon, Vitte et Perrussel, gr. in-8 de 53 p.). Il rappelle qu'à d'autres époques aussi l'on désespéra du salut du monde, mais que les Léon le Grand, les Urbain II surent triompher des obstacles. Il fait ressortir notamment les ressemblances entre notre époque et la fin du XIe siècle, rappelle tout ce qui a été accompli par le grand pape qui nous gouverne et dont la devise même, qui est le titre de cette brochure, *Lumen in cœlo*, est une invitation à l'espérance.

NORMANDIE. — Diverses brochures ont été extraites du dernier *Précis des travaux de l'Académie de Rouen* (in-8, 430 p., Rouen, imp. Cagniard) : *Le Graveur Delaunay, lauréat du prix Bouctot, et les Artistes normands au Salon de Rouen, 1888*, par M. Jules Adeline (in-8, 27 p. pl.); — *Note sur quelques inscriptions normandes du* XVIe *siècle ayant trait à la pensée de la mort*, par M. Christophe Allard (in-8, 16 p.).

— Signalons encore : *Notice sur Septforges et ses seigneurs* (Bull. de la Société historique et archéologique de l'Orne, t. VIII, p. 150-208), par M. de Beauchêne); — *La Ville et le Château de Domfront* (*Idem*, p. 209-216), par M. H. Le Faverais; — *La Ville, le château et le Pays d'Exmes pendant l'occupation anglaise, de 1417 à 1449* (*Idem*, p. 101-148), par M. Henri du Motey ; — *Renseignements statistiques sur l'état de l'agriculture vers 1789, recueillis par le comité de l'Exposition universelle de 1889* (*Seine-Inférieure*), par M. Charles de Beaurepaire (Rouen, Cagniard, in-8, 113 p.); — *La Captivité et la Mort de Dubourg dans la cage de fer du Mont-Saint-Michel* [nouvelle édition], par M. Eug. de Beaurepaire (Caen, Delesques, in-4); — *Notice nécrologique sur J.-B. Lieury* [né à Rouen, 1818-1887] (Rouen, imp. Lecerf, in-8, 3 p.), extr. du *Bull. de la Société des amis des sciences naturelles*, par M. Eug. Niel; — *Coup d'œil sur l'Histoire littéraire des archevêques de Rouen du* IIIe *au* XIIIe *siècle*, par M. l'abbé Sauvage (Rouen, imp. Cagniard, in-8, 36 p.); — *Bibliographie normande. L'Abbé Sauvage* (Rouen, imp. Leprêtre, in-12, 12 p.), et dans le *Journal de Bernay* (3 juillet 1889), *François-Alexandre Malbranche*, sa vie et ses œuvres, par M. Eug. Niel, lecture faite à la Société libre de l'Eure, section de Bernay, le 23 juin précédent.

PICARDIE. — Avec non point un « livre de raison, » mais un tout simple et tout sec « cahier des dépenses d'un riche habitant d'Abbeville, seigneur de plusieurs terres à clocher, et plus tard propriétaire d'un hôtel à Amiens, »

M. Robert de Guyencourt, dans un opuscule intitulé : *Frais et menues dépenses d'un maître de maison au* XVIIIe *siècle* (Amiens, imp. Douillet, in-8 de 17 p. Extrait du t. XXX des *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*), a su donner un aperçu très curieux, présenté de la plus intéressante façon, de ce qu'était la vie intime dans une famille aisée, dont il n'a point voulu révéler le nom, vers le milieu du siècle dernier.

POITOU. — M. J.-L. de la Marsonnière, ancien procureur général, président de la Société des antiquaires de l'Ouest, vient de publier une très intéressante *Biographie de M. Lecointre-Dupont* (Poitiers, typ. Oudin, in-12 de 170 p. avec un portrait). Nous signalerons particulièrement les chapitres sur M. Lecointre numismatiste; sur M. Lecointre historien, et sur M. Lecointre et la Société des antiquaires de l'Ouest. En annexe ont été reproduits les deux discours de M. Alfred Barbier, relatifs au vénéré défunt, la bibliographie dressée par M. A. de la Bouralière, etc.

— Vient de paraître : *Épigraphie romaine du Poitou et de la Saintonge*, par M. Émile Espérandieu, lieutenant-professeur à l'École militaire d'infanterie, correspondant du ministère (Paris, Ernest Thorin; Melle, Édouard Lacuve, gr. in-8 de 411 p., accompagné d'un album de 69 pl. Extrait de la *Revue poitevine et saintongeaise*). Ce volume sera suivi de deux autres : 1° *Sigles figulins de l'époque romaine, découverts dans les départements de la Vienne, de la Vendée, des Deux-Sèvres, de la Charente et de la Charente-Inférieure* (in-8, avec nombreuses gravures dans le texte); 2° *Inscriptions chrétiennes du Poitou et de la Saintonge antérieure au* XIe *siècle* (in-8 avec nombreuses figures dans le texte).

— M. le baron Adalbert de Beaucorps a tiré à part du journal *le Loiret* (n° du 18 avril), une étude sur *les Mémoires de Mme la marquise de la Rochejaquelein, publiés sur son manuscrit autographe par son petit-fils* (Orléans, impr. Michau, in-8 de 15 p.).

— Le magnifique château d'Oiron (Deux-Sèvres) et la non moins intéressante église qui l'avoisine, viennent d'être l'objet d'une monographie qui rendra de grands services aux touristes intelligents et sera consultée avec fruit par les érudits eux-mêmes : *Oiron, le château et la collégiale*, par L.-A. Bossebœuf, professeur d'histoire, secrétaire général de la Société archéologique de Touraine (Tours, Louis Bousrez, in-8 de 79 p. avec une vue générale du château). Il a été fait une autre édition accompagnée de 15 vues photographiques.

— En cours de publication, dans les *Paysages et Monuments du Poitou*, de M. Jules Robuchon (Paris, Motteroz; Fontenay-le-Comte, Robuchon, in-fol. avec héliogravures et nombreux dessins dans le texte) : *Poitiers*, partie historique, par MM. de la Marsonnière et B. Ledain. L'ensemble des livraisons sur Poitiers formera un volume spécial.

— M. Gustave Chauvet, ancien président de la Société archéologique de la Charente, vient de faire paraître une plaquette intitulée : *L'Archéologie préhistorique à la Faculté des lettres de Poitiers, 1889, Cours de M. Lièvre* (Ruffec, imp. Picat, in-8 de 7 p.).

— Les résumés des conférences et des excursions du *Cours d'archéologie régionale*, de M. Lièvre, publiés par la *Revue poitevine et saintongeaise*, sont tirés à part au fur et à mesure, et paraîtront ultérieurement sous forme de volume.

— Nous devons citer comme un ouvrage important, impartial et érudit, les *Archives politiques du département des Deux-Sèvres, 1789-1889*, par M. Émile Monnet, secrétaire-rédacteur au Sénat (Niort, Clouzot, 2 vol. gr. in-8, ornés des portaits de tous les députés des Deux-Sèvres, depuis 1789).

— M. Maurice Lévesque prépare un album photographique de l'ancienne *Abbaye royale des Châtelliers,* qui comprendra 15 planches tirées au platine.

— M. M. Guette prépare (toujours sous le pseudonyme de L. de Kadoré) une plaquette de luxe : *En Loire,* qui sera le pendant de *En Sèvre.*

— Signalons également, à propos de l'abbaye des Châtelliers, la brochure de Mgr X. Barbier de Montault : *Le Livre d'heures des Châtelliers* (Vannes, imp. Lafolye, in-8 de 30 p. (extrait de la *Revue historique de l'Ouest*).

PROVENCE. — Mgr Ricard ne tardera plus guère, croyons-nous, de mettre au jour des documents importants qu'il a trouvés dans les papiers du cardinal Maury. Les hommes les plus compétents, versés dans la connaissance des faits de l'époque révolutionnaire, estiment qu'il y a là des pièces du plus haut intérêt pour la période de 1792 à 1815. En tout cas, nous savons que la mémoire du célèbre Vauclusien n'aura qu'à gagner à cette révélation posthume, qui n'a que trop tardé pour sa gloire.

— M. Louis de Bresc a raconté, d'une façon charmante (Draguignan, impr. Latil, in-8 de 20 p.) un petit voyage dont le but était cette fontaine de la commune de Bauduen (canton d'Aups, arrondissement de Draguignan), « la plus importante de France par son débit à la source même, et qui a toujours fait l'admiration des innombrables étrangers qui viennent la visiter. » Les descriptions que nous donne le spirituel narrateur sont accompagnées de renseignements historiques, parmi lesquels on remarque une petite notice sur le monastère de Sorps, fondé, près la magnifique source, en 1254, par Foulque de Caille, évêque de Riez, sur les ruines duquel un successeur de ce prélat, Louis Doni d'Attichy, fit construire, vers 1639, dans l'île même formée par les deux branches des eaux, une grande et belle maison de plaisance. C'est à cette époque que la source de Sorps reçut le surnom de Fontaine-l'Évêque.

— C'est un remarquable extrait du cours d'archéologie professé à la Bibliothèque nationale que nous donne M. Charles Wescher, en reproduisant sa leçon du 31 mai 1889 sous ce titre : *Quelques Mots sur le théâtre antique d'Orange* (*Vaucluse*) (Paris, Ernest Thorin, gr. in-8 de 15 p.). Le savant professeur rappelle que ce théâtre est pour la France un monument national, qu'il constitue, pour les études archéologiques, un document d'une valeur inappréciable; que, pour trouver l'équivalent de la scène d'Orange, le voyageur archéologue est contraint de traverser les mers, et d'aller sur les rivages lointains de l'Asie Mineure visiter la scène de Aspendos en Pamphilie. Il indique les urgentes réparations qu'il y aurait à faire au monument dont il raconte l'histoire depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours (1888). Nous tenons à reproduire les éloquentes lignes de la fin : « Nous avons le devoir de défendre nos monuments historiques, parce qu'ils font partie du patrimoine de la nation. Les ruines sont là pour réclamer sans cesse en faveur de leur origine et de leur destination : *Titulus perpetuo clamat.* C'est là une prescription qui court toujours. Il en est d'elle comme de celle dont parle Bossuet lorsqu'il dit que « la prescription contre la violence et l'iniquité est immortelle. »

— M. Camille Chabaneau, correspondant de l'Institut, vient de nous donner *le Roman d'Arles, texte provençal publié en entier pour la première fois depuis le manuscrit de M. Paul Arbaud, avec introduction, notes et appendice* (Paris, Maisonneuve, gr. in-8 de 84 p.). On ne connaissait de ce poème qu'un fragment, mis en lumière en 1873 par M. Victor Lieutaud, d'après une copie partielle du siècle dernier. Le savant romaniste a mis à la suite

du texte un grand nombre de notes importantes qui forment en leur ensemble une sorte de leçon de littérature comparée. On trouve à la fin de l'excellent petit volume une *Table des noms de lieux et de personnes*, une *Table des mots et des formes relevés dans les notes*, et. à l'*Appendice*, un extrait du poème sur saint Trophime relatif aux luttes des chrétiens et des Sarrasins sous Arles rapproché de divers passages du pseudo-Turpin, un extrait de *la Royale Couronne des roys d'Arles*, par l'abbé Bouis (Avignon, 1671), extrait intitulé : *Comme l'Empereur Charles délivra Arles du siège des Sarrazins et du séjour qu'il fit dans la ville*; enfin un fragment d'un manuscrit latin sur le même sujet (n° 955 du fonds palatin de la Bibliothèque du Vatican).

Quercy. — Sous ce titre : *Une Ordonnance des consuls de Cahors en 1729*, M. Louis Greil, membre de la Société des études du Lot, reproduit (Cahors, imp. Laytou, gr. in-8 de 13 p.), le seul exemplaire connu d'un placard grand in-folio portant en tête les armoiries de Cahors (sans nom d'imprimeur). On y trouve l'indication des corps marchands et des corps de métiers qui existaient à Cahors au commencement du XVIIIe siècle, des détails sur les marchandises qui s'y vendaient et sur leurs vendeurs, sur les articles qui s'y fabriquaient, sur les frais de fabrication, sur le prix des journées des charretiers, laboureurs, vignerons et autres travailleurs. Cette pièce montre ce qu'était le commerce de Cahors à cette époque, quels étaient les vêtements, les coiffures. les chaussures alors en usage dans la capitale du Quercy, comment on s'éclairait et se chaussait, combien coûtaient certains mets, certaines épices, certains objets de luxe.

— M. J. Baudel a publié *Cahors-Guide* (Cahors, J. Girma, in-8 de 72 p. avec dessins et plans). Le livre est divisé en six chapitres : *Au lecteur. — Quelques mots sur Cahors. — Arrivée à Cahors. — A travers la ville. — Nomenclature générale des rues de la ville de Cahors. — Bibliographie cadurcienne.* Tout cela est très bien fait. Douze gravures représentent les principaux monuments anciens ou modernes de la capitale du Quercy et, de plus, le château de Mercuès, demeure d'été des évêques de Cahors (à 9 kilomètres de cette ville). Le volume est enrichi d'un plan de Cahors d'après Tassin (1643), d'un plan de la ville actuelle et d'une carte des lignes de chemin de fer qui aboutissent à la ville du pape Jean XXII et de Clément Marot.

Saintonge. — Vient de paraître : *Un Député de la Saintonge aux États généraux de 1789. Jacques-Raymond Richier*, par M. André Lételié, ancien président de l'Académie littéraire de La Rochelle (La Rochelle, Noel Texier, in-8 de 16 p.).

— M. Marcel de Fonremis a publié le *Procès et Condamnation à mort de Pierre-Ignace Méthé de Fonremis de la Mothe, guillotiné à Rochefort le 2 avril 1794* (Bordeaux, imp. Bellier, in-8 de 84 p.).

— M. Louis Audiat vient de publier une nouvelle édition du *Catalogue du musée lapidaire de Saintes*, qui doit être signalee aux bibliographes. Elle ne porte pas la rubrique « 2e édition » et sera certainement confondue dans nombre de cas, vu la date 1888 qui a été conservée, avec l'édition princeps. Cette nouvelle édition a été mise au courant des derniers travaux : c'est une œuvre consciencieusement revue et considérablement corrigée. Les seize planches qui l'accompagnent sont dues à M. le lieutenant Espérandieu.

Allemagne. — A signaler dans la *Gesellschaft* du mois de juillet, un important article de M. Conrad Alberti sur Paul Heyse, dans lequel le talent du fameux nouvelliste est traité de la plus dure façon. Plus dur encore pour les Allemands en général l'article du directeur de la Revue, M. G. Conrad, intitulé : *Ruere in servitium.*

— Parmi les articles contenus dans le 9e fascicule récemment paru du *Staatslexikon* (Fribourg en Brisgau, Herder, gr. in-8), nous signalons particulièrement ceux de M. Franz sur l'Amérique centrale, la Chine et le Chili; l'importante étude de M. Kämpfe sur la centralisation, et celle consacrée par M. Laurin au clergé.

— A Leipzig, chez Armin Bouman, et sous la direction de M. Herman Thom, se publie un nouveau périodique ; il est intitulé : *Litterarische Correspondenz und Kritische Rundschau.*

Angleterre. — On a réimprimé à Londres (*Early English Text Society.* Trübner, in-8) le *Curial* de maître Alain Chartier, traduit en langue anglaise par William Caxton en 1484. Deux savants ont donné leurs soins à cette réimpression, M. Paul Meyer et M. Frédéric Furnivall. M. Meyer s'est chargé de revoir la version de W. Caxton en la rapprochant du texte original de notre vieux poète, et en l'éclairant par d'excellentes notes. Le *Curial* anglais est suivi d'une ballade également traduite en anglais, qui, suivant l'autorité d'un catalogue des manuscrits Lansdowe (conservé au British Museum), aurait été « faicte et composée par le doulx poete maistre Alain Charretier, » mais cette attribution ne paraît pas incontestable.

— Sous le titre de *The New Review* paraît à Londres, depuis le 1er juin dernier, une revue dont le but est de suivre de près le mouvement intellectuel et scientifique contemporain. Éditée par la maison Longmans, Grenn et Co, elle a pour directeur M. Archibald Grove.

— La *Revue socialiste mensuelle,* publiée jusqu'ici sous le nom de *To-Day,* a changé depuis juillet ce nom en celui d'*International Review.*

Belgique. — Nous apprenons avec plaisir que l'administration de la Bibliothèque royale de Bruxelles s'est enfin décidée à lever les scellés sous lesquels elle avait enfermé le catalogue idéologique des périodiques commencé par le zélé bibliothécaire M. Nizet, et dont nous avons entretenu déjà nos lecteurs. Nous espérons bien qu'elle ne s'arrêtera pas en si bonne voie, et qu'ayant compris l'utilité de ce catalogue des périodiques, elle en viendra à comprendre que les services qu'il peut rendre sont en proportion du développement qu'on lui donnera, et qu'il ne faut donc pas empêcher le bibliothecaire qui se charge de ce surcroît de besogne de consacrer plusieurs fiches à chaque volume. Par exemple, pour *Assistance publique en Allemagne,* M. Nizet avait fait deux fiches, une au mot *Assistance,* l'autre au mot *Allemagne ;* l'administration, paraît-il, n'en veut qu'une. Pourquoi ?

Espagne. — Un fait assez rare dans les annales littéraires vient de se passer en Espagne. Le poète Joseph Zorrilla, qui n'a rien de commun que le nom avec le chef du parti républicain espagnol, a été solennellement couronné à Grenade, sa patrie d'adoption, le 22 juin de la présente année, au milieu d'un concours considérable de peuple et de membres des diverses sociétés savantes de la péninsule ibérique. Il y avait là une juste récompense d'un rare talent poétique, constamment mis au service de la patrie et de la religion catholique.

— Les publications artistiques et de luxe se multiplient en Espagne comme dans d'autres pays. Nous signalerons parmi les plus dignes d'intérêt: 1o *España artistica y monumentos,* reproductions phototypiques des principaux monuments anciens et modernes d'architecture et de sculpture, qui se rencontrent en Espagne, avec texte explicatif. La reproduction est l'œuvre d'un artiste qui a fait ses preuves, M. Laurent; le texte est dû à la plume d'un des premiers littérateurs de l'Espagne, M. Pedro de Madrazo. Chaque livraison, composée de huit gravures in-8 avec deux feuilles de

texte, coûte 8 fr.; — 2° *Vida militar en España*, ouvrage monumental, qui aura un intérêt tout particulier pour une nombreuse classe de lecteurs, et arrivé déjà à sa 17e livraison. Le texte est de M. Barado, les dessins sont de M. Cusacho; — 3° *Historia da los Caballeros del Templo*. Cette nouvelle histoire des Templiers, qui s'imprime à deux couleurs avec gravures intercalées, chez l'éditeur Grabulosa, à Barcelone, a pour auteur don Mateo Bruguera, protonotaire apostolique, et doit, selon l'espoir de l'auteur, faire bonne justice des calomnies dont cet ordre de chevalerie militaire a été victime. Douze livraisons ont déjà paru au prix de : 0 fr. 50 chacune.

— L'étude des langues romanes, qui compte aujourd'hui tant de disciples, va être grandement favorisée, si nos renseignements sont exacts, par la nouvelle édition considérablement augmentée et perfectionnée du *Diccionario valenciano-castellano* de don José Escrig, suivi d'un *Ensayo de ortografia lemosina* par une société de gens de lettres.

— Voici, d'autre part, un nouveau travail de bio-bibliographie qui paraît destiné à faire sensation, s'il remplit les promesses de son titre. M. Manuel Rico Garcia entreprend avec la collaboration de M. Roch Chabas, chroniqueur de la province d'Alicante, une bio-bibliographie de tous les écrivains de la ville et province d'Alicante (*Ensayo biografico bibliografico de escritores de Alicante y su provincia* (in-8 à 2 col.). Sept livraisons ont déjà paru et forment 224 pages).

Italie. — M. le professeur A. Favaro, chargé de préparer l'édition nationale des œuvres de Galilée, dut rechercher naturellement tous les manuscrits qui pouvaient lui fournir quelque chose. Frappé, en parcourant le catalogue de la bibliothèque du fameux sir Thomas Philips, du nombre de manuscrits qui s'y trouvaient, intéressants pour le pays vénitien, il prit note de tous ces manuscrits. La liste ainsi dressée fut soumise à M. C. Castellani, préfet de la Marcienne, chargé de vérifier si ces manuscrits faisaient double emploi avec ceux de la bibliothèque de Venise. Malheureusement, l'inventaire de la bibliothèque de sir Thomas Philips renferme des notions si sommaires sur les manuscrits, qu'il est souvent fort difficile de les identifier. De là viennent le vague et les points d'interrogation que l'on remarque dans ce catalogue comparatif tout récemment publié : *Elenco dei manoscriti veneti della collezione Phillipps in Cheltenham comparativamente illustrati* (Venetià, tip. Fr. Visentini, in-8 de 50 p. Extrait de l'*Archivio Veneto*, tome XXXVII, p. 1). Il est fâcheux que la *R. Deputazione di storia patria per la Venezia*, qui a fait exécuter ce travail, n'ait pas cru devoir le rendre plus complet en faisant examiner ces manuscrits eux-mêmes, au moins sommairement : la publication aurait eu ainsi infiniment plus de valeur.

— En juin dernier a commencé à Florence la publication d'un nouveau périodique relatif aux sciences sociales et politiques la *Rassegna di scienze sociali e politiche*, que dirige M. Carlo Ridolfi, connu par ses travaux économiques, paraît par livraisons semi-mensuelles.

Publications nouvelles. — *Contribution à l'étude profane de la Bible*, par E.-G. Sorel (in-8, Ghio). — *La Légende du Messie, précis historique*, par V. du Breuil (in-8, Léon Vanier). — *La Sainte Eucharistie*, par S. Alphonse de Liguori, trad. par l'abbé Bernard (in-18, Lethielleux). — *Cours complet d'instruction pour la retraite et le jour d'une première communion*, par l'abbé Brugalé (petit in-8, Lethielleux). — *Le Creuset du prêtre*, par J. Pérez de Sécastilla (in-32, Lethielleux). — *Retraites pastorales et Discours divers*, par M. Hamon (2 vol. in-12, Lecoffre). — *Le Jeune Homme chrétien*, par F. Hervé-Bazin (in-18, Lecoffre). — *Guide pratique du droit usuel*, par A. Baudoin et C. de

Lajonie (gr. in-8, Chevalier-Marescq). — *Manuel pratique de la liquidation judiciaire et de la faillite*, par L. André (in-18, Chevalier-Marescq). — *Des Délits relatifs aux sociétés par actions*, par H. Rubat du Mérac (in-8, Chevalier-Marescq). — *Vade-Mecum des juges de paix et de leurs suppléants*, par A. Michel. *Scellés* (in-18, Chevalier-Marescq).— *Institutiones logicales secundum principia S. Thomae Aquinatis* ad usum scholasticum accommodavit T. Pesch. Pars II. *Logica maior*. I (in-8, Herder, à Fribourg-en-Brisgau). — *De Scholarum Institutione pristina et recenti dissertatio*, auctore P. J. Kleutgen (in-8, Lethielleux). — *Nos inconséquences, extraits du Journal d'un philosophe francpenseur*, par l'abbé H. Reboul (in-18, Téqui, à Paris; Bouineau, à Béziers). — *L'Automatisme psychologique*, par P. Janet (in-8, F. Alcan). — *Les Sensations internes*, par H. Beaunis (in-8, F. Alcan).— *L'Art au point de vue sociologique*, par M. Guyau (in-8, Alcan). — *Malthus, essai sur le principe de population*, par G. de Molinari (in-32, Guillaumin). — *J. Bastiat, œuvres choisies*, par A. de Foville (in-32, Guillaumin). — *Mgr Dupanloup et la Liberté*, par l'abbé Chapon (in-18, Chapelliez). — *Manuel juridique de l'acheteur et du marchand d'engrais et d'amendements*, par G. Gain (in-18, Chevalier-Marescq).— *Tables trigonométriques centésimales précédées des logarithmes des nombres de 1 à 10,000*, par J.-L. Sanguet (in-8, Gauthier-Villars).—*La Constitution américaine et ses Amendements*, par L. Vossion (gr. in-8, Guillaumin).— *Protection, ou Libre-échange*, par H. George, trad. de l'anglais par L. Vossion (in-8, Guillaumin). — *Traité encyclopédique de photographie*, t. Ier. *Matériel photographique*, 2e fasc. (in-8, Gauthier-Villars). — *L'Année financière (septième année), histoire des événements financiers de 1888*, par L. Reynaud (in-18, Chevalier-Marescq). — *Hernani*, par V. Hugo (in-12, Hetzel et Quantin). — *Cromwell*, par V. Hugo (in-12, Hetzel et Quantin). — *Poèmes bibliques et évangéliques*, par J.-E. Beauverie (in-12, Mougin-Rusand, à Lyon). — *L'Ame d'un philosophe*, par T. Serretête (in-18, L. Vanier). — *Garcia Moreno*, drame en 5 actes et en vers, par H. Tricard (petit in-18, Retaux-Bray). — *Histoire de la poésie lyrique grecque*, par E. Nageotte (t. II) (in-18, Garnier). — *David, roi, psalmiste, prophète*, avec une introduction sur la nouvelle critique, par Mgr Meignan (in-8, Lecoffre). — *Choix de lectures littéraires, avec notes et notices*, par E. Bauer et E. de Saint-Étienne (in-18 cart., Masson). — *Henriette*, par F. Coppée (in-18, Lemerre). — *Fort comme la mort*, par G. de Maupassant (in-18, Ollendorff). — *Le Chant du Cygne*, par le comte L. Tolstoï, trad. par E. Halpérine-Kaminsky (in-18, Perrin). — *Le Petit Gosse*, par W. Busnach (in-18, Perrin). — *Maman Capitaine*, par Victor Fournel (in-18, Perrin). — *Fou d'amour*, par C. d'Hericault (in-18, Perrin). — *Jean Bise*, par J. Honcey (in-18, Perrin). — *Double-Blanc*, par F. du Boisgobey (2 vol. in-18, Plon et Nourrit). — *Aux trois Boules d'or*, par Baring Gould (in-18, Plon et Nourrit). — *La Roche maudite*, par Mme J. Cazin (gr. in-8, Hachette). — *Coquin d'amour*, par René Lafond (in-12, Westhausser).— *États et Nations de l'Europe. Autour de la France*, par P. Vidal-Lablache (in-18, Delagrave).— *Naples et la Sicile*, par J. Gourdault (gr. in-8, Hachette). — *Les Chinois chez eux*, par J.-B. Aubry (gr. in-8, Desclée et de Brouwer, à Lille). — *Iles Samoa. Notes pour servir à une monographie de cet archipel*, par A. Marques (in-8, Impr. nationale, à Lisbonne). — *Histoire de saint Vincent de Paul*, par la comtesse de La Rochefoucauld (in-12, Nantes, imp. Bourgeois). — *Le Saint joyeux, ou Vie du B. Crispino de Viterbe*, par le R. P. Ildephonse de Bard (in-18, Lethielleux). — *L'Égypte au temps des Pharaons, la vie, la science et l'art*, par V. Loret (in-8, J.-B. Baillière). — *L'Éducation athénienne au ve et au ive siècle avant J.-C.*, par P. Girard (in-8, Hachette). — *La France à travers les siècles*, par Mme de Witt, née Guizot (in-4, Hachette). — *Les*

Français illustres, par Mme G. Demoulin (in-4, Hachette). — *Les Françaises illustres*, par Mme G. Demoulin (in-4, Hachette). — *Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV*, publiés par le comte G. de Cosnac et E. Pontal (in-8, Hachette). — *Une Grande Dame dans son ménage, au temps de Louis XIV*, par C. de Ribbe (gr. in-18, Palmé). — *La Marquise de Coligny, fille de Bussy-Rabutin*, par J.-H. Pignot (2 vol. in-18, Ducher). — *La France avant et pendant la Révolution*, par É. Olivier (in-18, Guillaumin).— *Centenaire de 1789. Histoire de la Révolution française*, par P. Janet (in-18, Delagrave). — *Paris en 1789*, par A. Babeau (petit in-8, Firmin-Didot). — *Recueil des actes du Comité de salut public, avec la correspondance officielle des représentants en mission et le registre du Conseil exécutif provisoire*, publié par F.-A. Aulard (gr. in-8, Impr. nationale; Hachette).— *L'Année 1789 au Mans et dans le Haut-Maine*, par R. Triger (in-8, G. Fleury et A. Dangin, à Mamers). — *La Cour de Charles-Quint*, par A. de Ridder (in-8, Société Saint-Augustin, à Bruges). — *The Story of the nations. The Hansa Towns*, by Helen Zimmern (in-8, cart., E. Fisher, Unwin, London). — *Regesta Comitum Sabaudiae Marchionum in Italia, ab ultima stirpis origine ad an. MCCLIII*, curante D. Carutti (gr. in-8, fratelli Bocca, Torino). — *Miscellanea di storia italiana*, edita per cura della regia deputazione di storia patria (t. XXVII) (in-8, fratelli Bocca, Torino). — *L'Empereur Guillaume II et la Première Année de son règne*, par E. Simon (in-18, Hinrichsen). — *L'Archiduc Rodolphe*, par A. de Bertha (in-8, Westhausser). — *La Nation armée*, par C. Von der Goltz, trad. par E. Jaeglé (in-8, Westhausser). — *Monographies publiées par la section du grand état-major allemand*, trad. par C. Kussler : *La Surprise de Fontenoy-sur-Moselle, combats de Failly, Savigny et Noisseville; Opérations de la 6e division de cavalerie en Sologne*, etc. (2 vol. in-8, Westhausser). — *Profils étrangers*, par V. Cherbuliez (in-16, Hachette). — *Paris, voici Paris*, par M. Du Seigneur (gr. in-8, Bourlotton). — *La Bohême du travail*, par J. Barberet (in-18, Hetzel). — *Paris qui roule*, par G. Bastard (in-18, Chamerot). — *Le Livre juratoire de Beaumont-de-Lomagne, cartulaire d'une Bastide de Gascogne*, transcrit et annoté par G. Babinet de Rencogne, publié sous la direction de F. Moulenq (in-8, Forestié, à Montauban). — *La Charité à Angers*, par L. Cosnier (t. Ier) (in-18, Lachèse et Dolbau, à Angers; Retaux-Bray, à Paris). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. LE ROY, imprimeur breveté, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M le marquis DE BEAUCOURT;

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; J.-A. DE BERNON; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-88 sont en vente, et forment cinquante-quatre volumes gr. in-8°, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société 2 et 5. rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

Revue des questions historiques

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 600 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, 20 FR. — ÉTRANGER, 25 FR

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1888

Abbé DELARC : Le Pontificat d'Alexandre II. — Abbé VACANDARD : Saint Bernard et le Schisme d'Anaclet II en France. — LECOY DE LA MARCHE : Louis XI et la Succession de Provence. — Lud. SCIOUT : Le Directoire et la Maison de Savoie. — Abbé VACANDARD : L'Histoire de saint Bernard; critique des sources. — Marquis DE BEAUCOURT, Charles VII et la Pacification de l'Église. — Cte ED. DE BARTHÉLEMY : Le Traité de Paris entre la France et l'Angleterre (1763). — L. DE LA SICOTIÈRE : Frotté . 1 18 fructidor. — Abbé J. P. P. MARTIN : Le Δια Τεσσαρων de Tatien. — Paul ALLARD : Dioclétien et les Chrétiens avant l'établissement de la Tétrarchie. — Gaston DE BOURGE : Le Comte de Vergennes, ses débuts diplomatiques en Allemagne auprès de l'électeur de Trèves et de l'électeur de Hanovre. — J. VIARD : Un Chapitre d'histoire administrative : les Ressources extraordinaires de la royauté.sous Philippe VI de Valois. — R. P. Ch. DE SMEDT : L'Organisation des églises chrétiennes jusqu'au milieu du troisième siècle. — Godefroid KURTH : Les Sources de l'histoire de Clovis dans Grégoire de Tours. — Cte DE LA FERRIÈRE : L'Élection du duc d'Anjou au trône de Pologne. — Victor PIERRE : Le Rétablissement du culte catholique en 1795 et en 1802.

Mélanges. — Paul ALLARD : l'Enseignement secondaire dans l'ancienne Rome. — L. LECESTRE : Un Mémoire inédit du cardinal de Richelieu contre Cinq-Mars. — E. CHARVÉRIAT : La Question de Wallenstein en 1886. — God. KURTH : Les États de la couronne d'Aragon. — Cte DE MAS LATRIE, de l'Institut : Texte officiel de l'allocution adressée par les barons de Chypre au roi Henri II de Lusignan pour lui notifier sa déchéance. — Abbé DOUAIS : Le Pentateuque et la Critique rationaliste. — Paul FOURNIER : Les Origines de l'ancienne France, d'après un livre récent. — G. DIGARD : Un Nouveau Récit de l'attentat d'Anagni. — G. BAGUENAULT DE PUCHESSE : La Correspondance de Catherine de Médicis. — J. ROMAN : Le Dauphiné à la veille de la Révolution. — Cte A DE BOURMONT : L'Enseignement de l'histoire aux États-Unis. — LECOY DE LA MARCHE : Le Règne de Philippe le Hardi. — Comte DE MAS LATRIE, de l'Institut : Découvertes récentes en Chypre. — J. VAESEN : La Représentation d'un mystère à Romans en 1509. — Baron D'AVRIL : L'Inde anglaise, d'après un livre récent. — DENYS D'AUSSY : L'Assistance publique dans les campagnes avant la Révolution. — JUST DE BERNON : La Démocratie à Florence. — G. BAGUENAULT DE PUCHESSE : Marie de Clèves, princesse de Condé (1569-1574). — Cte DE PUYMAIGRE : Les Mémoires du baron Hyde de Neuville.

Courriers anglais, allemand, du Nord, russe, etc.

Chronique, Revue des recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent quarante-trois publications historiques).

IMPRIMERIE POLYGLOTTE ALPH. LE ROY, IMPRIMEUR BREVETÉ RENNES